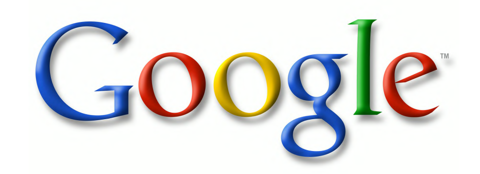

Google



Michon, Jean Hippolyte

LE MAUDIT

PAR

L'ABBÉ ***

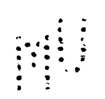
TOME DEUXIÈME

SIXIÈME ÉDITION



PARIS
LIBRAIRIE INTERNATIONALE
13, RUE DE GRAMMONT, 13
A. LACROIX, VERBOECKHOVEN & Ce, ÉDITEURS
A Bruxelles, à Livourne & à Leipzig

1864



VIII

LA MÈRE JUDAS

Saint-Aventin possédait, parmi sa population religieuse, une dévote de profession dont le jeune pasteur, avec ses franches allures, son horreur du pharisaïsme et des petites pratiques, devait naturellement se faire une ennemie. Cette femme, que plus tard, dans l'intimité, Louise appelait la mère Judas, appartenait à une bonne famille de Montréjeau. Elle avait couru deux ou trois communautés religieuses : son esprit inquiet, ses jalousies, son exaltation ne lui avaient pas permis de se fixer dans aucune. Elle avait fini, après avoir habité tour à tour Tarbes, Toulouse, Saint-Gaudens, par se retirer dans la montagne, à Saint-Aventin, où l'air pur faisait du bien à ses nerfs, et où elle vivait d'une pension que lui payait sa famille. Madame de la Caprède, reléguée à Saint-Aventin, commençait à prendre de l'âge; mais son esprit ardent ne vieil-

lissait pas. Ce qu'elle avait rapporté des couvents où elle avait passé d'intolérance, d'amour de la domination, d'habitudes de ruses et d'espionnage, elle l'exerçait en grand à Saint-Aventin. A ces grosses misères dues à son éducation religieuse et à son mauvais caractère se joignaient des qualités qui la faisaient aimer des montagnards. Aussi était-elle, depuis un bon nombre d'années, le centre du mouvement religieux de la paroisse, au moyen des jeunes personnes qu'elle avait affiliées en confréries du Rosaire vivant, du Sacré-Cœur, du Scapulaire et autres associations de ce genre, richement dotées d'indulgences par les papes. Disons le mot, madame de la Caprède était le curé femelle de Saint-Aventin.

Comme elle avait conservé une partie de ses vêtements religieux, le peuple, qui ne regarde pas de très-près aux choses, l'appelait *la sœur*, ou plus fréquemment *la mère*; et les jeunes filles dont elle était la directrice lui disaient toujours : *ma bonne mère*.

Il était dans la nature de madame de la Caprède de n'aimer que ceux qu'elle pouvait parvenir à dominer. Le prédécesseur de Julio, bon vieillard à demi en enfance, avait été mené par elle, dans les derniers temps de sa vie, au point de la consulter en toutes choses.

Quand Julio arriva, elle mit un empressement

extrême à se présenter à lui une des premières. Celui-ci avait été prévenu à T. par un de ses confrères, qui lui avait dit : — Vous avez dans votre paroisse une mauvaise dévote : elle vous rendra la vie dure, si vous n'y prenez garde. —Et il lui avait dépeint le personnage. Julio la reçut donc avec sa bienveillance naturelle, mais avec réserve.

Le dimanche qui suivit l'installation de Julio, la première personne qu'il trouva au confessionnal fut madame de la Caprède.

Après l'aveu de ses peccadilles habituelles, elle le pria de lui accorder quelques instants.

— Mon père, j'ai besoin d'être bien connue de vous. J'exerce quelque influence dans la paroisse ; j'y suis depuis plusieurs années. Ma position indépendante me permet d'y faire quelque bien.

Et elle développa avec assez d'habileté un thème tout préparé d'avance et tourné de manière à prendre au piége tout bon israélite qui fût venu curé à Saint-Aventin autre que Julio.

Le côté pratique de la harangue de la bonne mère était que M. le curé devait s'entendre avec elle, qu'elle tenait dans sa main toutes les jeunes filles de la paroisse. Elle renseignerait M. le curé sur tout ce qui se passerait dans les familles ; cela l'aiderait puissamment à faire le bien. Maître des familles à venir par les jeunes mères, dirigées ainsi et tenues de près par eux, Saint-Aventin

deviendrait une paroisse modèle. C'était un pacte d'alliance en bonne et due forme proposé au jeune pasteur.

Julio, d'abord, ne répondit que par quelques monosyllabes à ces belles paroles.

Oui..., oui... On verra...

Mais le tout dit d'un ton tel que la vieille, extrêmement fine et qui eût deviné vingt Julio, ne s'y méprit aucunement et vit du premier mot que ce jeune curé ne mordait pas à l'hameçon.

Alors, retournant ses armes et employant tout ce que la souplesse féminine peut avoir de plus ingénieux en fait de ressources, elle arriva, par des transitions habilement ménagées, à lui dire qu'elle avait conçu de son talent, de son mérite, de sa capacité l'idée la plus haute; que l'abbé Julio, ancien secrétaire de Son Éminence le cardinal Flamarens, lui était parfaitement connu par un curé de T., qui lui en avait écrit des choses touchantes; qu'elle serait donc heureuse d'être guidée par lui, de suivre en toutes choses sa direction pieuse et éclairée.

Julio, que toutes ces habiletés de dévote avaient trouvé froid comme le granit dont il montra des échantillons au père Basile, voyant que ces pourparlers de spiritualité prenaient une tournure à durer une heure, lui répliqua :

— Je serai toujours disposé, ma chère sœur, à

vous être utile pour ce qui regarde votre conscience. Quant à la direction de la paroisse, je vous avoue que j'aurais une répugnance invincible à me servir d'autres moyens que de ceux que l'Église me donne par l'enseignement, du haut de la chaire. J'ai là mon peuple devant moi ; je l'instruis, je le conseille ; le reste est l'œuvre de Dieu.

Et Julio garda un silence glacial. Il ajouta, après un moment qui fit circuler entre lui et madame de la Caprède un courant de répulsion bien positive :

— Avez-vous quelque autre chose à me dire ?

La vieille, vaincue cette fois et se retournant sur elle-même, comme le sanglier impuissant à rompre le piége dans lequel il a été pris, se résigna à lui parler de sa conscience.

Elle lui demanda, presque en tremblant, si elle pouvait continuer à communier tous les jours, comme son ancien directeur le lui avait toujours permis.

— Pour cela, ma sœur, c'est une question très-grave. Je ne la toucherai pas aujourd'hui. Je trouve que c'est déjà trop, pour le prêtre, de monter à l'autel chaque matin. L'Église n'en est venue là que par force, en raison des besoins du ministère. L'exception est devenue la règle ; mais je ne vois pas la même nécessité pour les personnes qui, comme vous, font profession de piété. Communiez

aujourd'hui et jeudi prochain. Nous verrons ensuite.

Cette décision si inattendue tomba comme un coup de foudre sur la tête de la malheureuse.

Quand le prêtre eut donné sa bénédiction à sa pénitente et fermé la grille, elle sortit pour se rendre à sa place, le visage pourpré, les yeux presque hagards, et, s'agenouillant, la tête cachée dans ses deux mains et appuyée sur le banc, elle se dit tout bas :

— Cet homme n'est pas un prêtre !

Dès ce moment, il s'alluma dans le cœur de cette femme une haine implacable contre Julio.

Qu'il eût repoussé son concours, se disait-elle, c'était inexpérience de la conduite d'une paroisse, ou peut-être défiance d'une personne qu'il ne connaissait pas encore. Mais lui ravir, à elle, la communion quotidienne ! à elle *la bonne mère !* à elle qui avait, sous le curé précédent, édifié pendant dix ans la paroisse ! à elle, dont les bonnes âmes, dans tout le pays, ne parlaient que comme d'une sainte, c'était trop fort ! Et que dirait-on maintenant dans la paroisse ? Que ne supposerait-on pas quand on ne la verrait plus tous les jours approcher de la sainte table !

Les pensées les plus extravagantes se succédèrent, en bouillonnant, dans sa cervelle irritée. Ne pouvait-elle pas écrire à l'archevêque et se plaindre

comme d'un déni de justice? Mais l'archevêque lui répondrait qu'il n'avait rien à voir dans de telles questions, dont le confesseur est le seul juge. Supplier le jeune curé de lui laisser ses vieilles habitudes de piété? Mais l'homme ne paraissait pas facile à attendrir. Elle échouerait peut-être, et elle, à son âge, s'exposer à un refus! S'approcher de la table sainte chaque jour et braver le curé, mais ce serait folie; ce serait une lutte inconvenante! Il ne fallait pas donner ce scandale.

La seule chose à laquelle notre dévote ne songea pas dans tout cela, ce fut à Dieu.

Julio, qui ne savait pas entrer en marché avec sa conscience, fut inflexible dans la suite et ne changea rien à sa détermination première.

Il y eut un jour où il trancha la question. Après beaucoup d'hélas! et de soupirs de madame de la Caprède, de reproches même sur la dureté de la décision, qu'elle déclarait une épreuve à laquelle elle eût préféré la mort, elle reçut pour réponse :

— Ne me forcez pas à vous dire que, dans la situation de conscience où je vous suppose, ce serait encore indulgence de ma part de vous permettre de communier à Pâques.

A ce moment, le voile tomba des yeux de cette femme. Elle comprit qu'elle était devinée, et elle ne se hasarda plus à une demande ni à un murmure. Mais le trait pénétra plus profondément dans

son âme. L'instinct de vengeance succéda à celui de la haine. Elle se fit l'espion du curé de Saint-Aventin. *Scirent si ignoscere Manes!*

Comme la maison de madame de la Caprède était à peu de distance de l'église de Saint-Aventin, elle avait parfaitement vu l'étrangère dont nous connaissons déjà l'aventure entrer à l'église. Elle ne l'avait pas vue sortir. Curieuse, elle avait beaucoup regardé jusqu'au moment où la nuit était devenue tout à fait sombre. Cependant lorsqu'elle avait entendu le bruit strident des verrous de la lourde porte de l'église fermée par le curé, selon l'usage, elle avait supposé que l'étrangère, qu'elle jugeait être venue en pèlerinage à Saint-Aventin, se glissant le long du mur, s'était retirée sans être aperçue.

Il lui était resté, de ses habitudes de couvent de se lever chaque matin avant le jour, d'allumer une petite lampe, de faire ses exercices de piété enveloppée d'une immense capote noire que portent habituellement à l'église les femmes pyrénéennes.

Le hasard avait voulu qu'elle portât les yeux vers la fenêtre de sa chambre au moment où l'étrangère sortait, le matin à la pointe du jour, conduite par Julio et mise par lui sur la route de Luchon. Elle les reconnut très-bien l'un et l'autre. Sa tête se monta, et cet événement prit à ses yeux

le caractère d'une véritable intrigue. Elle ne se creusa pas l'imagination pour trouver une explication qui pût excuser le prêtre. Il ne s'en présenta aucune à son esprit. Si cette étrangère eût été sa parente, elle ne serait pas arrivée le soir tard pour partir à la première aurore le lendemain matin; si c'eût été une pèlerine, le curé lui eût indiqué pour gîte l'auberge de Saint-Aventin et ne se serait pas compromis en lui offrant l'hospitalité. Il y avait donc évidence d'un rendez-vous criminel. Cet homme n'était plus à ses yeux qu'un monstre. Et quelle épreuve pour elle d'avoir maintenant pour père spirituel, pour guide de son âme, un homme souillé de libertinage! Quelle souffrance pour sa piété de le voir déshonorer l'autel et profaner l'hostie! Toutes ces pensées la remplissaient d'horreur.

— L'infâme! disait-elle.

L'arrivée du père Basile fut un grand soulagement pour le cœur de la mère. Elle alla tous les trois ou quatre jours à son confessional, et le capucin n'était pas homme à manquer aussi belle occasion de s'épancher en entretiens de spiritualité avec une fille pieuse, si avide de ses conseils et qu'il eut bientôt en vénération comme une sainte. La dévote se plaignit, dès le premier jour, de son isolement dans cette montagne, du peu de

ressources spirituelles qu'elle trouvait dans ce jeune prêtre, à l'esprit si peu ecclésiastique.

— C'est bien vrai, ma très-chère fille, vous êtes réellement à plaindre. Courbez-vous sous votre croix.

— Elle est bien lourde, mon bon Père! Heureusement que Dieu vous a envoyé à moi, comme un ange, pour me soutenir, à l'heure où l'épreuve allait être au-dessus de mes forces. O mon Père! pardonnez-moi d'épancher mon cœur devant vous; mais j'ai horriblement souffert depuis que monseigneur a mis ici ce malheureux prêtre.

— Expliquez-vous, ma fille; vous comprenez bien qu'en m'envoyant à Saint-Aventin, Monseigneur m'a chargé spécialement de voir de près la conduite de cet ecclésiastique, qu'il a mis ici par un acte de compassion, ne sachant où le jeter après des imprudences de toutes sortes. Sa Grandeur m'a dit elle-même que c'était un jeune fou.

— Ah! mon cher Père, s'il n'était que fou!...

— Que voulez-vous dire? expliquez-vous, ma chère fille. Y aurait-il quelque chose de grave sur son compte?

— O mon Père! ce serait trop pénible pour moi; dispensez-moi de dire ce que je sais.

Ces réticences calculées de la Mère ne faisaient qu'allumer des charbons ardents au fond de l'âme

du moine, qui sentait se réveiller en lui ses instincts d'inquisiteur.

— Au nom de Dieu, ma fille, au nom de notre religion sainte, je vous ordonne de me dire toute la vérité. Il ne faut pas laisser le scandale dans le sanctuaire, s'il s'y trouve. Le Christ a bien chassé avec des cordes les vendeurs du temple.

La comparaison n'était pas heureuse; mais le souvenir du zèle du divin Maître contre les profanateurs de la maison de son Père excita le fanatisme du moine.

— Que cet exemple, ma fille, soit une leçon pour nous! N'écoutons pas les délicatesses de la charité quand il s'agit de découvrir la lèpre cachée, le poison prêt peut-être à infecter tout le troupeau, Courage, ma fille! Dites-moi tout; je vous le commande au nom de Dieu!

Le moine était arrivé au point où la haineuse femme voulait le conduire.

— Eh bien, mon si bon Père! puisque Dieu me l'ordonne par votre bouche, je vais obéir, quoi qu'il m'en coûte. Je vais vous raconter bien simplement ce que j'ai vu. Vous jugerez, dans votre sagesse, si une paroisse peut être encore confiée à un homme qui s'oublie à de tels excès.

Et alors, sans omettre la moindre circonstance qui pouvait rendre vraisemblable, dans Julio, une conduite criminelle, elle raconta au Père ce qu'elle

avait vu : la jeune fille arrivant le soir, s'introduisant dans l'église avec l'espérance de ne pas être aperçue et congédiée le lendemain matin avant le jour.

— Voilà, mon cher Père, ce qui fait mon tourment. Si je n'avais pas ici une maison, je quitterais à l'instant ce lieu maudit, cette église profanée, la vue de ce prêtre qui chaque jour entasse les sacriléges. Mes griefs personnels contre lui sont bien peu de chose auprès d'un acte aussi scandaleux. Cependant il a porté l'oubli de ses devoirs jusqu'à m'interdire la communion quotidienne, que me permettait son saint prédécesseur. Il me laisse par grâce celle du dimanche et du jeudi. Croyez-vous, mon Père, que j'ai dû souffrir!

— On y mettra ordre, ma chère fille, je m'en charge. Seulement, comme c'est sous le sceau du secret de la confession que vous venez de me raconter la vie abominable de ce prêtre, vous comprenez que, pour rien au monde, je ne pourrais révéler ce secret. Je suis censé, quand vous quitterez le confessionnal, ignorer tout ce que vous m'avez dit. Pour que je puisse, dès aujourd'hui, faire mon rapport circonstancié à Monseigneur, il faut que vous m'autorisiez expressément à me servir de ce que vous venez de me raconter, comme si vous me l'aviez dit dans une conversation privée.

— Il me répugne bien, mon Père, de faire de la délation.

— Délation, ma fille! nullement. Vous avertissez charitablement l'autorité des désordres d'un prêtre: vous remplissez un devoir.

— S'il en est ainsi, je vous autorise à vous servir de ma confession pour faire connaître à Monseigneur ce qui se passe.

Et, le même jour, le capucin, bien déterminé à envoyer de suite à l'archevêque un rapport foudroyant contre Julio, montait à l'autel sans scrupule, et la dévote communiait de sa main.

IX

LE MIRACLE

Parmi les jeunes filles de Saint-Aventin sur lesquelles madame de la Caprède exerçait le plus d'empire était Lisette Cabarous. C'était une petite créature à tempérament nerveux et sanguin, atteinte d'hystérie, et dont l'imagination, fortement excitée par les lectures qu'elle avait entendues chez la bonne Mère, était arrivée jusqu'à l'illuminisme. Toutes les nuits elle entendait des voix. Souvent elle se trouvait debout, les pieds posés sur le bois de sa couchette, comme suspendue entre le ciel et la terre, dans un état d'extase. Son intelligence était fort bornée, et autant ses facultés contemplatives avaient pris de développement, autant la raison calme, le jugement étaient restés en arrière pendant qu'elle prenait de l'âge.

Malheureusement, elle était fille unique. Son père était un des plus riches propriétaires de la vallée,

et la fille, dispensée des travaux des champs qui sont le grand remède aux infirmités morales dont elle était atteinte, passait les plus longues heures de ses journées soit à l'église, soit chez la Mère, soit à la lecture des petits livres de dévotion qui formaient sa bibliothèque et auxquels elle avait ajouté précieusement ceux que le capucin avait distribués.

Madame de la Caprède était fort dévote à saint Joseph. Lors de la proclamation du dogme de l'immaculée conception de la Vierge, un ecclésiastique qui connaissait un peu d'histoire lui avait appris que le docte Gerson avait voulu faire proclamer, au concile de Constance, l'immaculée conception de saint Joseph. Cette idée était entrée profondément dans le cerveau de cette femme excentrique.

— Pourquoi saint Joseph, son saint à elle, n'aurait-il pas eu les mêmes priviléges que Marie, puisqu'il était destiné comme elle à protéger l'enfance de Jésus, à le porter comme elle dans ses bras?

Le petit livre sur saint Joseph distribué par le capucin n'avait fait qu'exciter encore la dévotion de la Mère; et il fut décidé, en grand comité des jeunes filles présidé par la dévote, que, l'année suivante, on ferait *le mois de saint Joseph*, pendant tout le mois de mars.

Quel bonheur si l'on pouvait obtenir du père

Basile qu'il vînt encore à Saint-Aventin pour prêcher le mois de Saint-Joseph !

Lisette Cabarous s'était chaudement éprise du moine. La grande robe de bure grise avec son lourd capuchon, la ceinture de corde, la tête rasée, les pieds nus, sans parler de la barbe, qui, selon le proverbe, fait la moitié du capucin, tout cela avait frappé la jeune fille. Ce qui était sous ce froc austère n'était pas un homme, c'était un ange; et si le moine eût demandé à l'extatique de partager sa couche, elle eût pensé recevoir une faveur céleste et eût livré ses sens, croyant s'abandonner à une extase d'amour séraphique. Heureusement pour elle que, si le Père capucin était fanatique jusqu'à la folie, c'était au moins un fou honnête.

Du jour où le père Basile eut paru dans la chaire de Saint-Aventin, Lisette ne quitta plus l'église et la maison de la Mère. Elle ne revenait que pour le repos du soir et pour le sommeil de la nuit. Encore, imitant madame de la Caprède, qu'elle copiait en toutes choses, avec un instinct de singe, elle se levait avant le jour, et frappant doucement à la porte de la vieille :

— Mère aimée, c'est votre Lisette qui vient faire l'oraison avec vous.

On conçoit aisément qu'elle ne perdit pas une occasion d'avoir des entretiens spirituels avec le Père. Elle s'arrangea si bien que, sous prétexte de

faire de plus grands progrès dans la perfection et de commencer une vie nouvelle, plus détachée d'elle-même et de toutes les choses créées, sous prétexte encore de se faire mieux connaître du Père de son âme, afin de bien se rendre compte de sa vocation religieuse, elle ne passa presque pas de jours, pendant la première quinzaine du mois de mai, sans aller se présenter au tribunal du révérend Père. Cette fille ardente, impressionnable, buvant chacune des paroles du moine, comme une plante prête à se dessécher sous les chaleurs reçoit une fraîche ondée; cette fille, qui avait les naïvetés d'une enfant et les aspirations brûlantes d'une Madeleine repentie, était devenue la Philotée du quart d'heure, la fille privilégiée à laquelle ces hommes de Dieu, sans se douter le moins du monde qu'ils obéissent aux faiblesses de l'humanité, prodiguent les appellations les plus affectueuses et ces caresses d'un langage amolli par les images empruntées aux plus chaudes pages du livre des Cantiques, comme si ni elles ni eux n'avaient un cœur fragile et n'étaient revêtus d'une chair mortelle.

Le 16 mai, Lisette arriva, avant le jour, chez la bonne Mère, dans l'enthousiasme d'une inspirée. Elle lui raconta, dans un état fébrile d'exaltation, que, la veille au soir, entrée dans sa petite chambre au fond de laquelle elle avait dressé un oratoire à

saint Joseph, il lui avait semblé que l'image du saint s'illuminait tout à coup, que le saint prenait des proportions humaines, qu'il s'avançait vers elle et disait :

« Ma fille, les âmes saintes m'abandonnent. Je ne suis pas jaloux des priviléges de ma très-sainte et de ma très-pure épouse la vierge Marie. Cependant on l'a déclarée immaculée. Je suis immaculé aussi; car tu conçois, ma fille, il ne convenait pas que le gardien de l'honneur de Marie pût concevoir à côté d'elle l'ombre même d'une mauvaise pensée. »

L'apparition s'était retirée peu à peu. L'image était redevenue au fond de la chapelle ce qu'elle était avant la vision.

Lisette faisait une prière d'actions de grâce pour remercier le saint de l'avoir honorée de cette faveur, lorsque la même représentation eut lieu une seconde fois, et le saint, paraissant venir vers elle, lui disait :

« C'est toi, ma fille, qui sera choisie pour faire savoir à mon Église que le moment est venu de me décerner le même privilége qu'à ma très-pure et très-sainte épouse la vierge Marie. »

Lisette ne vit plus rien, elle perdit le sentiment. Elle se retrouva le lendemain matin à la même place, ayant eu toute la nuit des visions ravissantes où les anges, les saints, les moines, le père Basile,

les chœurs des vierges, une espèce de couronnement de saint Joseph par Dieu le Fils, en présence de la Vierge et de toute la cour céleste, avaient passé tour à tour devant son regard et rempli son âme d'une joie délirante.

— Dites cela au Père, ma chère fille, dites cela au Père, et tout de suite et avant la messe! C'est une révélation, ma fille! C'est un miracle, oui, miracle! miracle!

Et, comme une possédée, la Mère, dès que le jour parut, se rendit à l'église, accompagnant Lisette et criant : Miracle! miracle!

Le Père était placé près du confessionnal, attendant les personnes qui s'adressaient habituellement à lui.

Bientôt Lisette Cabarous est agenouillée à son guichet. Le père se hâte et referme sur lui la porte grillée recouverte d'un petit rideau.

L'aventure miraculeuse est alors racontée par la jeune fille avec tous ses détails.

— Mon Père, croyez-vous que saint Joseph est bon pour moi?

— Oui, ma fille chérie. Voilà une preuve dernière qu'il veut que vous lui fassiez vœu de virginité. Il sera votre protecteur. Mais à présent, ma fille, il faut divulguer partout l'heureuse apparition dont vous avez été honorée. C'est une grande mission, une mission sainte; et je remercie Dieu d'as-

sister à ces manifestations si éclatantes de sa gloire. Nous sommes dans le siècle des révélations. La vôtre va se joindre à celles de la Salette et de Lourdes. Heureuse enfant! votre nom sera prononcé avec honneur dans tous les siècles avec ceux de Mélanie et de Bernadette! Voulez-vous m'autoriser à en écrire la relation?

— De grand cœur, mon Père.

— Je vais dire une messe d'actions de grâces pour remercier Dieu, en votre nom, de cette apparition miraculeuse. Croyez qu'il en sortira un grand bien pour cette paroisse et pour toute la montagne.

Quelques heures s'étaient à peine écoulées que, grâce à la Mère et à la confrérie des jeunes filles réunies en grande hâte pour entendre le récit de l'événement, on savait déjà, dans Saint-Aventin et dans toute la vallée, le miracle arrivé à Lisette Cabarous.

Le moine, tout entier à cette affaire surnaturelle, préoccupé d'ailleurs du rapport qu'il devait en faire à l'archevêché, fut, au déjeuner, d'une humeur taciturne, ne parla que par monosyllabes, et, sortant brusquement de table, non toutefois sans avoir réchauffé par des boissons fortes son estomac délabré, se retira dans sa chambre pour rédiger la pièce à laquelle il attachait une importance si capitale.

Julio, libre dans le milieu de la journée, alla faire paisiblement une de ses promenades favorites. Les fleurs naissaient comme à vue d'œil dans toutes les parties de la vallée abandonnées par les neiges.

Quand il arriva pour le dîner, déjà des groupes nombreux de montagnards se formaient sur la petite place de Saint-Aventin. Une grande animation régnait dans tout le village. Le repas était servi. Marthe prévint le révérend Père, et à peine le curé et le moine furent à table, que Marthe, tout impressionnée elle-même du grand événement, et voyant que son maître paraissait l'ignorer, lui dit :

— Vous ne savez donc pas, monsieur le curé?

— Quoi, Marthe?

— Voilà qui est singulier que monsieur le curé soit seul à ignorer le miracle dont tout le monde parle maintenant, de Saint-Aventin jusqu'à Luchon! Ah! c'est une grande affaire, voyez-vous! La Mère est pleine de joie, et moi j'en suis toute tremblante.

— De quel miracle parlez-vous?

— Monsieur le curé, du miracle arrivé à Lisette Cabarous.

— Et bien, après?

— Oh! le Père le sait bien, allez! Il vous en parlera mieux que moi. Madame de la Caprède a dit que le révérend Père venait de faire un rapport du miracle à monseigneur l'archevêque.

— Oui, monsieur le curé, dit alors le capucin, un événement grave, une intervention miraculeuse vient d'avoir lieu dans la paroisse. Hier au soir, Dieu a daigné faire une révélation par la bouche d'une jeune fille, une sainte, un petit ange. Il y aurait là de quoi combler de joie un pasteur, de quoi lui arracher des larmes.

— Voyons, mon révérend Père, avant que je pleure, contez-moi ce dont il s'agit. Quelle est la révélation faite à mademoiselle Cabarous? Je la connais beaucoup, cette petite fille; je vous préviens qu'elle est diablement nerveuse et extatique. Les miracles sont faciles avec de tels tempéraments. Mais enfin, voyons! Dieu a bien parlé par l'ânesse de Balaam.

— Je vous reconnais bien là. C'est par une raillerie...

— Nullement, mon Père; je puis avoir le droit de railler la petite Lisette. Elle m'a déjà compté trois ou quatre de ces belles visions. Je lui ai recommandé sur cela un silence prudent, elle a eu la sagesse de m'écouter. Mais maintenant, dites, qu'y a-t-il de sérieux?

Et le moine, alors, fier de terrasser le curé incrédule, lui répéta presque mot à mot le récit du miracle qu'il venait d'écrire et d'envoyer à l'archevêque, longuement étendu et embelli par son imagination.

— Ce n'est que cela, mon révérend Père?

— Comment! que cela? Vous êtes difficile. Que voudriez-vous de plus?

— Je voudrais de plus un cerveau qui ne fût pas fêlé, des nerfs qui ne fussent pas malades, et autre chose qu'une petite fille hystérique.

— Oui, voilà bien des grands mots de la science! Vous répétez ce que disent les incrédules, que toutes les extases et les révélations des saintes sont des effets d'un état hystérique. Pouvez-vous mettre en question la bonne foi de cette enfant? N'est-elle pas un témoin bien franc, bien naïf, bien incapable d'inventer un pareil mensonge? Or, quand le témoin d'un fait miraculeux ne peut être ni trompé ni trompeur, quel doute raisonnable pouvez-vous opposer à son affirmation? A ce titre, les miracles les moins contestés, comme ceux de l'Évangile, seraient mis en doute. Voyons, cette fille a-t-elle voulu nous tromper?

— Non, la pauvre fille, je la connais trop honnête et trop sotte pour cela.

— A-t-elle pu se tromper?

— Oh! parfaitement!

— Comment! elle n'a pas entendu ce qu'elle a entendu? Le vénérable personnage qui lui disait : «Je suis saint Joseph,» qui lui parlait de la Vierge comme de son épouse, n'était pas saint Joseph? Qui était-ce donc? Un événement surnaturel vient

de Dieu ou du diable. Le démon n'a aucun intérêt à répandre le culte de saint Joseph. Donc la révélation vient de Dieu. Répondez!

— Cela est bien facile, mon révérend Père. J'ai le regret de vous dire que votre dilemme n'est pas fort. Outre les visions que vous attribuez ou à Dieu ou au diable, il y a celles du cerveau surexcité, de l'hallucination, de l'illuminisme. Il y a un simple rêve changé par l'imagination en apparition réelle. Pour qu'on pût croire à une vision surnaturelle, il faudrait établir que le témoin n'a pas pu se tromper en prenant pour un fait incontestable ce qui est chez lui l'effet d'un état habituel d'hallucination et de cauchemar.

Quand vous m'aurez prouvé cela de cette pauvre petite folle de Lisette, je commencerai à discuter avec vous de cette révélation. Jusque-là je n'y vois que la cinquième édition des choses merveilleuses dont elle m'a entretenu depuis mon arrivée à Saint-Aventin. J'étais parvenu à remettre un peu de calme dans ce cerveau affaibli. Son père, brave homme plein de sens, qui gémit de la voir dans cette disposition d'esprit que le médecin a déclarée si fatale à sa santé dans l'âge qu'elle traverse maintenant, est venue me remercier des sages conseils que j'avais donnés à sa fille, me disant que les crises hystériques étaient plus rares depuis quelque temps.

Et voilà l'exaltation qui va recommencer chez elle. Je regarde comme bien maladroits ou bien coupables ceux qui l'autoriseront à se poser en inspirée de Dieu.

Ces dernières paroles furent un coup de massue pour le moine imprudent. Il sentit s'affaisser son enthousiasme, et un reste de raison lui fit dire en lui-même que, peut-être, il s'était beaucoup avancé. Si le rapport à l'archevêque n'eût pas été dans ce moment entre les mains du courrier qui portait les dépêches à T., il est probable qu'il en eût remis le le départ. Mais il était trop tard.

Puis c'était, pour son orgueil de religieux, une humiliation souveraine d'avoir à se taire devant le bon sens et la prudence d'un jeune prêtre qu'il avait dénoncé, d'une manière si honteuse et si lâche, pour crime d'inconduite. Même au fond des âmes les plus fanatiques, la conscience se conserve un dernier cri. Le moine éprouva, quelques instants, la souffrance de ce cri intérieur qui produit le remords; mais il se redressa bientôt de toute la hauteur de son infaillibilité de moine.

— Monsieur le curé, il y a un juge entre vous et moi. J'ai fait mon rapport à Sa Grandeur : elle jugera.

Julio ne répliqua pas, son silence et un regard plein de dignité jeté sur le capucin furent le dernier châtiment qu'il lui infligea.

Une fois rentré dans cette voie déplorable, le père Basile ne s'arrêta plus. C'eût été avouer que le jeune prêtre avait raison contre lui. C'était se démentir devant l'extatique; c'était s'exposer à un blâme d'inconséquence aux yeux de madame de la Caprède la sainte, avec laquelle il s'était tant avancé.

Le même soir la foule était compacte autour de l'église de Saint-Aventin, et à peine les premiers coups de la cloche retentirent dans la vallée, répétés d'échos en échos, que le peuple, surexcité par le récit du miracle, fit irruption comme un flot irrésistible dans l'église, remplit en quelques minutes la nef, les bas côtés, les chapelles, et vint hardiment s'entasser jusque sur le marche-pied de l'autel. Le peuple est féroce même avec Dieu. Il n'entend raillerie sur aucune de ses passions. Ce jour-là il s'agissait pour lui d'une grande chose, de merveilleux, de miracle. Julio et le moine eurent de la peine à franchir le sanctuaire, et le moine soufflait déjà de sueur en paraissant au haut de la chaire.

Comme il n'avait pas perdu à table, malgré sa colère concentrée contre Julio, ni un seul coup de dent ni une seule rasade, il arriva avec sa provision habituelle d'éloquence bouillonnante. Il prit texte de cet auditoire compacte pour dire qu'il com-

prenait très-bien tout ce que les regards, plus ardents que jamais, portés vers lui, demandaient de son ministère. Il parla donc de l'apparition merveilleuse arrivée à l'enfant qui serait la gloire de Saint-Aventin pendant tous les siècles. Il raconta force apparitions du même genre. Il en tira la conséquence que la vérité était du côté des catholiques, que seuls ils avaient pour elle des interventions miraculeuses. Il avoua que la manifestation faite à la pieuse Lisette Cabarous ne pourrait être regardée comme certaine et digne de vénération qu'après le jugement canonique que prononcerait l'archevêque. Il ajouta qu'il ne doutait nullement de l'approbation de l'autorité diocésaine, et il termina en appelant heureux tous les habitants de Saint-Aventin, que Dieu, comme les anges chez Abraham, avait daigné visiter dans la personne d'une de leurs enfants les plus innocentes et les plus pures, afin d'étendre dans le monde le culte du grand patriarche saint Joseph.

Ce sermon enthousiasma tous les esprits. La nouvelle de l'événement de Saint-Aventin se répandit en quelques jours dans toutes les vallées, depuis Valcabrère, Saint-Béat, jusqu'aux dernières habitations des grandes hauteurs. Le dimanche suivant, plus de dix mille personnes arrivaient sur la route de Luchon, même de la vallée d'Arrau, dont les chemins depuis quelques jours étaient

praticables. Ce fut un mouvement extraordinaire. Le moine, ivre de bonheur, se fit dresser une chaire sur la place où tout ce peuple était entassé et parla encore avec son ardeur habituelle. Il fut applaudi par des cris frénétiques : « Oui, miracle! miracle ! »

Devant ces manifestations effrayantes, Julio gardait un silence prudent. Le moindre contradicteur, eût-il été le curé de Saint-Aventin, eût été mis en pièces, comme Penthée déchiré par les bacchantes.

Il était à peine rentré avec le moine dans le presbytère, sous l'impression d'une profonde pitié pour ce peuple fanatisé et pour ce capucin fanatique, qu'une femme et un enfant, plutôt portés que conduits par une foule bruyante, arrivaient au presbytère. La bonne femme venait déposer devant le capucin qui avait annoncé qu'il était prêt à recevoir toutes les déclarations propres à affirmer le fait nouveau, que son jeune enfant âgé de sept ans avait, le soir de l'apparition de Lisette Cabarous, entendu une voix qui disait très-distinctement : « Il faut être dévot à saint Joseph comme à Marie.»

Le visage du moine s'illumina. Il prit, avec grand appareil, la déposition de cette femme assistée de plusieurs témoins.

Et quand elle se fut retirée :

— Eh bien ! monsieur le curé, que dites-vous à cela? Voilà qui confirme la révélation faite à la chère enfant.

Julio haussa les épaules.

— Voyons! que dites-vous? répliqua le moine avec une satisfaction visible.

— Je dis qu'un témoignage semblable est absurde.

Le Capucin s'indigna.

— Ah! témoignage absurde! Ne savez-vous pas que de saints évêques ont regardé comme avérés des faits semblables de voix entendues par des enfants, et encore par des enfants de moins de cinq ans? Celui-ci en a sept, âge de discernement fixé par l'Église. L'esprit de Dieu souffle où il veut: *Ex ore infantium perfecisti laudem.*

L'heureux moine avait placé une citation.

Avant le soir, deux miracles nouveaux grossirent le procès-verbal du Père.

Une vieille femme, atteinte d'une maladie que les médecins avaient déclarée incurable, venait dire qu'ayant invoqué saint Joseph, elle avait senti se renouveler tout son sang et toutes ses forces. Elle était arrivée au presbytère en criant : « Miracle ! Saint Joseph m'a guérie ! »

Une fille boiteuse vint attester qu'ayant prié saint Joseph, par l'apparition qu'il avait faite à

Lisette Cabarous, de la guérir, sa jambe malade, après une espèce de craquement, avait repris son ancienne position, et que maintenant elle n'éprouvait pas la moindre difficulté pour marcher.

— En vérité, dit le moine demeuré seul avec Julio, il faut une étrange obstination pour ne pas reconnaître dans tous ces faits une intervention divine.

— On voit bien, répondit Julio, que vous n'avez aucune notion des faits de ce genre accomplis, dans l'ordre physiologique, en dehors de toute intervention surnaturelle. Il y a des réactions si puissantes exercées sur l'organisme par l'exaltation cérébrale qu'elle produit des effets incroyables. Le fils du roi de Lydie, devant un soldat prêt à tuer son père, s'écrie : « Soldat, ne tue pas Crésus ! » L'enfant, muet jusque-là, venait de recouvrer la parole à la vue du danger de son père. Des paralytiques immobiles dans leur lit se sauvent à toutes jambes, parce que le feu a pris à l'hôpital où ils sont renfermés. N'avons-nous pas les faits les mieux constatés des convulsionnaires de Saint-Médard ? Et croyez-vous, mon révérend Père, avec les Jansénistes, que Dieu était pour quelque chose dans ces étranges manifestations ?

La science médicale constate, particulièrement chez les femmes, des guérisons de toutes sortes

accomplies par la force de l'imagination, dans les circonstances les plus extraordinaires et dans des états tels que souvent la mort paraissait imminente. Les médecins ont le bon esprit de ne pas donner ces guérisons comme des miracles. Ayons le même bon sens.

La discussion se termina ainsi.

X

LE DÉPART DU MISSIONNAIRE

Cependant tout prend fin dans ce monde, et les joies des plus beaux festins, et les divertissements des réunions les plus brillantes, même le bonheur d'entendre prêcher les révérends Pères capucins.

La clôture solennelle du mois de Marie se termina par ce qu'on appelle, en style de missionnaire, les adieux. Le père Basile excellait dans le genre larmoyant. Quand il était muni d'un bon repas, il avait la fibre lacrymale excessivement sensible. Or, les larmes sont contagieuses comme le bâillement, et, dès que cette grosse voix arrivait à ses notes pleurantes, ce n'était dans tout son auditoire qu'une éjaculation à fendre le cœur, des sanglots prêts à dégénérer en étouffements.

Il y eut donc de beaux adieux à Saint-Aventin. C'était le bouquet.

Chacun eut son adieu.

Adieu aux saints anges protecteurs, à saint Aventin, patron de la paroisse, bon saint étrangement négligé, il faut le reconnaître, par le père Basile, qui prononçait son nom pour la première fois.

Adieu au maire, à ces vénérables pères de famille, les patriarches de la montagne, qui gardaient vives et pures dans leur cœur les traditions de foi de leurs anciens. Adieu à ces respectables mères qui avaient transmis la foi avec le lait à une génération chrétienne. Adieu à cette jeunesse pieuse, à ces filles pures comme des anges qui étaient la couronne de lis de l'Église militante.

Adieu à cette vénérée bonne Mère, la sainte directrice des belles associations de piété qui entretenaient une ardeur toute séraphique dans les jeunes âmes.

Adieu à cet ange prédestiné, à Lisette Cabarous, cette modeste fleur des montagnes, cette inspirée à laquelle le fils de Dieu avait daigné révéler le privilége glorieux de la conception immaculée de saint Joseph, son père nourricier.

Adieu enfin à tous, vieillards, enfants, riches, pauvres composant la paroisse, une des plus belles portions du troupeau fidèle de l'Église.

Le curé de la paroisse n'eut pas d'adieu. Par compensation, le capucin, au moment de quitter le presbytère et de prendre congé du jeune pasteur, ayant balbutié quelques mots de politesse banale, reçut de Julio la réponse suivante :

— Mon révérend Père, les convenances m'imposeraient de vous adresser des remerciements. Mais je ne puis pas mentir. Je n'ai à vous remercier que d'une seule chose, de vos intentions, que je crois droites. Vous étiez venu certainement dans cette paroisse avec la pensée d'y faire du bien. Malheureusement, par un zèle inconsidéré, ce bien a été manqué complétement. Vous avez surexcité un peuple paisible ; vous avez remué dans les âmes les instincts de superstition qui font oublier Dieu, pour absorber l'esprit dans une foule de puérilités indignes de nos grandes croyances, telles que l'Évangile et l'Église les proclament. Vous avez ici rapetissé la religion, poussé dans les voies d'un orgueil irremédiable des femmes, vieilles ou jeunes, pour lesquelles la piété est une affaire de sensations et qui font de la dévotion, sans s'en douter, le passe-temps d'une vie oisive. Nul de ces vices qui rongent jusqu'à la moelle de nos populations montagnardes n'a été extirpé par vous.

Je ne vous blâmerai pas d'avoir été indulgent. Je le suis beaucoup moi-même. Dieu est le père qui compatit et non le maître qui bâtonne. Cepen-

dant vous avez absous au hasard tous ces hommes qui eussent été montrés du doigt dans la paroisse s'ils n'eussent pas *gagné leur mission*, sans réfléchir que dès demain ils seront, comme la veille, des ivrognes fieffés, des bestialités infâmes, des pillards incorrigibles, des contrebandiers aimant à flairer le sang.

Vous n'avez entendu que les applaudissements de quelques dévotes qui sont devenues folles de vous et que vous avez appelées au confessionnal vos filles bien-aimées. Et des hommes sensés, des pères de famille honnêtes et chrétiens sont venus me dire : « Votre père Basile est un fou et un imprudent ; il bouleverse toutes les jeunes têtes ; il tient à nos filles un langage de l'autre monde. »

Il m'est pénible de vous le dire, mais voilà l'impression que vous laissez sur la partie sérieuse de ma paroisse. Vous m'en voudrez sans doute d'avoir été sincère avec vous ; mais j'ai rempli un devoir de conscience. Vous aurez trouvé, dans vos missions, un curé honnête homme : c'est le souvenir que je désire vous laisser de moi. Adieu, mon révérend Père.

L'apôtre des chaumières, l'enfant de saint François trouva à la porte du presbytère une voiture qu'il avait fait venir de Luchon. Marthe porta le sac de voyage du moine, et, en échange, le moine donna sa bénédiction à Marthe.

La partie de la population qu'il avait fanatisée se pressait autour de la voiture. Les cris de : Vive le bon Père! retentissaient de toutes parts.

Toutefois, grand étonnement du Père de ne voir là, pour recevoir de lui une dernière parole, ni la bonne Mère, ni le pieux troupeau de Philothées qu'il laissait à Saint-Aventin. Il s'avanca ainsi enivré de cette ovation, qui lui fit un peu oublier la mercuriale de Julio, jusque vers le point où la route fait un lacet et conduit à la chapelle de Saint-Aventin.

Mais, ô douce surprise! voici que des oriflammes flottent au gré des vents. Une large bannière sur laquelle se détache en lettres d'or la légende : « Gloire à saint Joseph immaculé ! » est portée par Lisette Cabarous. Vingt jeunes filles tenant à la main des branches de lis marchent après l'enfant miraculée. Madame de la Caprède, à la vue du Père, dominant le groupe et entourée des femmes pieuses de Saint-Aventin qui avaient suivi avec le plus d'ardeur les exercices de la mission, donne un signal, et toutes les voix des jeunes filles entonnent le cantique suivant, composé par elle en l'honneur de saint Joseph et du missionnaire :

Gloire à Joseph immaculé !
Vive à jamais le bon père Basile !

Aux faux attraits d'un monde séducteur,
Hélas ! nous avions livré notre cœur.

Joseph, pour nous tirer de cet état funeste,
De ce Père, animé d'un esprit tout céleste,
Nous a fait le don signalé.
Non, notre amour ne sera pas stérile.

Gloire à Joseph immaculé!
Vive à jamais le bon père Basile!

Cette manifestation avait été combinée par madame de la Caprède et organisée mystérieusement par elle, à l'insu du curé. Il serait difficile de rendre quelle fut l'impression de bonheur, l'extase même du Père, en se voyant l'objet d'une ovation qui lui parut si ingénieuse. Le Père, rendu auprès de la bonne Mère et des oriflammes, s'était hâté de descendre de voiture. Il avait écouté, avec l'orgueil d'un triomphateur, les couplets composés en son honneur et en celui de saint Joseph. Le bon saint y tenait moins de place que le moine; mais il était modeste de son vivant, et, devenu bienheureux, il ne peut pas être susceptible.

La poésie de la vieille madame de la Caprède parut au père Basile plus riche et plus harmonieuse que celle de Lamartine ou de Victor Hugo. Comme on a pu le remarquer, les libations avaient pour effet de lui attendrir le cœur. Julio, heureux d'en être débarrassé, n'avait pas ménagé son eau-de-vie au moine, et le coup de l'étrier avait été réitéré plusieurs fois. Aussi le bon Père était-il tellement ému que des larmes de bonheur cou-

laient sur son visage rouge et luisant. La Mère et les jeunes filles ne pouvaient se dispenser de pleurer avec lui, et ce fut en larmoyant qu'on entra dans la chapelle de Saint-Aventin. Là le moine, au pied du petit autel, fit ses derniers adieux à ses filles bien-aimées. Il les remercia du bonheur qu'elles venaient de lui donner, leur prodigua de nouveau ses conseils et les recommanda à saint Joseph. Et, s'exaltant de plus en plus, il s'écria :

— Je vous remercie, grand saint, d'avoir voulu honorer le ministère que j'ai rempli dans cette paroisse par la révélation de vos grandeurs. O immaculé, soyez le protecteur de ces jeunes vierges qui se pressent autour de moi ! Et, si jamais, mes enfants, on venait vous dire que cette apparition ne fut qu'une illusion, ne le croyez pas. N'en croyez que vos cœurs ! Ne voyez-vous pas aux élans de votre amour que le bienheureux Joseph peut seul vous les avoir inspirés? Défiez-vous de ceux, quels qu'ils soient, quelle que soit leur dignité, fussent-ils prêtres, qui viendraient jeter le doute sur la grâce insigne accordée à Lisette Cabarous ! Et vous, jeune fille, si l'on vous dit que, pour des raisons de prudence, vous devez vous taire sur vos révélations, répondez hardiment que la lumière de Dieu ne doit pas être tenue sous le boisseau, et que, dussiez-vous mourir pour avoir proclamé le don de Dieu, vous n'hésiterez pas un instant. Sui-

vez les avis de cette pieuse servante du Seigneur qui vous a jusqu'à présent dirigée dans les voies admirables où saint Joseph immaculé vous a fait entrer. N'écoutez qu'elle seule; ne croyez que sa parole! Dieu se retire quelquefois de ceux qu'il semblait avoir élus. Quand Saül fut rejeté, l'esprit de Dieu l'abandonna : il était pourtant l'oint du Seigneur; mais Dieu n'était plus avec lui. Eh bien! Dieu n'est pas avec ceux qui veulent poser des bornes à sa puissance! Dieu n'est pas avec ceux qui n'ont que des sourires de mépris en entendant parler des états merveilleux de la vie spirituelle et mettent en doute les manifestations de la Mère de Dieu et de son époux immaculé! Qu'importe qu'ils soient les oints du Seigneur? Dieu n'est plus avec eux!...

Cette philippique, où les allusions contre le curé étaient trop claires pour ne pas être comprises par les plus ignorantes, dura assez longtemps. Cependant l'heure à laquelle le Père était attendu à Luchon s'approchait: c'était celle du déjeuner, et le révérend savait que le curé de Luchon n'attendait jamais un convive retardataire. Cette pensée le fit sortir de son extase. Il quitta donc la chapelle, après une dernière bénédiction donnée au pieux troupeau, accompagnée d'un redoublement de pleurs et de cris. Lisette surtout était dans un état nerveux des plus violents, et madame de la

Caprède était obligée de la soutenir dans ses bras. Au moment où le Père montait sur le marche-pied de la voiture, les deux femmes s'élancèrent vers lui en s'écriant : — Père! Père! une dernière bénédiction! — Mais les chevaux, déjà effrayés par les chants et les mouvements des oriflammes, voyant cette grande femme noire dont le voile flottant au vent s'agitait devant leurs yeux, firent de côté un brusque mouvement; le pied manqua au Père : il tomba de tout son poids dans les bras des deux folles, qui, ne pouvant soutenir un tel fardeau, tombèrent avec lui. Le cocher avait lestement détourné ses chevaux, et le capucin, la bonne Mère et Lisette cherchaient à se relever; ce qui n'eût pas été fort difficile si cet accident n'eût déterminé chez la jeune fille une violente crise nerveuse : cramponnée à la robe du Père, elle le retenait en lui criant : — Ne m'abandonnez pas! Ne m'abandonnez pas! — La pauvre vieille, tombée sous le moine, se débattait en vain pour se débarrasser du poids qui l'étouffait. La scène devint si grotesque, que les jeunes filles, d'abord effrayées, voyant qu'après tout il n'y avait d'autre malheur à déplorer que la perte du bonnet de la bonne Mère qui s'était détaché et laissait voir sa tête grise à demi pelée, ne purent garder leur sang-froid. Des rires éclatèrent de toutes parts, d'autant plus inextinguibles qu'on cherchait à les comprimer. Le pos-

tillon, qui riait lui aussi à cœur joie, vint aider à sortir d'embarras le Père, l'ex-religieuse et l'extatique. Le capucin se hâta de monter en voiture.

Madame de la Caprède jetait autour d'elle des regards furieux, honteuse du fiasco qui, connu à Saint-Aventin et particulièrement de Julio, allait jeter sur cette fête improvisée un ineffaçable ridicule.

Ainsi se termina l'ovation féminine faite au Capucin. *Desinit in piscem.*

XI

LA CONFÉRENCE ECCLÉSIASTIQUE

Huit jours après le départ du père Basile eut lieu à Luchon la conférence ecclésiastique. Le clergé du canton s'y trouva au grand complet. Entrait-il plus de curiosité que de zèle dans cet empressement? Nous ne saurions le dire. Toutefois, la mission du Capucin avait fait trop de bruit pour que tous les prêtres ensevelis dans leurs vallées et avides de nouvelles, comme des prisonniers séquestrés du monde, ne descendissent pas, joyeux et alertes, jusqu'à Luchon, pour apprendre, de la bouche même du curé de Saint-Aventin, tout ce qui s'était passé.

Il y a deux choses dans les conférences ecclésiastiques : la séance et le dîner; la séance, où se lit un travail préparé sur une question théologique indiquée dans la réunion précédente, espèce de

thèse que l'orateur du jour a lentement compilée dans les traités de théologie qui forment la bibliothèque de chaque presbytère ; le dîner, où le prêtre chez qui a lieu la conférence tient à honneur de bien traiter ses confrères.

Ce jour-là, les esprits étaient tellement préoccupés qu'on prêta une médiocre attention à la dissertation du curé de Casaux sur le *probabilisme* et le *probabiliorisme* et qu'on se garda bien d'en discuter une syllabe. Les moins patients chuchotaient même le mot athénien : — Qu'y a-t-il de nouveau ? — et les sages répondaient : — Vous le savez bien : le miracle. — Les regards se portaient souvent sur Julio, de qui on attendait une foule de détails et, en cas de trop de réserve de ce dernier, sur le curé de Luchon, qui devait tenir du père Basile une relation complète des grands événements du mois de Marie.

Quand la séance fut levée, au grand contentement de la majorité impatiente, les conversations les plus animées commencèrent dans les différents groupes. Les uns se tenaient dans le salon avec le curé archiprêtre, les autres se promenaient dans le jardin avec une préoccupation visible. Les manifestations de Lourdes venaient d'avoir lieu. La presse parisienne s'en était emparée. On parlait d'un mandement de l'évêque qui fixerait l'indécision générale. Et le public fanatique, qui n'attend ni la décision des évêques ni l'assentiment des

journaux, se portait en foule à la caverne miraculeuse où Bernadette avait vu une grande dame. On se demandait si les vallées paisibles de la Haute-Garonne n'allaient pas donner le même spectacle.

— Cela ranimerait la piété de nos paroisses, disaient les Jeannots.

— Cela terrasserait l'incrédulité, disaient les Torquemadas.

— Ce serait amusant, disaient les espiègles.

Le gamin parisien se trouve partout en France et sous tous les costumes.

Dans d'autres groupes on parlait beaucoup de Julio.

— C'est un homme d'un beau talent : c'est un bon prédicateur.

— Il faut qu'il y ait quelque chose là-dessous pour qu'on l'ait envoyé à Saint-Aventin.

— Oh! les évêques sont jaloux des hommes de mérite. Ils ne peuvent souffrir autour d'eux que des médiocrités.

— C'est vrai. Si un sujet paraît s'élever, ils ont hâte de le mettre sous le boisseau. Ils ont tant de peur que, dans chaque diocèse, il se forme un noyau d'hommes énergiques et indépendants qui travaillent à l'émancipation du clergé secondaire !

— Ils se sont entendus d'un bout de la France à

l'autre. C'est une véritable conspiration contre nous.

— Prenez patience, mes petits amours, vous en verrez bien d'autres. On n'a pas fini de nous tenir de près. Le plan est bien connu; on nous amène à n'être que le *servum pecus* de l'épiscopat.

— Ma foi, je ne vois pas trop ce qu'ils pourraient faire encore. Je crois que nous y sommes au *servum pecus*.

Et lancés une fois sur ce chapitre interminable des évêques, les causeurs oubliaient Julio, le père Basile et Lisette Cabarous.

Ailleurs, on colportait des bruits malveillants sur Julio. Le curé de Luchon, qui ne l'aimait pas, avait laissé transpirer quelque chose de l'hospitalité donnée à la jeune fille dans le presbytère de Saint-Aventin, par suite sans doute de quelque indiscrétion de la *Mère Judas*. C'était par le sacristain du curé de Castillon, le plus proche voisin de Julio dans la vallée de l'Arboust, que cette nouvelle était arrivée au presbytère de Luchon. Le sacristain de Castillon avait porté l'histoire à la cuisinière, celle-ci à la grande intendante, qui, d'un air contrit à faire croire à tout spectateur malin qu'elle avait le regret de ne pas être l'héroïne de l'aventure, vint tout dire mystérieusement à M. le doyen.

Cependant le moment solennel du dîner arriva.

Les bonnes traditions ne se sont pas perdues dans le clergé depuis Boileau. On pouvait reconnaître l'Église au bel ordre du festin disposé avec un soin extrême par madame l'intendante. M. le curé doyen fit signe à chacun de se placer.

Le voyage du matin, l'air frais des vallées avaient donné un robuste appétit à nos curés montagnards. Les premiers mets disparurent bientôt devant ces bouches formidables, au milieu d'un silence troublé seulement par le bruit saccadé et monotone des morceaux qui, découpés sur l'assiette, se broyaient sous les mâchoires et s'ingurgitaient avidement.

A ce premier besoin matériel, impérieux, irrésistible, succéda bientôt celui de l'esprit, non moins puissant sur un peuple parleur comme celui des contrées méridionales. Il y eut un moment où la même pensée vint à tous; ils firent la même interrogation :

— Et le miracle de Saint-Aventin?

Les regards avides se promenaient de Julio au curé de Luchon. Julio, comme l'un des plus jeunes, était relégué à l'un des bouts de la longue table avec le curé de la Vallée-du-Lys, dont nous connaissons la terrible escapade, et qui portait sur son front la vague empreinte laissée toujours par les longues souffrances du cœur.

Julio, qui n'était pas interrogé nommément, gardait le silence. Le curé archiprêtre parla.

En passant par la bouche du révérend père Basilé, l'événement, en soi si vulgaire, de Saint-Aventin avait pris toutes les proportions d'une légende. telles que le moyen âge en a si souvent raconté.

Lisette Cabarous, la miraculée, était une nature exceptionnelle dont la terre n'était pas digne, une prédestinée au grand rôle de révélatrice d'un dogme nouveau, une extatique comme les Thérèse et les Catherine de Sienne. La mère Judas, transfigurée par l'enthousiasme du capucin, se trouvait grandie tout à coup en tutrice miraculeuse de l'enfant destinée à être l'éternel honneur de cette montagne. Il n'était plus question, dans le récit de l'archiprêtre, d'aucune de ces réalités de la vie de Lisette qui pouvaient la rapprocher du vulgaire des femmes. On faisait briller une auréole divine sur ce front de jeune fille; divine devait être aussi sa mission parmi les hommes.

Telle est la puissance du merveilleux sur l'esprit de l'homme que bien peu de ceux qui étaient là, même parmi les espiègles, s'avisèrent de concevoir un doute sur la vision de la jeune extatique.

Il faut dire aussi que, dans les études théologiques, soit par la crainte de laisser pénétrer une ombre de scepticisme dans ces âmes élevées en pleine serre chaude des maisons ecclésiastiques,

soit par ignorance réelle des phénomènes nombreux de l'extatisme naturel, jamais un mot n'est prononcé qui puisse faire supposer autre chose, dans une vision la plus saugrenue, racontée par une religieuse ou par toute autre femme vouée à la piété, qu'une communication de Dieu même ou une illusion de Satan.

Aussi, grande fut la surprise lorsque M. le doyen, ayant longuement délayé, avec tous ses commentaires mystiques, la prétendue révélation faite à Lisette, Julio étant prié par tous de dire ce qu'il savait, ce qu'il avait vu, il l'entendirent jouer là ce qu'on appelle à Rome, dans les procès de la canonisation des saints, le rôle d'avocat du diable.

— Je ne viens pas nier, leur dit-il, que Dieu puisse se communiquer à l'homme. En dehors même de ces âmes marquées du sceau d'une sainteté exceptionnelle dont nous connaissons l'histoire et auxquelles l'Église rend un culte, nous savons que Dieu se fait entendre à la conscience comme au fond d'un sanctuaire où il vient imposer la salutaire leçon du remords. Mais, à ce titre, chacun de nous aurait ses révélations, et l'histoire en serait trop répétée et trop triviale pour avoir le moindre intérêt à être connue.

Restent donc les manifestations extraordinaires, celles qui ont un cachet spécial de grandeur difficile à confondre avec le dialogue permanent de l'âme

et de Dieu, même dans les plus humbles conditions de la vie.

Vous savez que la théologie pose quelques règles pleines de sagesse pour discerner les faits miraculeux. Il faut qu'ils soient nécessaires; il faut qu'ils soient dignes de Dieu; il faut qu'ils soient avérés et entourés de circonstances telles qu'aucun doute raisonnable ne puisse rendre suspecte l'affirmation que doit en faire l'autorité compétente.

Or, si je soumets le fait de Lisette Cabarous à ces règles de prudente raison, dont l'Église ne doit jamais s'écarter pour des questions de leur nature si grave, franchement je ne trouve rien qui corresponde aux conditions posées, rien qui sorte des phénomènes naturels provoquant les visions où rêveries ordinaires, comme vous voudrez les appeler, de toutes les personnes qu'un mysticisme exalté, de longues veilles, les fatigues de l'hystérie, des privations de nourriture ont jeté dans un état d'irritation cérébrale et amenées à l'illuminisme.

Julio raconta alors tous les détails de l'éducation de la jeune Cabarous, ses maladies, les prescriptions des médecins, le calme physique, chaque fois que l'exaltation morale s'était affaiblie, les perturbations dangereuses chaque fois que les lectures, les sermons, les méditations trop prolongées avaient fatigué l'esprit.

Il exposa la relation si intime du cerveau avec la pensée, les réactions terribles de l'un sur l'autre et les phénomènes sans nombre qui conduisent, dès que la loi de l'équilibre est brisée entre eux, à toutes les phases de ce mal terrible, qui afflige si fréquemment l'humanité, la folie.

Il rappela l'action que madame de la Caprède, l'institutrice religieuse de la jeune fille, avait exercée sur elle, l'effet des sermons du père Basile sur l'immaculée conception de saint Joseph, la lecture continuelle des livres sur la dévotion qu'on doit lui rendre, et la présence, dans l'oratoire de l'enfant, d'une grande image de ce saint.

Il raconta des faits nombreux d'hallucinations étranges, incroyables même, qui s'étaient passés en dehors de toute action religieuse, et il ne balança pas à dire que le fait de Lisette Cabarous, où la prétendue révélatrice était d'une complète bonne foi, n'était pas, à ses yeux, autre chose que l'un de ces mille faits d'hallucinations constatés chaque jour par la science.

Julio avait le défaut capital de ces natures droites : il ne savait garder aucun de ces ménagements qui préparent l'esprit à une contradiction, comme on prépare l'action de la lumière sur la paupière de l'homme condamné depuis longtemps aux ténèbres d'un cachot. Julio venait de parler hébreu à ses confrères. A l'exception du jeune curé de la

Vallée-du-Lys, plus expérimenté sur beaucoup de choses que les autres et qui ne se trahit qu'une ou deux fois par un regard et un sourire, tous les autres, comme des jurés de cour d'assises, froissés les uns dans les convictions de leur ignorance, les autres dans les susceptibilités de leur foi, furent choqués des conclusions qu'il venaient d'entendre.

Quoique pas une des paroles de Julio ne s'adressât à M. l'archiprêtre, qu'elles n'eussent rien de blessant pour lui ni pour le père Basile, cependant elles étaient la contradiction formelle, la réfutation de ce qu'il avait dit, une leçon indirecte, mais une leçon à sa crédulité et à celle du moine. Irascible par nature, susceptible par vanité et par position, il fut mortellement blessé du discours de Julio.

Des yeux du petit vieillard à la figure osseuse, aux muscles contractés, jaillit un éclair, et cet éclair fut terrible.

— Vous êtes bien hardi, monsieur, pour un jeune prêtre. Vos opinions nous importent peu : mais ici, à ma table, et, après que j'ai eu parlé, elles devraient être moins tranchantes.

Julio comprit alors l'effet désastreux de sa trop franche harangue. Il essaya de réparer le mal, et il tomba dans la maladresse, comme le font d'ordinaire ceux dont le cœur est bon et qui redoutent avant tout de causer quelque froissement.

— Je n'ai pas voulu, monsieur le curé, vous blesser le moins du monde.

— Il ne manquerait plus que cela, répliqua le doyen, appuyant fortement le poing sur la table, que vous n'eussiez pas chez moi les égards que vous devez à un supérieur.

Et, soit blessure d'amour-propre, soit vivacité regrettable excitée par le vin chaud du pays, le doyen paraissait contenir à peine quelques-uns de ces mots, après lesquels celui à qui ils s'adressent n'a plus qu'à prendre son chapeau et qu'à ne plus reparaître devant son ennemi.

Julio allait se lever en effet. Mais, doux et bon comme un ange, il eut pitié de la sortie inconvenante du vieillard; il recula devant une scène, et garda le silence, sans que son visage trahît la moindre impression pénible.

Un peu calmé par cette délicate réserve, le doyen reprit une partie des arguments qu'il avait déjà fait valoir, d'après le récit du capucin. Il insista beaucoup sur les miracles constatés par l'enquête comme une preuve de la vérité de la manifestation : Dieu, disait-il, ne faisant jamais de miracles pour favoriser une erreur.

Toute l'assemblée trouva la raison péremptoire. Une fois maître du terrain, le vieillard se radoucit; il redevint aimable et prit part à la conversation générale.

Bientôt, cependant, après l'explosion habituelle de la grosse gaieté que les prêtres, en famille, ne cherchent pas à retenir, et qui, dans cette circonstance, se trouva une salutaire diversion, on arriva à la question politique.

Pas de réunions un peu nombreuses dans les presbytères sans conversations de ce genre. En France, il n'y a guère d'individu, depuis l'avocat et l'épicier, jusqu'à celui qui peut lire couramment dans son village les colonnes du *Moniteur* affiché à la porte de la mairie, qui ne croie avoir en lui l'étoffe nécessaire pour faire un homme d'État. Les prêtres ne sont pas plus que les simples mortels exempts de cette manie, et, au besoin, ils raisonnent ou déraisonnent sur les questions les plus ardues, sans s'être donné la peine de les étudier.

Cette fois on ne pouvait nier que le clergé n'eût un grand intérêt, un intérêt direct à suivre les phases diverses de la révolution italienne : il ne s'agissait de rien moins que de l'avenir du chef de la catholicité. Aussi l'effervescence était-elle grande. De la confusion du pouvoir temporel et du pouvoir spirituel naissait la confusion des idées. Depuis trois ans surtout, les hommes d'État, les diplomates voyaient plutôt dans Pie IX le souverain d'un petit État que le prêtre successeur de Grégoire VII; et, selon eux, son gouvernement, resté fatalement stationnaire au milieu du mouve-

ment qui avait emporté les peuples dans une ère de civilisation nouvelle, était une anomalie, plus que cela, un danger pour l'Europe.

Sans doute, le titre de chef de l'Église catholique avait valu au souverain des États Romains de respectueux égards, mais les conseils de réformes étaient pourtant assez fortement accentués pour qu'il fût facile de comprendre qu'il viendrait un moment où, lassé de l'inutilité de ses efforts, tout en continuant de s'incliner devant le pontife, on retirerait la main puissante qui retenait seule le vieil édifice du pouvoir temporel.

Mais pendant que les hommes d'État considéraient la question romaine sous le double point de vue religieux et politique et distinguaient nettement le temporel du spirituel, le clergé, encore imbu des doctrines du moyen âge, emporté depuis plusieurs années dans le courant des idées ultramontaines, s'obstinait à tout confondre, à nier même que la séparation des deux pouvoirs fût possible. L'infaillibilité papale acceptée, il ne restait plus au clergé qu'à suivre son chef dans la voie funeste où il s'engageait. Le 17 juin 1859, le pape, dans un discours aux cardinaux, à l'occasion de l'anniversaire de son élection, avait parlé de ses amères tristesses (tristesses légitimes s'il en fut jamais), et il s'écriait avec plus d'énergie que de charité chrétienne :

« Malheur à ceux qui ont provoqué ces événements ! Que toutes les excommunications de l'Église, que toutes les malédictions du ciel retombent sur leurs têtes ! »

Ces terribles anathèmes, formulés par le représentant de Celui qui priait sur la croix pour ses ennemis, furent reçus par le clergé ultramontain comme l'inspiration d'en haut. — Le pape ne peut errer : l'Esprit-Saint parle par la bouche de Pierre, — et l on répéta avec un merveilleux ensemble : *Vœ homini illi per quem scandalum venit !*

Le lendemain de ce jour néfaste pour la papauté, Pie IX envoyait une encyclique à tous les évêques de l'univers. Il déclarait publiquement : « Que la souveraineté temporelle, que s'efforcent de « lui enlever les plus perfides ennemis de l'Église « du Christ, est nécessaire à ce saint siége pour « qu'il puisse exercer, sans nul empêchement, la « puissance sacrée pour le bien de la religion. »

Les ultramontains triomphèrent de cette déclaration, et plus que jamais on répéta sur toute la ligne : — Le pouvoir temporel est nécessaire pour assurer l'exercice du pouvoir spirituel ; Rome le proclame : *Causa finita est.* — C'était là le mot d'ordre ; et ceux-là mêmes qui doutaient de la vérité de l'assertion la répétaient avec la même ardeur que les autres.

Ce fut en vain que des catholiques, sincèrement

dévoués à l'Eglise et au saint-siége, vinrent, l'histoire à la main, combattre cette doctrine, et prouver jusqu'à la dernière évidence que le pouvoir temporel était l'unique cause des erreurs, des fautes, des malheurs, des abaissements de la papauté. On cria au blasphème, à l'hérésie.

Au reste, peu de voix s'élevèrent dans le clergé; le parti des prudents fut nombreux. — Après tout, se disait-on, pourquoi lutter sur des ruines? La cause de la royauté des pontifes est une cause perdue; pourquoi lui porterions-nous les derniers coups? Pourquoi contristerions-nous le cœur d'un vieillard? Laissons faire, laissons passer. Inclinons-nous devant cette majesté qui tombe. Nous savons que la papauté se relèvera dégagée de l'élément humain qui l'a perdue. Dieu se sert des passions des hommes, de leur ambition, pour amener le triomphe de la vérité. Laissons agir la Providence!

Il y avait beaucoup de faiblesse dans cette conduite des prudents. Si tous les prêtres, si tous les évêques qni voyaient clairement que le pape, s'obstinant dans son immobilité et refusant toutes réformes ou n'en accordant que d'illusoires, perdait non-seulement sa triple couronne mais compromettait pour longtemps peut-être le pouvoir spirituel, eussent élevé la voix et dès les premiers temps se fussent prononcés, leurs courageuses manifes-

tations auraient fait un contre-poids utile aux adulations d'un parti qui change le pape en divinité prononçant des oracles desquels il n'y a point à appeler. Mais, il faut bien le constater, le courage moral, le plus difficile de tous, se trouve rarement dans le clergé. Du moment où le jeune lévite entre dans un séminaire pour y recevoir une éducation toute monacale, il y est façonné à l'obéissance passive. Placé dans une cure, il tremble devant l'omnipotence d'un évêque qui réclame, lui aussi, vis-à-vis de ses prêtres, le bénéfice de l'infaillibilité. Peu à peu son caractère d'homme s'affaisse; il n'ose penser par lui-même, encore moins parler. Il a beau, plus tard, acquérir une certaine indépendance, devenir curé de canton, chanoine, grand-vicaire, jamais cette tête courbée ne se relève entièrement. Les fanatiques seuls, et le fanatisme est une force, parlent haut dans l'Église. Instruments des ordres religieux et surtout de celui des Jésuites, ce sont eux qui créent ces courants d'idées dont le but est de nous ramener au moyen âge et d'établir la théocratie universelle. Ce sont eux qui s'acharnent à détruire ce qui reste dans le clergé de ce gallicanisme qui a été sa gloire et qui seul a préservé l'Église de France de l'hérésie et du schisme.

La faction ultramontaine avait puissamment servi la cause de Napoléon III. Elle avait fait le

rêve d'un empire devenu l'exécuteur des volontés de l'Église; et son organe officiel, le journal *l'Univers*, offrait au nouvel élu une armée de quarante mille prêtres et de quarante mille religieuses.

Mais les fameuses brochures, *Napoléon III et l'Italie*, *le Pape et le Congrès*, la réponse de l'empereur à l'archevêque de Bordeaux, sa lettre au souverain pontife avaient jeté l'alarme dans le camp. Celui qu'on avait appelé un sauveur devenait un persécuteur de l'Église. On ne lui tenait aucun compte dês efforts qu'il avait faits et de ceux qu'il faisait encore pour prévenir une catastrophe. Les mandements des évêques ultramontains furent remplis des provocations les plus imprudentes. Enfin, le 29 mars 1860, le pape lança une bulle d'excommunication contre les envahisseurs des États de l'Église, et, au mois de mai suivant, les Marches et l'Ombrie étaient envahies par le Piémont.

Ce fut sur ce terrain que la conversation s'engagea chez le curé de Luchon; et l'empereur des Français fut accusé de tous les désastres qu'on aurait pu éviter si l'on ne se fût pas obstiné à repousser ses conseils.

— J'ai toujours dit que l'auteur de la lettre à Edgard Ney nous jouerait quelque tour de son métier, dit le curé de ***, qui ne déguisait jamais son antipathie pour le régime impérial. Vous, mes-

sieurs, vous avez voulu voir tout en couleur de rose; vous en serez quittes pour vos illusions.

— C'est triste, dit l'archiprêtre.

— Il n'y a rien à craindre, dit le curé de B., le premier empire eut le malheur de s'attaquer à la papauté, et il trouva là sa perte. Nous sommes plus forts qu'on ne le pense. Si le pape montre une résistance invincible, il fera reculer la révolution et l'empereur lui-même.

— Pour moi, dit un optimiste, j'ai confiance dans l'avenir. L'empereur a autorisé le général Lamoricière à se rendre auprès du pape. Ceci est d'un bon augure.

Julio écoutait, sans s'y mêler, cette conversation qui décelait dans la plupart de ces prêtres une grande inquiétude.

— Vous ne dites rien, monsieur l'abbé Julio? Quelle était, sur les événements dont l'Italie est le théâtre, l'opinion du défunt cardinal? Il devait la manifester dans l'intimité?

— Le cardinal était très-réservé sur ce chapitre. Seulement, il croyait que l'auteur de la lettre à Edgard Ney, en raison de la tenacité de ses idées, de son caractère persévérant, arrivé à un pouvoir sans contrôle, placé à la tête des affaires européennes, réaliserait tôt ou tard, à Rome, le programme de cette fameuse lettre.

— C'en est donc fait de la puissance temporelle?

— Elle eût pu vivre encore quelque temps, si elle eût voulu accepter les conditions qui lui étaient faites.

— Elle ne le pouvait pas.

— Alors elle doit succomber. C'est le dernier exemple en Europe de ces monarchies ecclésiastiques dont le régime féodal avait favorisé l'institution. Toutes sont tombées par la sécularisation. La révolution italienne emportera la monarchie papale.

— Ah! mon Dieu! vous croyez donc que la révolution triomphera en Italie?

— Selon moi, c'est immanquable. Le cardinal, qui avait fait son voyage *ad limina* un an avant sa mort, ne se faisait pas sur ce point la moindre illusion. Il avouait que le gouvernement des prêtres était abhorré à Rome; et il répétait avoir entendu les cardinaux eux-mêmes et les prélats domestiques de Sa Sainteté convenir que, si l'armée d'occupation française quittait aujourd'hui le château Saint-Ange, le pape devrait faire ses malles et partir le lendemain. Vous comprenez que, quand l'opinion en est arrivée là, la solution n'est plus qu'une affaire de temps.

— N'importe, il faudrait tenir bon.

— Oui, reprit Julio, tenir bon, si l'on avait, en dehors de la force étrangère, un point d'appui, si la population romaine n'était pas profondément

hostile à la royauté papale. Mais, dans un régime où tout est factice, où une caste appelée la prélature est le seul moteur gouvernemental, où le reste de la nation, comme un troupeau que l'on tient parqué, ne compte pour rien dans la direction des affaires communes, il n'y a pas de base sérieuse à une résistance contre la nécessité fatale qui emporte ce régime vieilli.

— Que voulez-vous donc que fasse le pape?

— Mon Dieu! rien. Dans le mouvement qui entraîne l'Italie, son action privée au sein des petits États qu'il gouverne ne peut avoir aucune portée. Il avait un rôle qui était grand, mais d'une difficulté immense, c'était de se mettre à la tête du mouvement italien, pour le diriger avec les forces catholiques. Ce rôle, il n'a pas su ou il n'a pas pu le prendre. La partie est perdue maintenant. Dans les affaires de ce monde, il y a la minute providentielle. Cette minute passée, il n'y a plus à revenir.

— Oui! que le pape se fût fait révolutionnaire, c'eût été beau!

— Beau ou non, c'était le salut de sa royauté politique. Maintenant, il est trop tard.

— Vous ne croyez donc pas que cette souveraineté temporelle soit nécessaire à l'indépendance spirituelle du souverain pontife?

— Je sais bien que c'est là la phrase consacrée, mais elle ne dit pas grand'chose à ma pensée.

Quand cette royauté temporelle n'existera plus, et que la papauté spirituelle fonctionnera dans l'Église comme aux siècles où elle n'était pas unie à la royauté, qui s'avisera de dire que la Providence a eu tort en séparant le pontificat de la royauté? Laissons donc faire la Providence.

— Quel détestable esprit que celui de ce curé de Saint-Aventin! disaient deux prêtres en se penchant l'un vers l'autre.

XII

L'ENQUÊTE

C'était le jeudi : il était deux heures du soir, l'heure du conseil à l'archevêché de T. Les membres qui composaient ce conseil arrivaient à peu près tous en même temps, selon l'habitude de régularité monacale prise dans l'éducation des séminaires. L'archevêque Le Cricq attendait dans son cabinet de travail, où se tenaient habituellement les séances. Il lisait une lettre d'une haute importance pour lui. Voici la teneur de cette lettre :

« **Paris, 15 juin 1860.**

« Cher Monseigneur,

« Vous devez croire, en raison de mon long silence, que j'ai négligé vos intérêts. Il n'en est rien pourtant. Je pense souvent à vous; mais, à la

cour, il faut savoir choisir les moments favorables pour solliciter, et ces moments ne se rencontrent pas toujours.

« Aujourd'hui, je suis heureux de vous donner de bonnes nouvelles. J'ai vu d'une manière toute particulière le ministre des cultes, que j'ai disposé à vous être entièrement dévoué; nous n'aurons donc aucune résistance de ce côté.

« Une auguste personne, avec qui j'ai pu échanger quelques mots, m'a paru vous affectionner beaucoup. Elle a eu l'extrême bonté de me dire qu'elle serait pour vous dans l'affaire du chapeau.

« Tout marche donc, cher Monseigneur, vers le but que je poursuis avec une affection toute particulière.

« J'ai su, au ministère des cultes, où se trouve le dossier de chaque évêque, que, dans les rapports secrets qui vous concernent, on se loue de vos bons procédés envers les autorités départementales. Vous avez de bonnes notes pour votre administration, qui, en général, dit-on, n'est pas tracassière. Mais il y a un fait assez grave qui a été relevé contre vous dans le rapport du préfet. On vous accuse d'avoir été sévère pour un jeune prêtre de talent, coupable de quelques excentricités de langage; et cela produit ici un mauvais effet, le gouvernement ayant ses raisons pour que, moins que jamais, on mécontente le clergé inférieur.

« Je vous dis la chose très-confidentiellement. Agissez de votre côté, à Rome, pour le cardinalat, et je ne doute pas qu'avant peu vous n'ayez un plein succès.

« Ce sera, je vous l'assure, cher Monseigneur, un de mes meilleurs souvenirs que celui de me rappeler, un jour, que j'ai pu rendre quelque service à un prélat éminent par ses vertus et par ses mérites de toute sorte.

« Je vous prie d'agréer l'expression de mon profond respect et de mon entier dévouement.

« Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

« Le général P., sénateur. »

Quand les vicaires généraux, le supérieur du grand séminaire et les chanoines formant le conseil de l'archevêque furent réunis, on discuta les affaires du jour, et, après plusieurs questions vidées, le premier vicaire général lut le rapport du père Basile sur la vision miraculeuse de Lisette Cabarous. Le chanoine L., vieillard crédule, qui était à T. l'un des grands propagateurs de la croyance à la Salette, bondit presque de joie à cette lecture. Il allait chanter son *Nunc dimittis* après avoir dit à Monseigneur qu'il remerciait Dieu qu'une telle faveur eût été accordée au diocèse de T., sous l'épiscopat de Sa Grandeur, lorsque le supérieur du

grand séminaire, esprit calme et peu porté, comme en général les Sulpiciens, à donner dans les dévotions nouvelles et excentriques, prit la parole et exposa une suite de doutes graves sur la prétendue apparition.

Le chanoine L. répliqua que les objections faites sur l'événement de Saint-Aventin avaient été faites sur ceux de la Salette et de Lourdes, et que cependant le sentiment unanime du clergé et des catholiques était favorable à ces apparitions.

Le vicaire général fit valoir en faveur du fait miraculeux cette considération, selon lui importante, que, dans l'hypothèse de quelques doutes sur l'authenticité de cette révélation, elle était de nature à édifier les peuples, à ranimer le culte de saint Joseph et à contribuer, par conséquent, à l'extension de la religion.

— Il faut agir sur l'esprit des masses, et quand l'incrédulité travaille de tous côtés *per fas et nefas* à éteindre la foi, nous pouvons recourir sans scrupule à des révélations plus ou moins certaines, afin de prouver aux peuples que la religion catholique a toujours pour elle les interventions miraculeuses.

Il conclut à ce que Monseigneur prît en considération cette affaire, et, après informé ultérieur, déclarât authentique cette révélation.

— Ce serait le signal d'un redoublement de fer-

veur parmi les populations pyrénéennes, au sein desquelles le contact perpétuel avec les étrangers, pendant la saison des eaux, jetait déjà le poison des mauvaises doctrines et de l'indifférence du siècle.

L'archevêque prit le dernier la parole. Selon lui, il y avait assez de faits de ce genre déjà connus, soit en Italie, soit en France. Il lui répugnait d'occuper l'opinion publique de sa personne, et, dans les dispositions bien connues de la presse parisienne par rapport au clergé, il ne voulait pas avoir à se trouver en face des railleries des journaux. Il déclara donc formellement, au grand désespoir du chanoine L., qu'il ne donnerait aucune suite à cette affaire, laissant chacun, dans son clergé et parmi les fidèles, croire personnellement tout ce qui lui plairait de cette manifestation.

— Seulement, ajouta-t-il en s'adressant au vicaire général, écrivez au curé de la paroisse que, mon intention étant de ne donner aucune publicité à cet événement, je ne permets dans l'église, aux processions, aux cérémonies, aucun discours qui s'y rapporte.

— Je pense, Monseigneur, que c'est une précaution superflue : le curé, si j'en crois le père Basile, serait plutôt disposé à prêcher contre.

— Alors, ajoutez dans la lettre que je défends

également d'attaquer la croyance populaire sur cet article.

— Ce n'est pas tout, Monseigneur : une dénonciation a été faite contre ce jeune curé par une personne d'une grande piété. Elle nous est transmise par le père Basile. Voici le rapport qui a été fait là-dessus.

— Ah! des dénonciations, dit l'archevêque, nous en recevons tous les jours, et surtout des femmes pieuses. Elles voient des crimes partout, et elles ne sont pas difficiles sur les preuves. Elles accuseraient leur curé d'avoir emporté dans sa poche le clocher de la paroisse.

— Pourtant, Monseigneur, c'est bien grave; les faits sont positifs; probablement le coupable ne les niera pas lui-même. Une jeune femme, venue le soir à la sourdine, a passé la nuit au presbytère et a été congédiée le lendemain matin, à la pointe du jour. Quelle que soit votre bonté pour vos prêtres, Monseigneur, de tels scandales ne peuvent être tolérés. Je vous propose au moins une enquête.

Tout le conseil, à la majorité absolue des voix, demanda l'enquête.

L'archevêque était visiblement contrarié.

— Ces jeunes prêtres, dit-il, cela ne commet que des imprudences. Mon Dieu! peut-être une

voyageuse égarée, une personne venue en pèlerinage à Saint-Aventin; qui sait? Quelque femme malheureuse est allée demander des secours au curé que l'on croit riche personnellement, et le jeune étourdi lui aura donné l'hospitalité. L'abbé Julio est capable de toutes les sottises, mais pas de celle de songer aux femmes. Une enquête a des inconvénients. Si le fait est faux, il en restera toujours quelque chose dans l'opinion; s'il est vrai, comme nous n'avons aucune preuve réelle d'un acte d'incontinence de la part d'un homme qui, après tout, peut n'avoir été qu'imprudent, nous ne pourrons pas établir le délit, et nous aurons l'air de persécuter ce prêtre. Ma position est délicate par rapport à lui. Il me semble qu'on pourrait en rester là.

— Pas possible, Monseigneur, dit le vicaire général. Vous savez quelles sont les règles de notre administration. On peut ordonner une enquête à petit bruit. Le curé de Luchon est un vieillard grave qui a rempli souvent, avec une réserve admirable, de pareilles missions. Si Votre Grandeur le juge convenable, je vais lui écrire de se rendre à Saint-Aventin, sous prétexte d'une visite au curé, et là, de recevoir, sur le fait qu'on lui impute, sa déclaration. Votre Grandeur aura ensuite à prononcer si elle veut aller plus loin.

L'archevêque vit qu'il ne pouvait pas reculer,

sans blesser l'opinion de son conseil. Une enquête contre Julio fut décidée.

Le soir même, le père Basile faisait une visite fort empressée au vicaire général. Il lui tardait de connaître le résultat de sa déclaration. Il fut singulièrement surpris de l'indifférence montrée par Sa Grandeur pour l'apparition miraculeuse; mais l'idée de l'enquête ordonnée contre Julio le consola un peu. La haine du prêtre l'emportait sur les crédulités du moine. Le vicaire général lui donnait sous le plus grand secret cette nouvelle; le capucin la donna sous le plus grand secret à ses confrères et à ses amis; ceux-là la donnèrent à d'autres prêtres et à d'autres moines sous le plus grand secret, et avant huit jours tout le clergé du diocèse sut, sous le plus grand secret, qu'on avait ordonné une enquête sur le curé de Saint-Aventin.

La lettre écrite par le vicaire général concernant l'enquête arriva le même jour à Luchon. Elle trouva le curé doyen tout disposé à instrumenter contre le jeune pasteur auquel il gardait rancune depuis le dîner de la conférence. Il fit ses préparatifs de voyage pour le jour suivant, et, le lendemain, vers les neuf heures, il descendait devant la porte du presbytère de Saint-Aventin.

Il fut accueilli par Julio de l'air le plus serein et le plus affable.

— Monsieur le curé, je suis bien flatté de votre

visite. Vous êtes parti de bonne heure de Luchon pour me donner le plaisir de vous offrir à déjeuner.

— J'ai déjeuné, monsieur, je vous remercie. Je viens ici pour affaire et de la part de Monseigneur.

— Dites, monsieur le curé, je vous écoute.

Alors, avec toute la gravité d'un juge d'instruction en présence d'un accusé, le doyen, tirant de sa poche une plume et une écritoire, se tint prêt à écrire, sur un petit calepin, les demandes qu'il adresserait à Julio et les réponses qui lui seraient faites.

L'interrogatoire fut fort long; le rusé vieillard joignait à la vivacité pyrénéenne la subtilité gasconne. Il prit Julio par tous les bouts; il chercha à le faire tomber dans des contradictions; il employa tour à tour la sévérité pour intimider, la douceur pour arracher des aveux; il fit des promesses de bonté et d'indulgence de la part de Sa Grandeur. Il obtint pour unique réponse :

— Une très-jeune femme étrangère, qui m'est complétement inconnue et que j'ai trouvée noyée dans ses larmes, à la nuit, dans mon église, lorsque j'ai voulu fermer la porte, a été accueillie par moi dans mon presbytère. Elle n'est restée seule avec moi qu'un moment dans l'église, où elle m'a raconté des peines sur lesquelles il ne m'est pas permis de m'expliquer et dont la connaissance est, du reste, fort inutile pour votre enquête. Puis, dans

mon presbytère, elle a eu pour gardien un protecteur intéressé de sa vertu, qui est venu la rejoindre et qui est parti, comme elle, le lendemain.

Voilà, monsieur le curé, l'exacte vérité sur cette affaire. Il me serait impossible de vous en dire davantage, sans violer un secret que j'ai promis de ne révéler jamais.

— Cependant vous conviendrez qu'avec ce système, aucune enquête n'aboutirait jamais. Pourquoi n'indiqueriez-vous pas ce témoin à décharge? Sa déposition appréciée par nous lèverait tous les doutes.

— Cela ne m'est pas possible.

— Tout ceci a bien l'air d'une histoire brodée à plaisir...

— Soit. Je reconnais qu'à juger selon les apparences, ma conduite a été imprudente. J'ai dû choisir entre un devoir sacré et une hospitalité compromettante pour mon honneur.

— Vous avez eu tort.

— Ce n'est pas ma conviction, et quelles que soient les conséquences de ce que j'ai fait, je n'ai qu'à m'en féliciter dans ma conscience.

— Il est habile, ce gaillard-là, se disait le vieux madré, presque honteux de ne pouvoir aboutir à trouver une culpabilité; il sait se retrancher. J'ai fait bien des enquêtes, mais jusque-là les pauvres diables rougissaient, balbutiaient, et quand je leur

avais dit : — Je sais tout ; inutile de rien me cacher, — ils tombaient à genoux en pleurant. Celui-là ne s'intimide pas.

Il continua toutefois :

— Voyons, monsieur, il faut en finir. Vous croyez bien qu'on ne trompe pas un homme de mon âge. Un jeune homme passant toute une nuit seul à seul avec une jeune femme, on sait trop bien ce que cela veut dire... Vous n'êtes pas plus de marbre que d'autres... Vous ne seriez pas perdu pour cela... la chair a tant de faiblesses.

Et pendant ces phrases courtes et dites avec lenteur, il lançait des regards acérés comme la pointe d'un glaive dans l'œil limpide et pur de Julio.

— Je n'ai plus, monsieur, à vous répondre que par le silence. Vous êtes juge de ce que vous pouvez vous permettre vis-à-vis de moi. Je suis juge du respect que je me porte.

Et Julio se leva comme s'il eût dit à son interrocuteur : C'est assez.

— Allons ! se dit tout bas l'inquisiteur, il faut clore le procès-verbal. Il n'y a pas de preuves évidentes contre lui : il fait bien de se défendre.

— Signerez-vous mon procès-verbal ?

— Très-volontiers, monsieur le curé.

Et cette formalité une fois remplie, le curé partit pour Luchon, conduit à sa voiture par Julio avec

les marques de la déférence extérieure que croient devoir à tout le monde les gens polis.

En route, le curé rumina l'affaire, lut et relut l'interrogatoire, se rappela Julio doux, calme et résigné, et se demanda si c'était bien là l'attitude d'un coupable. Mais le vieillard très-expérimenté ne croyait pas à la vertu des jeunes prêtres.

— Il a fait preuve d'habileté, cet abbé Julio. J'ai vu le moment où j'allais mettre les pouces. Enfin, s'il est innocent, il aura compris que j'ai rempli jusqu'au bout mon mandat; s'il est coupable, il aura vu qu'il n'a pas pu me jouer.

Et, tout le long de la route, un démon tentateur, importun comme une mouche bourdonnante, lui disait obstinément :

— Il a bien fait, le gars : il a trouvé une bonne occasion.

Le vieillard repoussait cette idée mauvaise, mais elle revenait toujours; et le malin, le *malitiosus* des légendes, lui répétait ce refrain d'une vieille chanson qu'il avait entendue dans sa jeunesse :

Ah! laisse, mon enfant,
Ah! laisse-le donc faire!
J'en faisais bien autant
Lorsque j'étais vicaire.

XIII

LA VISITE PASTORALE

Illustrissime et révérendissime Le Criq, archevêque de T., non encore cardinal de la sainte Église romaine, mais convoitant ardemment cette dignité suprême qui, *primo*, donne trente mille livres de rentes; *secundo*, qui conduit de droit au Sénat avec le modeste supplément de trente mille livres de rentes; *tertio*, qui vous met sur la tête un immense chapeau rouge et sur les épaules la robe de pourpre des sénateurs romains avec le droit d'élire les papes et, au besoin, les hasards sont si grands dans nos temps de révolution! d'être élu pape soi-même, parcourait son vaste diocèse et le visitait paroisse par paroisse.

Il n'avait pas, comme l'un de ses prédécesseurs, le cardieal de C., quatre magnifiques chevaux attelés à sa voiture et de nombreux laquais en livrée: Le Criq, comme la plupart des familles qui don-

nent des membres à l'épiscopat, n'appartenait pas à la noblesse, mais au prolatériat le plus humble. La mère Le Criq avait dans son temps rempaillé des chaises, ce qui ne l'empêchait pas d'être une bonne et sainte femme, d'avoir élevé ses enfants avec le plus grand soin et d'avoir conçu même, pour son fils aîné, l'ambition d'en faire un prêtre. Cette digne femme vivait encore et, malgré ses manières un peu communes, se tenait assez fièrement dans le salon de Monseigneur son fils. L'archevêque s'était donné une devise plus modeste que l'*Etiamsi omnes, ego non.* Son écusson sur lequel s'élevait une couronne ducale, avait pour pièces un roc d'argent sur un champ de sable avec cette devise : *Ardua vincam*, c'est-à-dire, en français pratique : Je serai cardinal.

On était alors dans les grands jours du mois de juin. Déjà de nombreux visiteurs avaient envahi les villes d'eau, depuis Biarritz jusqu'à Luchon; ce n'étaient que baigneurs et coureurs de toute condition et de tout sexe, y compris le troisième qui fait des livres. Minéralogistes, entomologistes, botanistes couvraient tous les sentiers, gravissaient tous les pics, et allaient faire peur aux isards dans les anfractuosités les plus sauvages de la partie centrale de la chaîne pyrénéenne. Le pic du Midi lui-même voyait s'encombrer son caravansérail. La foule des touristes gravissait sans sour-

ciller, dès quatre heures du matin, après une nuit passée sur la couche peu moelleuse de l'auberge sauvage, le pic placé comme une borne gigantesque entre le sol africain de l'Espagne et les fraîches vallées des Pyrénées françaises.

Luchon surtout regorgeait de visiteurs. Jamais les grandes allées aux arbres séculaires et celles de la Picque n'avaient vu de si beau monde, un monde si fou de mouvement, de courses dans les montagnes, de joyeuses parties au lac d'Oo, au port de Vénasque, à Super-Bagnères et dans la vallée espagnole, où vit si placidement la république lilliputienne d'Andorre.

L'arrivée de l'archevêque dans la vallée fut une occasion d'animation nouvelle. Les montagnards se piquèrent d'honneur; ils descendirent des plus grandes hauteurs, quittant leurs troupeaux et revêtus de leurs habits de fête.

Les églises se trouvaient trop petites pour contenir les multitudes à flots pressés qui débouchaient de chaque gorge de montagnes. L'archevêque fut obligé d'administrer la confirmation sur les places publiques. Son voyage fut presque une ovation continuelle; des arcs de triomphe de verdure et de fleurs se trouvaient dressés à l'entrée de toutes les bourgades; des chœurs de jeunes filles en robes blanches, des coups de fusil tirés par la jeunesse montagnarde réunie en garde nationale; tout cela,

sans excepter les discours prononcés par les premiers magistrats des villages, avait donné à cette visite pastorale le véritable caractère d'une fête perpétuelle.

L'illustrissime était aux anges ; son vicaire général ne manquait pas, tous les trois ou quatre jours, d'envoyer au journal de T. et à la *Mappemonde catholique* le récit des ovations faites à l'archevêque. Cela attirait l'attention ; le chapeau de cardinal ne pouvait qu'y gagner.

Les harangues du prélat n'étaient pas merveilleuses. C'était le lieu commun dans tout son éclat ; le bonhomme avait stéréotypé tout cela dans son cerveau, et imperturbablement, à l'imitation du fameux : *C'est toujours avec un nouveau plaisir*, de Louis-Philippe, il débitait son affaire : « Votre archevêque vous apporte ses bénédictions..., etc. » Heureusement le speech n'était pas long. C'était la seule qualité de l'éloquence du père Criquet.

Les curés de la montagne, placés à l'entrée de leurs villages, la croix et le goupillon à la main, débitaient leur compliment à l'archevêque ; c'était aussi chez eux à l'état stéréotype depuis des siècles. On aurait dit qu'ils s'étaient volé mutuellement cet échantillon d'éloquence : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! »

La dernière vallée que devait visiter l'archevêque dans les premiers jours de juillet était

celle de l'Arboust. La veille, il était allé dans celle du Lys. Le curé s'était peu mis en frais pour le recevoir. Une seule corde garnie de quelques feuilles de lierre entrelacées de mousse et traversant la rue à l'entrée du village figurait un arc de triomphe. Le curé n'avait point préparé de festin à l'archevêque, qui se trouvait obligé de revenir dîner à Luchon. Le prélat n'avait pas dissimulé sa mauvaise humeur. Le maladroit curé allait être puni de son manque d'habileté. L'archevêque, dans la visite de l'église, s'était montré, en présence des membres du conseil de fabrique, d'une sévérité inusitée : — il y avait dans un recoin des toiles d'araignées ; — tel linge n'avait pas de blancheur ; — telle garniture d'autel avait une déchirure ; — une tache d'oxyde était sur le pied du calice.

Pendant cette mercuriale, le curé, rouge de colère, dévorait sa honte.

Le soir, à Luchon, l'archevêque, retiré dans son appartement avec son vicaire général, exprima plus vivement encore son mécontentement contre le curé de la Vallée-du-Lys.

— Oh ! ces esprits indépendants ne se gênent pas pour les évêques, avait dit avec un ton de raillerie le vicaire général.

— Avez-vous vu cette corde où pendaient des flocons de mousse ?

— C'était beau!

— Le pauvre garçon, il avait peut-être autre chose en tête. On le dit fort épris de la fille de son maire; nous pourrions bien avoir là tôt ou tard quelque gros scandale.

— J'ai envie de l'envoyer à l'autre bout du diocèse.

— Oh! mon Dieu! là ou là, il ne nous fera que des sottises. Essayez pourtant, Monseigneur.

Et un ordre de mutation fut donné.

— Et demain, où allons-nous? Quel est notre itinéraire?

— Vous visitez Saint-Aventin, Monseigneur.

— Ah! chez l'abbé Julio?

— Précisément; c'est encore un indépendant, celui-là.

— Nous ne l'avons aperçu nulle part avec ses confrères. Il n'était ni à Luchon ni à Saint-Mamet, ni dans aucune des paroisses voisines.

— J'ai en effet remarqué cette absence.

— Il ne m'a pas invité à dîner.

— Eh bien, Monseigneur, nous reviendrons dîner à Luchon.

— Il faudra bien. Quelle est l'heure de la cérémonie fixée par l'itinéraire?

— Neuf heures.

— Très-bien: donnez des ordres pour que les

chevaux soient prêts de bon matin. Nous aurons l'air frais de la montagne.

Le lendemain, avant les huit heures et demie, les tintements de la petite cloche de Saint-Aventin appelaient à l'église toutes les populations de la vallée de l'Arboust. La neige avait entièrement disparu des parties ombrées de la montagne, et il n'y avait de glaciers qu'au centre de la chaîne dans les grandes altitudes. La température était délicieuse. Le torrent tombant de rochers en rochers renvoyait du fond de la gorge sa grande voix aux bruits étranges, aux détonations sourdes comme celles du tonnerre roulant dans le lointain.

Des nuages blancs aux formes déchiquetées erraient aux flancs des montagnes et représentaient des draperies aériennes que le souffle d'une tempête emporterait en lambeaux. Plus loin, les forêts d'un vert sombre, s'élevant jusqu'aux grandes hauteurs où cesse la végétation arborescente, formaient dans le tableau des profondeurs où se perdait le regard et répandaient sur ce vaste paysage, crayonné à larges traits par la nature, cet air de grandeur sauvage que nul pinceau humain n'a su rendre sur la toile avec ses incroyables saisissements. Enfin, dominant toute la scène, se montraient çà et là les pics dentelés, nus dans leurs parties abruptes et teintés d'un blanc cendré, au point où se consolidaient les glaciers, réservoirs intarissables de ces

eaux limpides qui tombent des hauteurs en cascades bruyantes.

Tel était la mise en scène.

Le prélat, d'humeur assez aigre depuis la veille, reprit cependant quelque calme devant l'aspect à la fois imposant et doux de cette nature grandiose. Pendant la récitation de son bréviaire, durant la route qui conduit de Luchon à Saint-Aventin, par des montées assez roides, il eut des distractions nombreuses. Les esprits même vulgaires qui s'absorbent dans une vie agitée sont dominés à leur insu par les puissantes manifestations du monde extérieur. Il y a là une force d'en haut qui exerce sur eux une magnétisation secrète; ils se sentent vaincus.

Le visage de l'archevêque était presque épanoui lorsqu'il passa devant la chapelle rustique de Saint-Aventin. Il tenait trop à flatter les populations pour ne pas se montrer dévot envers les saints des localités qu'il venait visiter. Aussi il fit arrêter sa voiture, et, s'étant informé de la distance qu'il avait à franchir pour arriver au village, il ordonna que son cocher prît les devants, déclarant, devant un groupe de campagnards qui s'était formé là, qu'il voulait faire à pied le pèlerinage de Saint-Aventin. Des cris : Vive Monseigneur! partis du groupe se firent entendre.

— Pourquoi, dit l'illustrissime, monsieur le curé

n'est-il pas là? S'il comprenait les choses, il saurait qu'un évêque doit commencer son entrée à Saint-Aventin par la visite de l'humble chapelle dédiée au saint de la paroisse, et célèbre par tant de pèlerinages.

— Il attend probablement Votre Grandeur à l'entrée du village, répondit le vicaire général.

Cependant les montagnards partis de chaque hameau, aux sons argentins de la cloche de la paroisse qui annonçait l'arrivée épiscopale, se pressaient sur la route et formaient comme une escorte au prélat. Il arriva ainsi jusqu'à l'entrée du bourg où le maire, entouré du conseil municipal et des plus haut imposés, vint lui faire son compliment.

Ce morceau d'éloquence contrastait fortement avec le talent littéraire de M. le maire de Saint-Aventin. C'était l'œuvre de Julio, qui s'était appliqué à tourner gentiment et avec un parfum de gracieuse bonhomie la harangue municipale. L'orateur s'était exercé huit jours à lire convenablement son speech, et, tout fier de lui, était venu dire à la cure :

— Mon affaire va bien ; s'il le fallait, je réciterais mon compliment par cœur.

— Gardez-vous-en bien, lui avait dit Julio : lire est de meilleur genre.

L'archevêque, à son tour, tira du fond de sa gibecière épiscopale, où se tenaient en réserve huit

à dix spécimens de réponses, celui qui lui parut, avec une légère variante, pouvoir s'adapter le mieux au compliment du maire de Saint-Aventin.

De là, pénétrant dans le bourg par les premières maisons situées sur les terrasses de la grande route qui conduit au lac d'Oo, il s'attendait à deux ou trois arcs de triomphe, manifestation stéréotypée de l'enthousiasme officiel des curés de la montagne. Il s'attendait, avant tout, à ce que le curé, avec les fidèles, la croix et la bannière, vînt le recevoir processionnellement. Il se vit tout à coup en face de l'église, vieil édifice roman extrêmement curieux, sans avoir aperçu ni curé, ni procession, ni arcs de triomphe, ni rues jonchées de fleurs. Un groupe compact de la population descendue des montagnes attendait l'archevêque devant le porche. L'église était déjà pleine de peuple, et le curé, qui s'était renfermé dans les strictes obligations du cérémonial, se tenait à l'intérieur, revêtu d'un surplis, prêt à offrir l'eau bénite à l'archevêque et à lui présenter la croix.

Le prélat, en touchant la première marche du portique, était visiblement bouleversé, quoiqu'il cherchât à contenir tout signe extérieur de mécontentement. Il s'avança, le visage empourpré, les yeux fixes, la tête haute et prit brusquement des mains de Julio l'eau bénite qui lui fut offerte.

Puis il sembla attendre que, selon l'usage, le curé lui débitât son compliment.

Julio fit une simple inclination devant l'évêque, comme signe de respect, et, se tournant vers l'autel, il attendit dans une attitude silencieuse et modeste que le prélat se mît en marche vers le sanctuaire. Force fut à l'archevêque de suivre la croix portée devant lui par un enfant de chœur et de se rendre au prie-Dieu qui lui était préparé à l'un des côtés de l'autel.

Une nombreuse jeunesse avait été disposée par Julio à recevoir le sacrement de la Confirmation. Elle formait quatre rangs compactes depuis la porte jusqu'à la belle grille de fer ouvragé qui sépare le sanctuaire de la nef de l'église, et le calme pieux, le recueillement de ces jeunes enfants prouvaient les soins que le jeune pasteur avait mis à les préparer à recevoir les dons de l'Esprit-Saint. De plus, dans l'intérieur du sanctuaire, une vingtaine de montagnards de l'âge mûr, qui n'avaient pas été confirmés encore, formaient une couronne de mâles visages autour de l'autel.

Le prélat, revêtu de ses habits pontificaux, célébra la messe. Lorsqu'elle fut terminée, il monta en chaire, la tête mitrée et la crosse d'or à la main, accompagné par son vicaire général, qui se tint sur l'une des marches de l'escalier. L'archevêque ne fut pas heureux dans son discours. Son irritation

du matin, cette impression pénible qu'éprouvent même les hommes élevés en dignité dans l'Église à parler devant un prêtre reconnu comme orateur éminent, exercèrent sur sa langue une influence fâcheuse : il pataugea, pataugea ; il s'en aperçut et se hâta de finir, selon la ritournelle obligée, en promettant le ciel à ceux qui vivraient en bons chrétiens et menaçant les impies du feu éternel de l'enfer.

Celui qui aurait regardé attentivement Julio aurait vu un demi-sourire d'une extrême finesse passer sur ses lèvres. Ce mouvement, si léger qu'il fût, n'échappa point au prélat et lui dit trop clairement que le curé de Saint-Aventin trouvait le discours archiépiscopal assez médiocre. L'archevêque descendit de chaire honteux et humilié.

Les puissants mécontents d'eux-mêmes se consolent par des vengeances. Entré au presbytère, messire Le Cricq répondit à peine aux salutations respectueuses et polies de Julio. Il dit tout haut à son vicaire général qu'il comptait partir sur-le-champ pour Luchon, et lui donna l'ordre de faire préparer les chevaux.

— Je vais visiter le presbytère et l'église, et je partirai ensuite.

— Mais, Monseigneur, Votre Grandeur est servie.

En effet, par les soins de Marthe, un déjeuner

délicat et élégant était préparé dans la salle à manger.

— Vous ne m'aviez pas invité, dit le prélat; j'ai dû croire que vous ne teniez pas à exercer l'hospitalité envers votre archevêque. En conséquence, j'ai pris un engagement avec M. le curé de Luchon.

— Je le regrette, Monseigneur; un évêque est invité de droit à la table de ses curés, quelque modeste qu'elle soit. Acceptez au moins un potage.

— Je ne prendrai rien! Allons visiter l'église.

Pendant cet examen rapide des objets servant au culte, des fonts baptismaux, de la sacristie, du tabernacle, des vases sacrés, l'archevêque semblait dominé par le regret de ne trouver rien à reprendre. Tout était d'une propreté, d'une décence admirables. Arrivé devant la grille de fer ouvragé :

— J'espère bien, monsieur le curé, que vous ne changerez point cette belle grille du moyen âge pour quelque mauvaise table de communion en marbre, comme j'en trouve partout.

— Le conseil de fabrique, Monseigneur, est le gardien de l'église : Je lui transmettrai les ordres de Votre Grandeur.

— Voyons maintenant le presbytère.

Quand les deux personnages se trouvèrent dans le cabinet de travail où était la riche bibliothèque

de Julio et ses petites collections scientifiques, l'archevêque prit la parole.

— Causons un moment, monsieur le curé.

— Je vous écoute, Monseigneur.

— Je dois d'abord vous dire toute ma surprise de ne vous avoir pas trouvé en procession à mon avance.

— Monseigneur, j'ai suivi le cérémonial prescrit. Je me suis trouvé à la porte de l'église pour vous offrir l'eau bénite.

— Je le comprends, vous avez voulu vous en tenir à vos obligations rigoureuses vis-à-vis de moi.

— Monseigneur, au lieu d'une procession de campagnards alignés à la suite de la croix et de la bannière, j'ai réuni sous votre regard et dans l'enceinte de l'église une nombreuse famille d'enfants modestes et recueillis que j'ai tenus à l'abri des distractions où la piété s'évapore. Il me semblait de la sorte mieux remplir ma tâche de pasteur : je regrette que vous en jugiez autrement.

— Très-bien, mais vous avez affecté de ne pas élever d'arcs de triomphe.

— Je vous avoue, Monseigneur, que j'ai très-peu songé à cela; je ne supposais pas que Votre Grandeur attachât la moindre importance à ces futilités.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas fait le compli-

ment d'usage? Pourquoi n'avais-je pas un trône dans le sanctuaire? Le cérémonial est formel sur ce point.

— Un trône, Monseigneur! mais vous l'aviez, le plus beau fauteuil de mon salon était disposé avec le prie-Dieu pour vous recevoir. Un trône, ce me semble, est un siége.

— Vous n'avez pas besoin de m'apprendre cela. Mais le trône de l'évêque quand il arrive dans une église, doit être fait d'une estrade élevée de deux marches couverte de tapis et surmontée d'un baldaquin, afin que de là l'évêque soit vu de tous les fidèles.

— J'ai consacré les quinze jours qui ont précédé votre arrivée ici à instruire tous ces hommes de l'âge mûr, dont un grand nombre mettait rarement les pieds à l'église. Voyons, Monseigneur, soyez franc, cela vaut, aux yeux d'un évêque, dans le sanctuaire d'une église, une estrade tapissée et un baldaquin.

— Bien, laissons tout cela. Mais j'ai à vous faire de plus graves reproches : une enquête qui m'est parvenue fait peser sur vous des soupçons. J'ai bien voulu ne pas y donner suite, mais, monsieur le curé, tenez-vous sur vos gardes....

Surtout, n'écrivez pas; un prêtre ne doit pas écrire. Occupez-vous de votre paroisse, c'est assez.

Dans ce moment une jeune fille vêtue de blanc

et tenant une lettre à la main entrait au presbytère et demandait à être présentée à Monseigneur. Elle fut introduite. La lettre que lut l'archevêque était une supplique en style mystique et boursouflé, invitant *le meilleur des pères* à venir dans la maison de madame de la Caprède, écouter des chants qui devaient être exécutés en son honneur par la confrérie des jeunes filles de Saint-Aventin. L'archevêque allait être là dans son élément.

— Dites à madame de la Caprède que je vais me rendre à son invitation.

Et prenant son chapeau à glands d'or, il sortit du presbytère, conduit jusqu'au seuil par Julio, auquel il adressa cette sèche parole :

— Adieu, monsieur le curé.

Une grande salle où se réunissaient d'ordinaire les filles pieuses de Saint-Aventin avait été décorée avec un soin infini. La porte d'entrée formait un arc de triomphe sous lequel était placée madame de la Caprède entourée de deux jeunes filles tenant chacune une couronne de fleurs.

Quand l'archevêque se présenta, madame de la Caprède lui dit :

— Ce sont vos filles, Monseigneur, qui ont seules aujourd'hui le privilége de vous dresser un arc de triomphe.

Le visage du prélat s'épanouit à cette allusion malicieuse. Un trône était dressé sur une estrade,

au fond de la salle, et surmonté d'un baldaquin, comme si la maligne vieille eût voulu, ce jour-là, rendre plus saillants les oublis de Julio. L'archevêque y prit place : le troupeau pieux s'assit sur des siéges autour de la salle, et un groupe de jeunes filles entonna une cantate composée par madame de la Caprède et de la même force poétique que les couplets faits en l'honneur du père Basile.

Mère Judas, qui avait ses espions partout, savait déjà que l'archevêque n'avait rien voulu accepter chez le curé ; elle se hâta de faire préparer une tasse de chocolat, et Lisette Cabarous fut chargée de la présenter au prélat.

— Votre Grandeur ne nous refusera pas, dit gracieusement madame de la Caprède, heureuse de pouvoir répéter partout que l'archevêque, après avoir refusé le déjeuner de Julio, avait accepté le sien.

Sa Grandeur réfléchit qu'il était tard, qu'il y avait encore loin de Saint-Aventin à Luchon. Elle prit le breuvage et se délecta des rôties au beurre frais de la montagne.

— Monseigneur, la jeune fille qui est devant vous est la miraculée de Saint-Aventin, la gloire de toute la contrée. Daignez la bénir.

— Je vous bénis de grand cœur, mon enfant.

— Parlez maintenant, Lisette : ne tremblez pas

devant Monseigneur : il est si bon. Racontez-lui votre vision à ce sujet.

— Et la jeune fille, qui savait couramment sa leçon, se mit à dire :

— Monseigneur, je voyais saint Joseph, et il me disait : Mon enfant, suivez-moi. Je me suis levée aussitôt et je me suis trouvée tout à coup dans une lumière resplendissante. Il m'a dit : Tu es dans le Ciel : voilà ta place pour avoir été l'instrument de la révélation que Dieu a voulu faire au monde, et voilà la place de ton digne archevêque : c'est à lui qu'est réservée la gloire de faire connaître dans l'Église ma conception immaculée.

Le prélat, qui peut-être au fond n'était pas très-persuadé que saint Joseph lui eût fait tant d'honneur, se contenta de répondre en se levant :

— Que Dieu vous bénisse, ma fille; puissions-nous nous trouver un jour dans le bon paradis!

Et il donna sa bénédiction aux saintes filles agenouillées.

Les chevaux de Monseigneur attendaient sur la place. Son vicaire général vint le chercher, et en peu de temps l'archevêque était à Luchon.

Julio, le même jour, dans une lettre intime, racontait à Louise les événements que nous venons d'exquisser :

« ... Voilà ces hommes, ma bien chère, les

voilà avec leurs passions vulgaires, leur étroitesse d'idées, leur manque absolu de cœur! Qu'on s'étonne ensuite de l'abaissement des caractères dans le clergé, des transes mortelles dans lesquelles s'écoulent les jours de ces pauvres curés qu'un caprice épiscopal peut priver du morceau de pain et jeter, le désespoir au cœur, dans la vie du manœuvre et dans toutes les tortures du prolétariat! Le jour où nulle loi intelligente dans l'Église ne peut protéger le prêtre contre l'arbitraire de ces proconsuls armés de la crosse, qui achètent par leur servilisme envers Rome le droit de vie et de mort sur leur clergé, il faut tristement prédire l'ère de décadence du catholicisme.

« Qui relèvera l'Église? Qui mettra un peu de séve dans ce corps usé depuis le tronc jusqu'aux branches? Qui sèmera sur ces ossements le germe énergique de la vie religieuse sans laquelle les religions ne sont plus qu'une routine extérieure? Qui prendra la foi, cette divine immortelle, en chargera son épaule, au milieu du désordre général, et l'emportera intacte et pure, au sein d'un monde nouveau où elle recommencera sa royauté impérissable?

« Il y a des heures, ma bien-aimée sœur, où je me sens tomber dans un découragement profond sur l'avenir de la religion confié à des mains si misérables. Je gémis sur ces pauvres prêtres, les

ilotes du haut clergé; je gémis sur les évêques toujours tremblants devant le flot de haines concentrées dont ils entendent tout bas les mugissements; je gémis sur le pape, homme de bien, mais intelligence à courte vue, qui met le salut de l'Église dans l'épanouissement de plus en plus complet de l'autocratie que lui accordent les ultramontains. Je gémis sur moi-même, obligé de vivre dans ce milieu de contradictions, d'agitations stériles, de mysticisme grossier, de fanatisme haineux, et bien résolu à ne laisser jamais mon âme se souiller au contact de tant de hontes.

« Mais le jour viendra : les voyants en aperçoivent déjà les premières lueurs. J'espère avec eux! »

QUATRIÈME PARTIE

PROCÈS CONTRE LES JÉSUITES

I

CRISE AU SEIN DU CLERGÉ CATHOLIQUE

La visite de l'archevêque de T. à Saint-Aventin avait laissé dans l'âme de Julio une profonde tristesse, autant que possible dissimulée dans sa correspondance avec Louise, pour ne pas affliger cette sœur chérie. Mais dans cette solitude, au milieu d'une population où pas un être ne se trouvait avec lequel il pût échanger une pensée, l'imagination, cette flamme qui s'échappe du cerveau humain, travaillait avec une ardeur dévorante. Ce fut le temps d'élucubration où le génie de l'abbé acheva de s'assimiler, par de fortes études, tout ce que la pensée moderne a produit de puissant dans les sciences philosophiques et sociales. Il trouva dans ce travail entrepris avec amour une heureuse diversion aux amertumes de sa vie de prêtre.

Il écrivait à Louise :

« Quand les sottises sacerdotales viennent m'attrister, quand les pages fanatiques de la *Mappemonde catholique*, dont les inspirations conduisent aujourd'hui le haut clergé, ont crispé mes nerfs et m'ont plongé dans l'effroi, à la vue de l'abîme de plus en plus béant qui se creuse entre lui et le monde moderne, j'échappe à ces désolantes pensées dont l'obsession m'a poursuivi quelquefois jusqu'à l'autel, en étudiant les grands problèmes que l'esprit humain s'est posés depuis plus d'un demi-siècle. Je sors de la région des faits humiliants à voir pour l'homme qui s'était fait, dans son adolescence, une si haute idée de l'apostolat sacerdotal, pour m'élever à la contemplation des vérités d'un ordre supérieur qui dominent toutes les religions positives, toutes les civilisations. Là je suis fort, là je respire.

« Et ne va pas t'imaginer que ces points de vue où je me place pour juger les faits religieux et les hommes qui jouent dans l'Église leur rôle passionné et misérable me fassent douter des dogmes de la grande religion si maladroitement compromise par les folies du clergé contemporain. Loin de là, l'enseignement du Christ, qui est dévouement et amour, subsiste pour moi tout entier au-dessus des saturnales religieuses dont le dix-neuvième siècle nous donne le spectacle.

« Je te dirai même que le contraste entre l'idéal

posé par l'Évangile, idéal dont l'Église des premiers siècles a essayé la réalisation, et ce je ne sais quoi qui n'a pas de nom, dont l'ébauche grossière a commencé avec la venue des barbares, espèce de christianisme travesti ou de paganisme christianisé, ne fait que fortifier mes espérances qu'après cette longue nuit de mille ans et plus qui a passé sur l'humanité depuis les splendeurs de la civilisation antique, commencera enfin sérieusement le règne de Dieu sur la terre.

« Sous quelque forme que se présente cette renaissance de l'humanité croyante, j'y crois fermement. C'est la grande certitude où se repose mon esprit. La Providence, qui veille sur les besoins matériels de la famille humaine, pourrait-elle ne pas faire entrer dans le plan de ses vigilances maternelles le perfectionnement religieux et moral? Le progrès ne serait-il indéfiniment dans le monde qu'une accumulation de procédés matériels amenant le bien-être, et Dieu condamnerait-il le monde, renouvelé par les miracles de l'industrie et des arts, à se traîner dans un scepticisme désolant ou à se plonger dans les stériles fadeurs du mysticisme?

« Ma chère Louise, l'avenir religieux de l'humanité ne peut être ni aux négateurs de l'adoration et de la prière, ni aux dévots stupides qui ont rabaissé le Dieu prêché par l'Évangile au niveau

des fétiches. Entre ces deux déviations fatales se trouve le vrai. Laissons passer les réactions impétueuses qui voudraient entraîner la raison humaine hors de sa voie! Gardons-nous pour les jours que nous pourrons voir encore, car nous sommes jeunes, où la raison humaine reconnaîtra parmi ses véritables grandeurs le culte d'amour rendu au Père qui est dans le ciel! »

Plusieurs mois s'écoulèrent dans ces méditations fécondes qui élevèrent Julio au rang des grands penseurs du siècle. Cette âme fortement trempée acheva, sans s'être embarrassée d'aucun obstacle, sans avoir faibli devant aucune difficulté, l'évolution complète que parcourt le génie pour arriver aux solutions lumineuses après lesquelles il se repose dans la possession du vrai. D'un côté, la vue des grands spectacles de la nature, les patientes investigations du chimiste, du géologue et du botaniste; de l'autre, l'étude curieuse du cœur humain dans les relations que donne le ministère au milieu de populations aux mœurs encore primordiales, mirent sous les yeux de Julio les deux livres où tout se lit. Doué d'une grande force de synthèse, ce puissant esprit s'assimila toutes les connaissances qu'embrasse le génie humain. Nous avons maintenant devant nous le penseur et le savant.

Depuis plus d'un an, un des faits les plus graves de l'histoire contemporaine s'était accompli en Europe. A la suite des combinaisons d'une diplomatie habile, la France avait été entraînée à prêter le concours de ses armes toutes-puissantes à l'émancipation de l'Italie du Nord. Napoléon III, impatient de sortir de l'ornière où s'étaient perdus Charles X et Louis-Philippe, menacé par cet esprit moderne qui crie : En avant! aux chefs politiques du peuple initiateur, et qui les brise impitoyablement s'ils reculent, s'était jeté avec courage dans l'œuvre grandiose de la révolution italienne. Il lui avait fallu une énergie personnelle indomptable pour vaincre l'opposition à cette détermination belliqueuse qu'il avait rencontrée partout. L'homme qui s'était élevé sur les ruines d'une république et avait tenu la démocratie sous ses genoux, allait changer de programme et se faire le dictateur armé d'une nationalité qui voulait revenir à la vie; c'était se proclamer l'empereur de la démocratie, en face des vieux partis étonnés, des intérêts matériels compromis, de l'Europe inquiète. Napoéon III eut cette audace. Il résista aux sollicitations les plus intimes, aux plaintes des satisfaits de sa cour, même aux prédictions sinistres. Il eut foi dans son étoile et il partit. La main calleuse des ouvriers du faubourg Saint-Antoine alla serrer la main impériale en signe non équivoque d'adhésion

au nouveau programme, et il fut dit à l'empereur : — Tu te fais des nôtres, nous sommes à toi. — Deux mois après, Magenta et Solferino couvraient de gloire Napoléon III ; l'Autriche était refoulée derrière ses forteresses de la Vénétie ; la Lombardie, la Toscane, les Romagnes et le Piémont formaient un puissant État sous le sceptre de Victor-Emmanuel, et l'empereur ne s'arrêtait que devant la crainte de complications graves menaçant l'Europe d'une guerre générale ; il laissait au temps, qui gagne des batailles à sa manière, le soin de réaliser le reste du programme napoléonien : l'Italie libre des Alpes à l'Adriatique.

Le lendemain de la paix de Villafranca, le vainqueur avait formulé le nouveau plan qu'il avait conçu pour donner une existence politique à la péninsule délivrée du joug de l'Autriche. Ce plan, conforme aux anciennes idées des patriotes italiens, était une confédération où entraient pêle-mêle le pape, l'empereur d'Autriche pour la Vénétie, le roi de Naples, le grand-duc de Toscane et le roi de Piémont.

Cette conception, très-logique en apparence, puisée même dans les notions dominantes jusqu'alors parmi les publicistes, ne pouvait être acceptée. Elle entraînait dans la pratique des difficultés insurmontables. Le génie positif des diplomates italiens repoussa la combinaison. Il y a des

heures où la raison d'un peuple s'incarne, limpide et énergique, dans la tête de quelques hommes. L'idée de l'unité italienne devint l'idée dominante : les publicistes qui l'avaient le plus longtemps combattue s'y rallièrent franchement, et l'homme que l'on sait renoncer le moins à une idée conçue inclina sa volonté toute-puissante devant une voix plus puissante encore, celle de l'opinion.

Julio avait suivi toutes les péripéties du drame ; il en avait prévu le dénoûment.

« Ceci est la fin de la puissance temporelle du pape, écrivait-il à son ami Verdelon. Du haut des rochers de Saint-Aventin, je vois l'orage s'amonceler, et la Rome papale sera emportée dans le tourbillon de la tempête. La papauté pouvait faire la révolution italienne à son profit ; c'était l'idée du père Ventura et des patriotes qui voulaient mettre Pie IX à la tête du mouvement italien contre l'Autriche. L'idée du pape, très-chrétienne en soi, mais puérile au point de vue politique, de ne pas faire la guerre à l'Autriche sous prétexte que le pape ne peut pas attaquer des pays catholiques, a enlevé deux couronnes de la tiare pontificale; il ne restera bientôt plus que le bonnet de l'évêque de Rome. L'émancipation de l'Italie se fera plus ou moins pacifiquement; mais la puissance temporelle sera sacrifiée. Que ce soit Victor-Emmanuel avec

les idées constitutionnelles ou Joseph Mazzini avec les idées républicaines qui l'emporte, l'unité italienne sortira de la révolution. »

Les événements qui remplissent l'année 1860 furent donc pour Julio, comme pour tous les penseurs du monde civilisé, une page vivante d'histoire qui fut étudiée avec une curiosité avide. C'était chose immense que l'effondrement du vieux édifice de la royauté pontificale. Il y eut un jour où il ne resta au prêtre-roi que Rome, la Comarque et Viterbe, et là même son pouvoir ne pouvait se soutenir que par l'assistance d'une armée d'occupation. Ce pouvoir était-il assez tombé?

La révolution italienne, qui avait de telles conséquences, devait provoquer dans le clergé catholique une vive explosion de haines contre le parti qui avait triomphé et d'inquiétudes sur la possession de la motte de terre laissée à Pie IX, sous l'abri puissant du drapeau français flottant au château Saint-Ange. Ces inquiétudes se manifestèrent dans les publications officielles de l'épiscopat, et les haines rejaillirent sur Napoléon III, à qui le clergé reprochait la violation d'un engagement formel de faire respecter l'intégrité des États pontificaux.

Ce fut donc un véritable conflit entre le clergé et l'Empire. Julio étudia avec toute la patience d'un

anatomiste les phases de cette lutte intérieure, plus dangereuse pour l'Empire que la guerre avec l'Autriche sur les champs de bataille; et ses lettres à Verdelon fourniraient pour l'histoire contemporaine les documents les plus précieux.

« Tout se tient, lui écrivait-il, il n'y a pas un fait qui ne soit l'expression exacte d'une idée. La pensée dominante du haut clergé français est toujours la vieille théorie de l'union de l'autel et du trône, et en dernière analyse la théocratie, c'est-à-dire la domination du sacerdoce sur le monde. On veut le prince, mais comme évêque extérieur, comme le bras de l'Eglise pour faire exécuter ses lois, à l'aide de la prison et de l'amende. Tout gouvernement qui ne s'inféode pas au clergé pour lui assurer, à l'aide de la force, l'obéissance extérieure des peuples, lui est suspect et ne tarde pas à lui être odieux. Tant que Napoléon III lui a ouvert les coffres de l'État pour la construction et la restauration des églises, tant qu'il a recruté l'épiscopat dans les rangs des hommes connus par leurs doctrines ultramontaines, tant qu'il a réprimé à Rome la révolution menaçant la royauté pontificale, le clergé a acclamé le nouveau Charlemagne. Le jour où la guerre d'Italie, dont Napoléon III a pris la courageuse initiative, a mis en danger la puissance temporelle du pape, les illusions sont tombées.

Adieu le César chrétien! On est entré dans un monde nouveau. Le pacte tacite s'est brisé en quelques heures, et le sauveur des premiers jours n'a plus été qu'un révolutionnaire.

« Pour comprendre la crise actuelle, ajoutait Julio, il faut voir que le système du gouvernement de l'Église par le pape et par les évêques repose, de nos jours, tout entier sur la royauté pontificale. Mais le jour où cette royauté tombe, le pape devenu simple évêque est fatalement condamné à n'être plus pontife spirituel, sans autre empire que celui des âmes, sans autre force que celle qu'il tire de la valeur du ministère évangélique. Ce changement à Rome en amène un dans tout le catholicisme. A la pompe terrestre, aux honneurs extérieurs et mondains, au rôle public et semi-politique de l'épiscopat, succède la vie humble et modeste, tout absorbée dans le ministère des âmes, antipathique par sa nature à ce qui est gloire et grandeur selon le monde. La chute de la papauté temporelle aura donc pour conséquence logique, inévitable, immédiate de spiritualiser l'élément mondain de l'ordre clérical, depuis le pape, les cardinaux, les archevêques, les évêques, jusqu'au plus petit vicaire général, tous imprégnés de l'idée anti-évangélique de faire l'œuvre de Dieu à l'aide du bras séculier et de sauver le monde avec les prisons de l'Inquisition, les flétrissures de l'*Index*, les lois des

princes imposant le repos du dimanche, et forçant les peuples au mariage religieux et à la Pâque. C'est, en définitive, un ordre nouveau dans l'Église, la régénération providentielle.

« Or rien ne répugne maintenant au haut clergé comme cette réforme que lui imposera l'implacable logique des faits. Il frémit de colère à la pensée de ce changement fatal. Jamais moines relâchés, menacés d'être remis à l'austérité de leur règle primitive, n'ont autant maudit le réformateur de leur ordre que le clergé ultramontain actuel maudit l'homme providentiel qui a été l'instrument de cette révolution radicale dans l'Église. »

Quelques-unes des lettres de Julio développant ses idées sur la crise subie par le clergé ne furent pas tenues secrètes par Verdelon. Il les montra, avec orgueil pour son jeune ami, aux hommes intelligents de T. Quelques copies même furent prises, et dans les rapports que le préfet du département envoyait au ministère de l'intérieur sur la situation religieuse du pays, Julio fut mentionné comme un de ces esprits avancés dans le clergé, qui, bien loin de se mêler à une agitation dangereuse et de se poser en adversaires de l'empereur, voyaient dans les événements accomplis en Italie l'inauguration d'un système plus favorable au développement de l'idée chrétienne, par conséquent,

un bien pour l'Église plutôt qu'une persécution, comme ne craignent pas de le dire, dans les bas-fonds du monde religieux, ceux qui savent qu'on ne remue les masses qu'en les excitant par le fanatisme.

Par contre, la position que prenait Julio dans cette question capitale de la royauté des papes lui attira de plus en plus la haine des Jésuites et des hommes du parti ultramontrain. Ce n'était que plaintes à l'archevêché de T. contre ce jeune prêtre qui osait penser autrement que le pape et les évêques, dont les lettres dangereuses couraient toute la ville et qui ne craignait pas de dresser autel contre autel. La police secrète des Jésuites reçut ordre d'en haut de rechercher ces lettres terribles dont il fut beaucoup question dans les rapports envoyés à Rome au général des Jésuites, lequel, pour perdre définitivement un antagoniste déclaré de l'ordre, en parla au cardinal Antonelli.

Le cardinal loua beaucoup le révérend Père général de son zèle pour le saint-siége ; mais, conformément aux habitudes de prudence de la cour romaine, il lui répondit que le Saint-Père ne pouvait agir officiellement auprès de l'archevêque de T. que sur des preuves écrites.

— Vous comprenez, Éminence, que si on laisse en dehors de l'épiscopat, qui est tout dévoué à la puissance temporelle du saint-siége, se former dans

le clergé secondaire français, qui supporte avec tant d'impatience le joug de l'épiscopat, une opinion opposée aux intérêts de Rome, cette opinion ne manquera pas de prévaloir en France, où les esprits sont si enthousiastes des idées nouvelles. Il y aura un schisme terrible dans le clergé ; les têtes ardentes, comme celle de ce misérable Julio, deviendront les agents d'un parti aujourd'hui réduit au silence et rempliront de troubles le catholicisme. Il faut agir, Éminence, il faut frapper fort.

— Cela est très-sage, mon révérend Père; mais ayons d'abord les lettres de l'abbé Julio.

II

MORT DE LA TANTE

Cependant la digne femme, madame de la Clavière alla de vie à trépas. Depuis deux mois, le rusé Tournichon venait chaque semaine passer un jour ou deux à la Clavière, pour maintenir son amie dans ses saintes résolutions de ne rien changer à son testament en faveur des bons Pères. Il y avait eu des scènes étranges entre ces deux vieillards. Bien des fois pressée par ce reste de justice que les subtilités de la casuistique ne peuvent étouffer entièrement dans les âmes dévotes dont se sont emparés certains directeurs, la tante de Julio fut sur le point de briser sa chaîne, d'appeler Louise et le cher enfant, de leur dévoiler l'abus qu'on avait fait de sa faiblesse. Mais l'image du père Briffard, comme une apparition formidable, ramenait tant de terreurs, la conviction habilement préparée par lui que Louise avait une véri-

table vocation et n'avait nul besoin d'une grande fortune lui inspirait tant d'incertitude, la présence de Tournichon envers qui elle s'était engagée et qui, lui rappelant à toute heure la voie funeste où s'était jeté Julio, parvenait à lui inspirer pour ce « malheureux prêtre, » c'était l'expression de l'agent des Jésuites, une véritable irritation, tout cela lui causait tant de craintes que le cri de la conscience était étouffé; l'heure suprême s'avança et emporta le dernier désir avec le dernier remords.

Tournichon couvait sa proie des yeux. Il ne quitta pas un instant la vieille agonisante. Il évita avec le plus grand soin que Julio fût prévenu de l'état désespéré de la malade, et la lettre que Louise écrivit à son frère pour lui dire qu'il fallait se hâter, que la tante n'avait plus que quelques jours à vivre, fut interceptée. Julio ne reçut que la dernière, qui lui témoignait la surprise de sa sœur de ne l'avoir pas vu arriver auprès du lit de la mourante et lui annonçait les premiers râles de l'agonie.

Quand Julio arriva à la Clavière auprès de Louise, il trouva deux choses : Tournichon installé à peu près comme un maître, et un cadavre.

Tournichon allait, venait, donnait des ordres. Louise, avec deux sœurs de charité, veillait auprès

de la défunte. Julio entra, se mit à genoux auprès du lit.

Après quelques instants donnés à la prière, à de tristes souvenirs ravivés par le spectacle qu'il avait sous les yeux, il se leva et s'avança vers Louise, qui se jeta dans ses bras en fondant en larmes. Il y avait si longtemps qu'ils ne s'étaient vus! Il la conduisit dans le salon, tout en lui disant de douces et affectueuses paroles.

Julio fut assez surpris, lorsqu'il eut fait asseoir sa sœur, de voir Tournichon entrer sans façon dans l'appartement et venir se mêler, comme malgré eux, à leur entretien intime. Julio n'aimait pas cet homme. Il avait toujours ressenti pour lui une défiance instinctive; mais c'était un ami de sa tante, et ce titre avait suffi pour que Julio ne manquât jamais envers lui aux égards imposés par les convenances.

Toutefois, un sentiment profond de mécontentement se lisait sur le visage de l'abbé. Tournichon comprit, ses yeux se baissèrent; il se composa un visage grave et triste; sa poitrine semblait oppressée. Il y a des hommes qui savent si bien simuler la douleur! Julio, cependant, gardait un silence significatif. L'homme des Jésuites parla le premier.

— Vous avez perdu, excellent monsieur l'abbé,

ainsi que mademoiselle Louise, une parente bien digne de vos regrets.

— Oui, monsieur, dit Julio avec un ton de froideur bien accentué; et dans ce moment ma sœur a besoin de mes consolations comme j'ai besoin des siennes.

— Sans doute, mais les consolations les plus efficaces, vous devez le savoir, monsieur l'abbé, sont celles que l'on va chercher au pied de la croix.

Et Tournichon, élevant les yeux au ciel, soupira profondément.

Julio était resté debout et ne proposait pas au vieillard de s'asseoir. Il se fit encore un moment de silence.

— Vous avez peut-être été surpris, monsieur l'abbé, de ne pas voir ici l'apposition des scellés?

— Je n'avais pas fait attention à leur absence, monsieur. A présent que je suis rendu, Louise et moi étant les uniques héritiers de ma tante, ils sont inutiles. Je suis bien aise que cette formalité ait été négligée. C'est une impression pénible évitée à ma chère Louise, et si c'est à vous que je le dois, monsieur, je vous en remercie.

— Non, ce n'est pas à moi... c'est-à-dire... c'est bien à moi... car...

Et Tournichon, dans un embarras visible, hésitait et soupirait.

— Je ne vous comprends pas, monsieur, dit Julio.

— La Providence a ses desseins : elle inspire les saintes âmes, et c'est un devoir pour tous de se soumettre à ses décisions. Votre tante était une sainte, monsieur l'abbé, une véritable sainte...

— Je le crois, monsieur.

— Et l'on doit respecter les motifs qui l'ont fait agir, lors même qu'on ne les comprendrait pas.

— C'est vous que je ne comprends pas, monsieur Tournichon ; où voulez-vous en venir?

— Monsieur l'abbé, si les scellés n'ont pas été apposés, c'est par la volonté de madame de la Clavière, ma digne et respectable amie.

Ici M. Tournichon soupira de nouveau et essuya ses yeux. Les larmes ne venant pas, il continua :

— Cette volonté, monsieur, est écrite de sa main : elle laisse à son exécuteur testamentaire seul le droit de faire observer ses dernières dispositions.

Julio commençait à comprendre. Il regarda fixement M. Tournichon.

— Et cet exécuteur testamentaire, quel est-il?

— Ma respectable amie avait en moi une entière confiance. Je connaissais ses pensées les plus intimes : elle me confiait toutes ses peines. Vous savez d'où elles venaient ; et je puis vous dire tout

ce que cette belle âme a souffert en voyant ses espérances frustrées. J'acquitte ses intentions dernières en vous disant combien elle a été blessée de la ligne religieuse dans laquelle, vous qui lui deviez tant...

— Au fait, monsieur, dit Julio. Moins de paroles, s'il vous plaît. L'exécuteur testamentaire de ma tante, c'est vous?

— Oui, monsieur l'abbé, son exécuteur testamentaire et son unique héritier.

Et Tournichon, en affirmant sa qualité d'héritier unique, donna à sa physionomie béate une expression d'humble componction qui aurait fait sourire Julio dans une circonstance moins grave.

— S'il nous est prouvé, monsieur, que telle a été en effet la volonté de notre tante, nous saurons nous y soumettre avec dignité.

— Ma respectable amie, monsieur l'abbé, a joui jusqu'au dernier moment de toutes ses facultés, mademoiselle le sait bien; et, comme elle était la justice même, elle a laissé à mademoiselle Louise et à vous une pension viagère qui vous sera honorablement servie. Un prêtre n'a pas de famille : il lui faut bien peu. Quant à mademoiselle Louise, quelque dure que soit en apparence cette décision, votre tante a cru qu'un riche héritage serait pour elle un grand danger dans le monde. Elle a pensé avant tout à sauver l'âme. Une pension viagère

sera suffisante pour qu'elle vive paisible dans quelque maison religieuse, loin des écueils où elle pourrait se perdre. Je vous rends là les pensées intimes de votre tante.— Je me croirais coupable, me disait-elle, en laissant à Louise une grande fortune; sa jeunesse, sa vertu seraient trop exposées. Je sais qu'elle aura de la peine d'une décision en apparence sévère; mais elle me remerciera dans l'autre monde.

Un rictus d'indicible amertume plissa les lèvres de Julio.

— L'infâme! dit-il tout bas à Louise.

Puis, regardant cet homme plus hideux pour lui par son hypocrisie que par le métier d'agent spoliateur des Jésuites, il lui dit :

— Cela suffit, monsieur : quand nous aurons rendu les derniers devoirs à notre tante, nous sortirons d'ici.

— Oh! monsieur l'abbé, je n'y mettrai aucune rigueur, croyez-moi. Mademoiselle Louise restera ici le temps qu'elle voudra. Je n'exige pas...

— Vraiment? dit Julio. Soyez sûr que nous n'abuserons pas de tant de condescendance. Et à présent laissez-nous.

Tournichon sortit sans répliquer, et Julio tenant Louise dans ses bras :

— Pauvre chère enfant, tu n'as plus que moi, mais je t'aime.

Et Julio trouva une amère volupté à s'abîmer dans une pensée qui lui vint tout à coup : Louise déshéritée lui appartenait plus encore.

Quelques moments après, Tournichon rentra. Il tenait sous son bras une longue cassette de bois blanc que le temps avait noircie, fortement ficelée et scellée de plusieurs cachets de cire rouge. Il y avait écrit dessus : *Papiers de la famille Julio de la Clavière.*

— Je suis un honnête homme, dit Tournichon, croyez-le bien. Je vous en donne une preuve. Voici une cassette contenant des parchemins, des titres de famille ; ils sont intacts et tels que votre tante les trouva dans le cabinet de travail de votre père, lorsque vous devîntes orphelins. Je pouvais les garder, car ils ne sont pas mentionnés dans le testament comme devant vous être rendus. Oui, monsieur, oui, mademoiselle, je suis un honnête homme.

Et le cafard se rengorgeait dans sa dignité, après ce grand acte de délicatesse.

— Merci, monsieur; posez-la sur cette table.

Telle fut l'unique réponse de Julio.

— Croyez bien qu'il sera fait un usage pieux de la fortune de ma respectable amie. Je ne l'aurais jamais acceptée si javais cru spolier une famille pour enrichir la mienne. Non, monsieur l'abbé ; vous en croirez ce que vous voudrez, mais toute la

Clavière passera en bonnes œuvres : je ne veux pas que mes héritiers en profitent d'un centime.

— Faites de la Clavière ce qu'il vous plaira, monsieur. Quoique nous devinions un peu à quoi servira l'héritage de ma tante, nous n'avons pas à nous en occuper. De grâce, laissez-nous à notre douleur.

Auguste Verdelon, prévenu par un petit billet de Louise, s'était hâté de se rendre à la Clavière. Il entra dans le salon au moment même ou Tournichon, content de la manière dont il avait joué son rôle d'honnête homme, venait de sortir.

Ce mot de Louise : « Nous sommes déshérités ! » tomba comme un coup de foudre sur Verdelon.

— Déshérités ! s'écria-t-il.

— Oui, mon ami, dit Julio ; mais que nous importe ? Notre bonheur n'était pas attaché à cette fortune.

Verdelon se fit alors raconter l'entretien avec Tournichon.

— Nous verrons cela, dit-il. Évidemment la main des Jésuites est là-dessous. Tournichon est connu dans le monde pour leur agent. Il n'a été dans cette affaire qu'un fidéi-commissaire, et la loi est très-sévère à ce sujet. Ce testament peut être attaqué. Il y a certainement captation de la part des Jésuites. Le tribunal, même dans le doute, sera favorable aux héritiers. Pour peu que nous ayons de

preuves à faire valoir, dans la disposition actuelle de la magistrature à l'endroit des corporations religieuses, nous sommes sûrs de gagner notre cause. Il faut attaquer le testament.

— Mon ami, dit Julio, laissons pour aujourd'hui ces mesquins intérêts matériels. Songeons aux derniers devoirs que nous avons à rendre à notre pauvre tante; pardonnons-lui ses faiblesses et allons prier pour elle. Ma Louise, c'est une dette de reconnaissance, à acquitter envers celle qui fut notre seconde mère.

Les funérailles se firent dans l'église de la paroisse avec tout l'éclat de ces cérémonies, quand le défunt est de la première classe. Les cierges furent plus nombreux et plus gros, le drap mortuaire des riches sortit de l'armoire de la sacristie; la grande croix argentée, le beau bénitier furent mis en œuvre; les chantres du village prirent leur plus grosse voix et le curé psalmodia plus lentement l'office que dans les enterrements vulgaires, où l'on se débarrasse lestement des pauvres diables. Il y eut une riche offrande, et le pasteur, prenant la parole, fit une oraison funèbre pompeuse, où il n'épargna à l'auditoire ni les longues citations latines, ni les exagérations habituelles de ce genre de discours.

Louise et Julio revinrent tristes à la Clavière, ce doux berceau de leur enfance qu'il fallait abandonner à des spoliateurs avides.

Dès le même soir, Tournichon, qui, pendant toute la cérémonie, avait fait auprès du catafalque force dépense de soupirs et de contorsions pieuses, fit connaître à Madelette le passage du testament de sa maîtresse qui lui léguait une petite pension pour ses bons et loyaux services.

La vieille fille à ses qualités précieuses de dévouement joignait le petit défaut d'être attachée aux biens de ce monde. Toute sa vie elle avait désiré d'être riche, et la paysanne au service de madame de la Clavière s'était toujours figuré qu'avec ses gages, dont elle avait fait chaque année le placement sûr, il y aurait pour elle dans la succession de sa maîtresse un bon gros lot qui lui permettrait d'aller s'établir à Valcabrère, dans une belle maison couverte de tuiles qui ferait d'elle la châtelaine du village. Madame de la Clavière lui avait dit cent fois : « Madelette, tu es sur mon testament. » Et le Père Briffard, qui avait besoin de Madelette comme d'un isolant autour de sa pénitente, avait habilement exploité les intérêts cupides de la Pyrénéenne en lui faisant comprendre que la belle part qui lui reviendrait de droit après la mort de sa maîtresse tenait rigoureusement à ce que ni Louise ni Julio ne fissent changer le fameux testament fait au nom de M. Tournichon.

Quand le chiffre de la petite pension alimentaire fixé strictement par les Jésuites cupides à Made-

lette lui eût été révélé, la vieille fille manqua tomber à la renverse.

— Vous n'êtes pas contente? dit Tournichon d'un air narquois; vous pensiez donc partager avec moi la Clavière?

— Pas le moins monde, monsieur, dit la fille toute penaude.

— Vous avez là le pain pour vos vieux jours. Que vous faudrait-il de plus?

Et l'hypocrite ajouta :

— Prenez garde, ma fille, de faire un bon usage de cette somme, qui est une fortune pour vous. Retirez-vous comme sœur converse dans quelque couvent : vous finirez là saintement vos jours. On peut se damner à tout âge.

— Que le diable l'emporte! se dit tout bas Madelette; il faut toujours que cet animal prêche.

— Soyez sans inquiétude, monsieur, reprit-elle tout haut; je n'ai pas besoin de vous pour diriger ma conscience. Je désire qu'au jour du jugement votre compte ne soit pas plus rigoureux que le mien.

— Que voulez-vous dire, insolente?

— Mon Dieu, rien; mais vous n'avez pas fait gratis la commission que vous savez; et je crois bien que votre part au gâteau sera plus belle que la mienne.

— Jésus, Marie! Madelette, c'est Satan qui vous

fait tenir ce langage. Ma fille, vous faites des jugements téméraires horribles! Allez vous confesser tout de suite; vous venez de tomber en état de péché mortel.

— Bon! bon! Continuez le sermon. Avec tout cela, nous aurons peu; et vous et les vôtres vous aurez tout. Et pourtant sans moi!...

— Je vous jure devant Dieu, Madelette, puisque vous êtes instruite plus que je ne le croyais, que je n'ai trempé dans cette affaire que pour la plus grande gloire de Dieu et que je n'en retirerai rigoureusement que mes simples frais, les dépenses que m'ont imposées tant d'heures détournées de mes affaires, tant de voyages ici. Ces petites rentrées opérées, tout reviendra aux Pères.

— Ce n'est pas ce que dit le père Briffard; il m'a très-bien assuré qu'il avait fallu vous intéresser fortement dans la succession. Allez! je vois les choses maintenant. J'ai travaillé pour lui et pour vous. J'ai tiré les marrons du feu, et vous me donnez seulement de quoi payer mes vêtements et mon pain.

— Et faut-il autre chose à une bonne chrétienne comme vous, dans cette vallée de larmes?

— Je puis vivre encore trente ans. Je n'aurais pas été fâchée de finir mes jours à Valcabrère.

— Tentation d'orgueil que tout cela, Madelette.

— Vous, vous n'avez pas eu ces tentations;

grand bien vous fasse ! Cela ne vous empêchera pas d'empocher le gros lot en bons écus, et moi j'aurai les pauvres sous de la succession. Tenez, puisque vous me forcez à le dire, je suis en colère. Je vois que j'ai joué un métier de dupe; que vous avez tous surpris ma crédulité. J'ai été la geôlière de cette pauvre madame ! Que de fois j'ai étouffé ses plaintes ! Que de fois j'ai menti à ma conscience pour lui dire qu'elle faisait bien ! Et quelque chose, voyez-vous, monsieur Tournichon, quelque chose me disait là que je mentais. Ces pauvres enfants ! Oh ! quand j'y pense, ces pauvres enfants que j'ai tant aimés ! Eh bien, je vois maintenant que je vous ai aidé à les dépouiller comme les loups dépouillent les agneaux au coin d'un bois. Que je suis malheureuse !

— Ils ne sont pas tant à plaindre.

— Si vous les avez traités comme moi, ils doivent être bien riches !

— Mademoiselle Louise a une pension de mille francs.

— Belle dot, ma foi ! pour épouser un savetier.

— M. l'abbé a une pension de mille francs, et c'est un misérable qui scandalise l'Église de Dieu. Par pitié, les bons Pères n'ont pas voulu le frustrer entièrement. S'ils m'eussent écouté, le père Briffard eût exigé de madame de la Clavière qu'elle

n'eût fait de lui aucune mention dans son testament. Il le méritait bien.

— Ce que vous dites là est horrible, monsieur Tournichon, et vous redoublez ma colère. Je sens le rouge qui me monte au visage. Mais c'est affreux cette conduite-là ! Ce pauvre cher enfant, si honnête, si doux, si charitable, qui a tant d'esprit ! Il en a plus que tous les Pères ensemble. Allez, allez, je ne suis qu'une paysanne ; mais j'ai entendu des gens d'esprit, des avocats qui s'y connaissent, dire de lui que c'était le premier prédicateur de T. On est jaloux de lui. Voilà pourquoi on ne l'aime pas.

— Laissons cela, Madelette; vous avez votre opinion, j'ai la mienne, et je n'ai de compte à vous rendre sur rien. En attendant, vous allez déguerpir de céans. Vous voyez, j'écris sur mon livre que j'ai acquitté vos gages.

— Oui, monsieur, je ne vous réclamerai jamais rien.

— Adieu maintenant, Madelette; faites emporter vos hardes.

— Oh ! vous attendrez bien que mon neveu vienne de Valcabrère, me chercher avec sa charrette ?

— Oui, je vous donne pour cela le reste de la semaine.

— Vous êtes vraiment généreux.

III

RÉVÉLATIONS DE MADELETTE

Julio et Louise se déterminèrent à quitter la Clavière, le lendemain même de la cérémonie funèbre. Ils voulurent faire leurs adieux à cette gracieuse habitation qui avait été le témoin de leurs premiers jeux et où ils avaient grandi sous le tendre regard de leur seconde mère. Ils voulurent parcourir un à un tous les sentiers du parc, dire un mot à chaque roche tapissée de lierre, à chacun des vieux arbres où, autrefois, ils avaient gravé les initiales de leurs noms. Louise eut un serrement de cœur indicible auprès du petit lac aux poissons rouges et argentés. C'était là qu'elle avait reçu le premier baiser d'amour. Rentrés dans le château, ils suivirent religieusement le corridor du haut où ils avaient joué l'hiver; ils virent leurs petites chambres toutes pleines encore

de ces mille riens appendus aux cheminées et aux murailles, qui donnent tant de physionomie aux intérieurs de maison ; il fallait laisser tout cela aux mains du Cerbère de la sainte Compagnie. Louise voulut détacher quelques mignatures représentant des membres de leur famille. Julio ne le permit pas.

Rien de tout cela n'est à nous.

Ils allèrent s'agenouiller au pied du lit de mort de la tante ; et Julio redit une seconde fois :

— Pauvre tante, que Dieu lui pardonne!

Et, traversant le grand salon, qui leur parut lugubre, le vestibule aux carreaux de marbre noir et blanc qui donnait sur le grand escalier de la cour, ils allaient sortir.

Mais Louise l'arrêtant :

— Mon Dieu! mon ami, nous partons sans faire nos adieux à Madelette.

— Cela est vrai. Où loge-t-elle?

Et remontant le grand escalier, Louise conduisit son frère sous la mansarde où était la chambre de la gouvernante. Ils la trouvèrent occupée à empaqueter minutieusement ses hardes, avec cela, un fatras de toute sorte de choses, étrange réunion de débris que les gens de service amassent dans les grandes maisons et qu'ils traînent après eux quand ils quittent leurs maîtres.

— Ah! mes chers enfants! s'écria Madelette en les voyant entrer, vous êtes bien bons de venir me visiter.

— Mais c'est bien juste, Madelette, dit Julio; vous avez été si bonne tant d'années pour nous!

— Nous n'avons qu'un regret, dit Louise, c'est que la condition nouvelle qui nous est faite ne nous permette pas de vous offrir l'hospitalité; mais nous sommes pauvres, ma chère Madelette.

Ces mots dits bien simplement par Louise réveillèrent de profonds remords dans le cœur de la vieille fille. Et, comme elle était sous l'impression de sa haine contre Tournichon, qu'elle croyait la cause de son désappointement, elle s'ouvrit à Julio et à sa sœur en toute franchise et leur dévoila avec de longs détails la trame qui avait abouti à la captation de l'héritage.

Il résultait de cet entretien que les Jésuites avaient longuement caché à Madelette le projet du testament, mais qu'ayant su par Tournichon l'empire que cette vieille fille avait sur l'esprit de madame de la Clavière, dont elle était l'unique confidente et presque le conseil, ils avaient jugé indispensable de la mettre dans l'affaire et de se l'attacher par la promesse d'une large part dans la succession.

Elle raconta une scène qui avait eu lieu peu de

temps avant la mort de la tante. Cette scène s'était passée tout à fait à l'insu de Louise. Madame de la Clavière, tourmentée par sa conscience, s'était décidée à changer son testament, ou du moins à faire un codicille qui, tout en ne laissant à Julio, qu'on était parvenu à noircir dans son esprit, qu'une pension viagère, assurait à Louise une dot honorable. Madelette avait reçu l'ordre positif d'appeler un notaire. Mais, craignant de perdre la belle part tant promise, elle avait prévenu M. Tournichon.

L'agent des Jésuites était arrivé à la hâte à la Clavière. Il avait effrayé tellement la pauvre femme par des terreurs religieuses, qu'au moment où parut le notaire, elle ne lui dit que ces paroles :

— Pardon, monsieur, de vous avoir fait venir. J'aurais voulu... Mais je vois qu'il faut laisser les choses comme je les ai déjà réglées.

Le tabellion s'était retiré.

Madelette fit ses aveux presque comme une expiation du rôle odieux qu'elle avait joué dans cette affaire. Elle accabla Louise de ses tendresses et lui promit d'aller la voir à Saint-Aventin.

Verdelon attendait avec impatience Louise et Julio à T. Il était, autant que ses chers amis, la victime de la spoliation. Il aimait ardemment Louise. Mais Louise, sans fortune dans ce monde

brillant de T. où un riche mariage était pour lui une condition de rigueur, pouvait-elle être sa femme? Ce doute cruel le poursuivait depuis l'heure où la terrible réalité lui fut révélée à la Clavière. Verdelon était avant tout un esprit positif. C'était une nature puissante sur elle-même, capable de broyer son cœur plutôt que de se condamner aux stériles tortures de la pauvreté.

Mais il restait une ressource : attaquer le testament. Il y avait là pour lui chance de gloire d'abord, quelle que fût l'issue de la lutte, puis chance de fortune dans son mariage projeté. Il vit les deux choses : il en calcula toutes les conséquences, et, dès que Louise lui eût répété les révélations de Madelette, il se tint déjà pour vainqueur.

Malgré les idées de désintéressement qui formaient le fond du caractère de Julio, il se trouva entraîné par son ami dans une guerre à outrance à l'ordre religieux qui venait de le spolier. Verdelon se fit donner une procuration en règle de Julio et de Louise, heureux d'attacher son nom à un procès qui devait avoir un immense retentissement dans toute l'Europe.

Un serrement de main, que ne vit pas Julio, un regard où se mêlaient un amour ardent et une profonde tristesse, furent les seuls adieux de Louise

et de Verdelon. Julio voulut partir le même jour pour Saint-Aventin, tant il avait hâte d'aller abriter dans sa solitude le cher trésor dont la mort le rendait maître, trésor plus précieux pour lui que tout l'or qui lui était enlevé par le père Briffard.

IV

CORRESPONDANCE DES DEUX AMANTS

Trois jours après leur arrivée à Saint-Aventin, Julio et Louise reçurent des lettres de Verdelon. Celle qui était écrite à Julio était pleine d'ardeur et d'espérance. L'avocat avait fait le voyage de la Clavière. Au lieu de se rendre au château où était encore Madelette, en fort mauvais termes avec Tournichon, lequel était furieux et la faisait presque garder à vue, il était descendu chez le curé du village. Celui-ci était complétement dans ses intérêts et le confident de ses amours avec Louise. C'était un digne vieillard, et Louise s'était adressée à lui pour ses devoirs religieux depuis que sa tante avait quitté T. Elle avait trouvé là le véritable prêtre, l'homme désintéressé, le père compatissant et dévoué.

Le curé manda chez lui Madelette, sous prétexte

de causer avec elle, avant son départ, sur cette bonne madame de la Clavière qui laissait dans tout le canton de si bons souvenirs.

La vieille fille fut flattée.

Arrivée au presbytère, elle y trouva Verdelon, qu'elle aimait presque autant que Julio et Louise. Il faut dire que Verdelon avait gagné les bonnes grâces de Madelette par ce procédé auquel sont toujours sensibles les gens de service, les petits cadeaux.

Verdelon amena habilement la conversation sur les faits essentiels qu'il lui était important de dévoiler, et cela, en présence d'un témoin respectable, le curé de la Clavière. Madelette ne soupçonna pas qu'elle était devant un juge d'instruction qui ne perdait pas une de ses paroles.

Il lui fit compliment d'avoir mis à sa place ce vilain M. Tournichon. Une fois en verve, la vieille fille raconta en détail le drame qui s'était passé à T. et à la Clavière depuis quatre ans, les précautions prises d'abord pour se cacher d'elle, les luttes et les résistances de madame de la Clavière, les promesses faites à elle, Madelette, par son confesseur le père Briffard, si elle favorisait l'affaire du testament : de l'argent dans ce monde pour se retirer à Valcabrère sur ses vieux jours, ce qui était l'idée fixe de la Pyrénéenne, et le paradis dans l'autre monde, ce qui est la monnaie cou-

rante distribuée largement par les Pères spirituels à leurs chères filles. L'avocat demanda à Madelette le secret sur leur conversation; la vieille fille le promit.

Verdelon racontait dans sa lettre qu'il avait vu le notaire, homme grave, grandement estimé dans le pays, qui lui avait avoué que son impression en sortant de la Clavière avait été celle-ci : que la vieille dame, obsédée par Tournichon, avait renoncé à exprimer librement ses dernières volontés. Il avait même entendu un mot de la bouche de la malade qui lui paraissait avoir toute sa raison : « Mon Dieu, que je suis malheureuse! »

Tels étaient les détails de la lettre du jeune avocat. Il prenait maintenant tout sur lui. Il n'y avait qu'à suivre, devant le tribunal civil, la filière habituelle de ces sortes d'affaires. Julio pouvait rester tranquille.

La lettre écrite à Louise était plus courte. Elle contenait l'expression habituelle d'une vive affection et celle du bonheur de prouver, en travaillant ardemment à cette affaire capitale, son dévouement à l'être aimé. Il demandait à Louise un long récit de son voyage dans la montagne et une description du presbytère de Saint-Aventin, le nid qui lui gardait maintenant sa Louise adorée.

Nous avons la réponse de Louise.

« Votre lettre, bien cher, me trouve toute triste. Pourquoi cela? Je l'attendais pourtant avec une impatience fiévreuse. Vous m'appelez votre Louise adorée; ce mot ne me dit-il pas tout? Et cependant mon pauvre cœur est entraîné dans un courant d'affreuses craintes, de pressentiments cruels. Que voulez-vous? Je suis trop franche pour rien vous dissimuler. Est-ce une illusion du moment qui se dissipera avec un peu de calme? Est-ce notion plus nette de ma position actuelle et pénétration plus vive dans votre âme? Il me semble que votre lettre trahit des hésitations de cœur.

« Grondez-moi si je me trompe. Je serais si heureuse de vous avoir calomnié. Mais, pauvre Auguste, je vous connais; je juge votre position et la mienne; et si ce malheureux procès était perdu, et quels sont les bons procès qui ne se perdent pas? qu'aurais-je, grand Dieu, à espérer de bonheur?

« Je n'ose pas en dire davantage sur ce thème. Ce sera désormais ma pensée dominante, mon douloureux cauchemar. Je sens dès aujourd'hui qu'une certitude de malheur serait moins dure pour moi que ces appréhensions de tous les moments, que cette interrogation cruelle qui se tourne et se retourne dans le cœur d'une femme qui aime : perdrai-je tout mon bonheur?

« Écoutez maintenant, Auguste : ne regardez ces

premières lignes de ma lettre que comme un épanchement qui doit me faire du bien. Il n'y a rien là qui doive vous déplaire. Je pourrais accuser une fatalité cruelle, je n'accuserai jamais votre cœur. Je vous demande même de ne pas me répondre sur cela, pour peu que vous ayez de peine à soulever le voile de notre mystérieux avenir. Votre silence ne me blessera pas ; et moi j'aurais trop souffert à contenir cette première pensée dans mon cœur, comme des sanglots qui nous étouffent et qui dégagent la poitrine quand on a pu librement y donner cours.

« A présent que je me suis un peu déchargée de ce poids si lourd, je puis vous donner les détails que vous me demandez.

« Notre voyage a été une suite de sensations jusque-là inconnues pour moi, et si je n'avais pas eu l'âme toute meurtrie par les souffrances de ces derniers jours, j'eusse été folle de joie devant le merveilleux spectacle de ces montagnes que je ne connaissais que pour les avoir si souvent contemplées du pont de la Garonne, comme un immense cercle d'argent dentelé se détachant de l'azur du ciel à l'horizon. Cette image lointaine, qui me faisait pourtant rêver de vague et d'infini, n'était rien devant la réalité. C'est elle qui donne la plénitude de la satisfaction de l'âme à la vue du

grand et du beau. Je ne pouvais pas même soupçonner cela.

« Vous, Auguste, qui avez le génie des grandes choses, vous serez enivré de ces magnificences quand vous viendrez nous voir. Je m'attends à toutes vos surprises, et je sens déjà que les impressions que j'ai reçues en gravissant les gradins immenses de ces pyramides colossales dressées par la main de Dieu entre deux mondes ne pourront rien perdre pour vous de leur première fraîcheur. Je me réserve assez d'admiration pour tomber à genoux avec vous, et pour chanter, en mêlant nos deux voix et nos deux cœurs, un hymne d'amour à Dieu, créateur de tant de merveilles.

« Saint-Aventin est dans une situation ravissante; c'est bien abrité du nord, délicieusement encadré de montagnes; mais c'est pauvre et sale à faire horreur, comme toutes les bourgades pyrénéennes. Mon frère est déjà accoutumé à cela : le voilà qui chausse les souliers ferrés, qui s'arme du gros bâton et qui s'est donné le pied montagnard. La tête me tourne en voyant, même de loin, les précipices, et mes frayeurs l'ont beaucoup amusé, pendant la route, aux endroits difficiles où les chevaux semblaient devoir s'engouffrer avec nous et la lourde diligence dans de sombres profondeurs. Je faisais comme les enfants, je fermais les yeux

pour ne pas voir, et toute tremblante, je me jetais dans ses bras.

« Rien de plus triste que le presbytère où mon pauvre frère a été relégué. Oh! vous ririez de ce qu'il appelle pompeusement la chambre de sa sœur. Figurez-vous quatre murailles nues avec un plafond lambrissé en planches de sapin et une petite fenêtre donnant assez de lumière pour qu'on sache qu'on n'est pas dans la cellule d'une maison de détention. Heureusement que la vue est délicieuse et que cette petite fenêtre encadre le paysage le plus grandiose que jamais toile de peintre ait fait passer sous mes yeux. Julio s'est piqué d'honneur, et, de ses propres mains, pour que ce taudis ne soit pas trop affreux pour moi et ne fasse pas un contraste trop triste avec la Clavière, il doit tapisser et décorer en style de la renaissance le petit asile d'où je vous écris.

« Le reste du presbytère est à l'avenant.

« Je ne me plains pas de toutes ces choses, quoique je les trouve horribles. Dieu me punirait si je murmurais devant l'asile de paix qu'il me donne auprès d'un bon frère.

« Je puis l'appeler bon en effet.

« Depuis notre arrivée ici il est fou de bonheur. Il me montre comme une curiosité à son maire, à ses voisins, à toutes les bonnes femmes.

« — Mère, n'est-ce pas qu'elle est bien jolie ma

Louise? dit-il à ces braves vieilles qui me regardent avec des yeux ébahis; ce sera bien autre chose quand vous l'entendrez à l'église chanter et jouer de l'orgue; elle a une voix d'ange.

« — Vous êtes bien enfant, — lui dis-je. Et il se met à rire en effet comme un véritable enfant et avec toute la candeur de cet âge.

« Quelle délicieuse nature que celle de mon frère! Je commence déjà à craindre de ne lui rendre jamais cet amour exubérant qui déborde de son cœur pour moi. Hélas! vous en savez la cause. Pourquoi êtes-vous entré si profondément dans cette pauvre âme? Pourquoi m'avez-vous dit, aux bords du petit lac, dans la parc de la Clavière, ce mot sacré après lequel le cœur ne s'appartient plus?

« Adieu, écrivez-moi, s'il est possible, tous les deux jours; ayez compassion d'une exilée.

« Louise. »

V

SOUFFRANCES DE JULIO

Les tristesses de la solitude, ce que Louise appelait son exil, les froissements d'une injuste spoliation dont on était la victime, l'anxiété fébrile où elle vivait sur les suites d'un procès dont les chances étaient si douteuses, avaient surexcité, dans le cœur de Louise, toute cette énergie de passion que Dieu a déposée dans le cœur de la femme, comme une source qui ne doit pas tarir. Plus l'instinct de divination, si puissant chez les femmes, montrait à Louise, dans un avenir peut-être prochain, un douloureux délaissement dont elle sentait que son pauvre cœur ne supporterait pas l'amertume ; plus, par un autre instinct dont elle ne se rendait pas compte, elle déposait dans ses lettres si aimantes de ces traits brûlants qui exaltent dans l'homme l'amour jusqu'au délire et le

porteraient à tous les sacrifices. Rien de tout cela n'était calculé chez elle; mais, enfin, l'amour vit d'illusions, et tandis que le sage amant se roidissait contre son propre cœur pour s'éviter les cruelles déceptions de l'avenir, Louise, malgré ses tristes pressentiments, finissait par s'abandonner à ces espérances dont l'enivrement égare une tête de vingt ans.

Comme le courrier était attendu impatiemment au presbytère de Saint-Aventin! Louise elle-même se tenait toute prête à servir le verre de vin que le facteur rural reçoit comme un encouragement à être exact, complaisant et fidèle, et dont il a tant de besoin dans la région montagneuse. Les jours où arrivaient les lettres de Verdelon étaient les jours des orages. Quelque tendres que fussent ces lettres, l'œil sibyllin de Louise y découvrait toujours quelques subtitités de l'avocat qui fait ses réserves, des réticences qui venaient désoler l'amour prêt à tout donner jusqu'à la vie même.

Louise se renfermait de longues heures dans sa petite cellule. Que faisait-elle là? Sans doute, elle écrivait. Bien des fois le vague écho des soupirs de l'amante arrivait jusqu'à l'oreille du frère se promenant dans le jardin, en récitant son bréviaire, à peu de distance de cette chambre où se trouvait maintenant le cher amour qu'il avait rêvé pour changer en paradis son pauvre désert. Julio res-

pectait cet humble réduit comme un sanctuaire. Observateur sévère de cette loi de liberté qui est la royauté de tous les êtres intelligents dans ce monde, il n'eût jamais voulu paraître exercer même l'apparence d'une tutelle sur la compagne que lui avait donnée la Providence.

Louise faisait des efforts incroyables pour cacher à son frère ses douleurs intérieures. Elle avait le plus que possible de bons sourires, des mots d'amitié bien doux et d'une exquise câlinerie. Et quand, le soir, prenant le bras de Julio et se laissant traîner par lui dans ces sentiers tour à tour herbeux ou pleins de rocailles qui se succèdent aux flancs des coteaux, elle inclinait son long cou et avançait son gracieux visage pour témoigner une plus vive attention aux entretiens si variés du frère, elle enivrait cette âme, toute dans son innocence, de ces joies pures qui sont une indicible volupté.

Mais ces bonheurs de l'amour fraternel que Julio savourait chaque jour, comme l'enfant se délecte à la mamelle, n'avaient pour lui qu'une bien courte durée. Arrivaient les longues heures où il était seul, où Louise, renfermée chez elle, s'absorbait dans ses souvenirs d'amour, plus souvent encore dans ses regrets et dans ces craintes, et cédait à la tristesse, au point de s'inonder de larmes. Julio avait trop de pénétration pour ne pas deviner les

scènes douloureuses de cette solitude que Louise s'était faite auprès de son frère, sans songer jamais à le prendre pour un confident et pour un consolateur. Julio ne se trompa plus. *Quis fallere possit amantem?* Il se fit alors dans son esprit de tristes clartés. Son idéal, son rêve de bonheur de longues années passées dans l'échange de deux âmes qui s'aiment, sans rien demander aux sens que de se lire l'un l'autre par le regard jusque dans les derniers replis du cœur, ne lui parut plus qu'une illusion d'enfant, la dernière qu'il eût emportée de cette éducation si mal faite où, tout en effrayant la jeunesse des dangers du monde, on n'a jamais su lui donner de notions sérieuses sur les conditions de bonheur réel que Dieu a attachées à la vie de l'homme ici-bas. Les faits, du reste, parlaient assez haut. Cette obstination de Louise à se séquestrer loin de lui, ces larmes mal séchées, lorsque Marthe l'appelait pour le premier repas, ces joies convulsives quand devait arriver le facteur rural, tout disait nettement au frère que la pensée de la sœur adorée était ailleurs. Il le voyait bien : Louise semblait en visite chez lui. Rien n'indiquait dans son langage qu'elle eût la moindre envie de s'installer à Saint-Aventin autrement que pour attendre de meilleurs jours.

Julio, qui avait tant de qualités précieuses, était homme et n'était pas étranger, pas plus que le reste

de l'humanité, aux faiblesses du cœur. Il oublia des résolutions prises déjà, quand il avait deviné pour la première fois l'amour de Louise pour Verdelon. Un sentiment amer, l'une des souffrances les plus cruelles de l'âme humaine, qu'il n'avait encore qu'entrevue, l'envahit avec une intensité terrible. Plus ce jeune prêtre s'était tenu libre des passions qui souillent l'âme, de celles qui l'avilissent par des instincts de bassesse ou qui la rendent extravagante par l'exagération de l'amour de soi, moins il s'était précautionné contre la grande passion des natures aimantes, la jalousie. Lorsqu'il en avait ressenti les premières atteintes, il s'était sauvé du danger par un acte énergique de dévouement pour sa sœur; il s'était dit : Je dois aimer assez Louise pour lui sacrifier mon bonheur personnel. Il avait trouvé dans ce mouvement d'un noble cœur un courage réel; et depuis, absorbé par d'autres idées, distrait par l'absence, ce grand remède, quoi qu'on en dise, aux affections même les plus dévorantes, il avait moins souffert.

Mais l'arrivée de Louise à Saint-Aventin, le charme d'une vie qui eût été pour Julio le paradis sur la terre, si cette sœur se fût donnée avec un égal entraînement aux saintes joies de l'amour fraternel, l'attraction si vive qu'exerce la jeune femme quand elle atteint l'idéal de la grâce et de la beauté, même sur le cœur d'un frère, ce besoin indomp-

table de bonheur par les affections qui est le trait caractéristique de l'homme et qui lui pose sur le front son diadème de roi, tout cela agit si puissamment sur le pauvre cœur de Julio, que les premières délicatesses de l'héroïsme tombèrent, que l'idée du dévouement se trouva sans force et que cet homme, enchaîné par un lien indissoluble à la vie chaste du sacerdoce, se dit avec une puissance délirante d'amour: « On m'a tout ôté ici-bas, grandeur, fortune selon le monde, les joies d'époux et de père; un bonheur me reste; pourquoi me ravirait-on ma sœur? »

Puis se présentèrent les idées les plus folles, telles que les engendrent toutes les passions : renoncer au procès qui pouvait rendre à Louise une dot brillante sans laquelle Julio croyait que Verdelon ne consentirait jamais à un mariage; forcer ainsi Louise abandonnée à se trouver heureuse encore dans cet asile que lui ouvrait l'affection d'un frère; prendre toutes les précautions pour bien cacher à tous les yeux son doux trésor, de peur que quelque jeune homme à nature ardente, moins exigeant au point de vue de la fortune, ne découvrît cette jeune fille d'une beauté si remarquable et ne s'éprît d'elle d'un amour passionné.

Toutes ces idées, pendant plusieurs jours, qui furent comme l'incubation de cette jalousie fu-

neste, venaient et revenaient dans l'âme bouleversée de Julio. L'ange avait perdu la paix : son cœur avait donné accès aux Furies.

Une rencontre fortuite acheva de plonger Julio dans l'excès de la souffrance. Des débris de papiers déchirés par Louise avaient été jetés au vent. C'était un jour où des hauteurs d'Esquiéry descendait un de ces courants rapides qui font courber la tête des arbres les plus forts et qui balayent tout sur leur passage. La jeune fille, comme par une consolation de prisonnière, s'était amusée à voir tourbillonner dans les airs ces fragments de papier qui, semblables à des papillons blancs, voltigeaient de terrasse en terrasse des hauteurs de Saint-Aventin et allaient dans les profondeurs de la vallée de l'Arboust. Le soir même, vers le coucher du soleil, Julio, en revenant de visiter un malade à l'extrémité du village, aperçut quelques-uns de ces papiers qu'un remous de vent avait entassés dans un angle formé par des blocs de granit. On écrit peu à Saint-Aventin. Quelle était la main qui avait jeté là peut-être quelques secrets de cœur? Dans ce moment, Julio ne pensait pas à Louise. La curiosité, l'un des instincts qui survivent le plus fortement à l'enfance, surtout chez les hommes qui se trouvent par état en dehors des affaires et de l'excitation du monde, le porta à saisir quelques-uns de ces fragments. C'était l'écriture de sa sœur,

sans doute le brouillon des lettres écrites à Verdelon. Une joie farouche fit battre le cœur de l'homme déjà profondément blessé. S'il trouvait là quelque lueur qui pût l'éclairer sur les dispositions intimes de Louise? Mais de quel droit violait-il ce secret que les vents auraient dû emporter dans les gorges de la montagne? Julio se fit ces objections, se les fit plusieurs fois. Mais toute passion entraîne. Julio résista à sa conscience, et, en frémissant contre lui-même, comme si une main invisible eût pris le papier fatal et l'eût présenté obstinément à son regard, il lut le dernier mot de la première lettre de Louise à Verdelon : « Ayez compassion d'une exilée. »

— Louise est une exilée chez le frère dont elle est l'idole! O mon Dieu! m'aviez-vous réservé cette déception cruelle comme la grande épreuve de ma vie? Mon Dieu! le coup est bien fort! Et, quand je me croyais aimé d'elle, quand je pouvais faire encore avec quelque apparence de raison le rêve d'un peu de bonheur, si la crainte seule de me tromper m'a jeté dans de si horribles angoisses, que sera-ce maintenant?

Est-ce donc votre loi ici-bas que toute âme aimée de vous doive passer par les délaissements et par le calvaire?

Je m'inclinerai devant les décrets de votre sagesse, ô mon Dieu! mais je me plaindrai à vous de votre rigueur.

VI

UNE RÉCRÉATION CHEZ LE PÈRE PROVINCIAL

Le collége des Jésuites de T. s'était élevé dans la partie méridionale de la ville. Construction vaste et imposante, elle dominait, comme une citadelle, les quartiers aristocratiques de l'ancienne capitale du Midi. Sa masse blanche frappait les regards autant que le chœur splendide de la cathédrale Saint-Étienne avec ses hautes charpentes et ses nombreux contreforts à clochetons. Tout avait réussi aux bons Pères : les dons particuliers s'étaient élevés à de grosses sommes, et aucune de leurs successions ne leur avait manqué. Ils avaient eu la joie de voir mourir, bien et duement munis des sacrements de l'Église, et M. Cayron, et madame de Vateil, et M. Legros ; et, grâce à des mesures sagement prises, à part quelques-uns de ces fureteurs qui ont le flair des nouvelles les plus

secrètes et auxquels les menées les plus habiles n'échappent pas, nul ne savait dans T. que quatre ou cinq familles spoliées dans la personne de leurs parents âgés et à demi tombés en enfance avaient payé le palais luxueux bâti par les Jésuites.

Maître Tournichon, de son côté, avec autant d'activité que de méthode, avait réglé minutieusement tout ce qui regardait la succession de la Clavière ; et, comme l'expérience lui avait appris que les maisons religieuses n'ont pas le défaut de la générosité, muni du dossier qui regardait cette affaire, il venait régler, comme on dit vulgairement, avec le révérend Père provincial.

Le petit vieillard aux lèvres minces, à l'œil aigu, au nez effilé et fortement comprimé à la base, bien rasé et assez proprement mis, se dirigea vers la maison de l'Inquisition et fut accueilli par le portier frère lai, petit personnage à la figure ronde et bouffie, aux cheveux noirs et épais, plantés rudement en ligne droite, à peu de distance des sourcils.

Le portier, tête nue, sachant de quelle considération jouissait le vieillard auprès des bons Pères, l'annonça au révérend Provincial, avec ce ton obséquieux et plat qui est particulier à cette pieuse valetaille.

— Monsieur Tournichon, mon très-révérend Père.

— Soyez le bienvenu, cher monsieur Tourni-

chon. Eh bien! vous avez eu un véritable succès? Tant mieux, nous en sommes bien contents.

— Oui, mon révérend Père. Elle est morte bien saintement, cette bonne madame de la Clavière. Elle a eu tous les honneurs convenables, j'ai même commandé un tombeau.

— Oh! vous avez bien fait. Oui: un tombeau... Ce n'est pas une forte dépense?

— Pardon, mon Père, c'est encore coûteux; mais j'ai marchandé; et nous en sommes quittes pour cinq cents francs.

— Bien, très-bien.

— Du reste, mon révérend Père, je vous apporte mon compte. Selon mon usage, j'ai mis sur deux colonnes le *doit* et l'*avoir*. Comme je suppose que vous ne voulez pas vous fatiguer des menus détails de cette comptabilité, vous avez le chiffre total à la fin des colonnes. J'ai fait comme pour moi, mon révérend Père, en bon administrateur des biens de l'Église, d'un legs pieux.

— Oh! le digne homme! Que nous vous sommes reconnaissants et quel malheur que les bons chrétiens comme vous soient rares!

— Il y a eu un peu de peine, je ne vous le dissimule pas. Voilà bien dix ans qu'il a fallu consacrer à mitonner cette affaire. Pendant dix ans, faire la partie de cartes d'une vieille femme que

l'esprit ne tuait pas et qui était souvent mauvaise joueuse.

— Cela n'était pas gai, j'en conviens; mais aussi quel mérite devant Dieu!

— Tant de soins, tant de persévérance manquèrent pourtant échouer. Peu de temps avant sa mort, elle eut des retours.

— Vraiment!

— Il me fallut recourir aux gros mots ; la vieille eut peur. Je lui rappelai ses engagements, et je la menaçai de la punition dont Dieu frappe ceux qui reculent après s'être avancés dans la bonne voie. Tout fut ainsi sauvé.

— Oh! le digne homme! et que Dieu saura bien récompenser l'énergie avec laquelle vous avez défendu sa cause!

— Si bien donc que, monsieur le docteur avec ses remèdes continuels et les années aidant, tout est venu à bon terme. Oh! le scélérat de docteur! il nous a fait un compte horrible!

— Il fallait discuter ce compte.

— Je n'y ai pas manqué. Puis je lui ai fait entrevoir que, s'il était trop exigeant, il pourrait s'en trouver mal pour sa clientèle; et son gros mémoire de trois mille francs...

— Trois mille francs! Quelle horreur!

— A été bel et bien réduit des deux tiers, et avec force excuses encore.

— Admirable! Vous êtes vraiment habile, monsieur Tournichon.

Le vieillard ayant déployé le compte de la succession la Clavière, montra timidement, et comme indication d'une petite bagatelle, la somme de 50,276 francs portée parmi les dépenses, et représentant, à cinq pour cent, les honoraires, voyages, frais de toutes sortes de lui Tournichon, moyennant quoi, meubles et immeubles, l'avoir de ladite succession, étaient remis intégralement entre les mains de lui révérend Père provincial, pour en disposer à son bon vouloir.

Bien que le révérend Père sût depuis longtemps à quoi s'en tenir sur le désintéressement de Tournichon, il ne put s'empêcher de s'écrier :

— Cinquante mille deux cent soixante-seize francs! mais c'est bien fort, monsieur Tournichon!

— Cinq pour cent, mon très-révérend Père.

— Nous sommes si pauvres, mon cher monsieur Tournichon.

— Cinq pour cent, mon révérend Père.

— Il faut bien que vous soyez aussi pour quelque chose dans nos bonnes œuvres, monsieur Tournichon.

— Vous êtes sur mon testament, mon révérend Père. Je dois trop à l'Église et aux ordres religieux pour ne pas leur rendre largement, après

ma mort, une portion de ma modeste aisance. Mais j'ai une fille, mon révérend Père, une fille, vous comprenez!

— Allons! cela s'arrangera. Nous reverrons ce compte; vous serez un jour plus accommodant.

— Mon révérend Père, à mon âge, il faut mettre de l'ordre dans ses affaires. J'ai besoin d'avoir l'esprit tranquille. J'ai fait, croyez-le bien, ce que je ne ferais jamais pour d'autres que pour des hommes de Dieu.

Et remontrant au Provincial le total définitif, il lui fit lire :

« Accepté et vérifié par nous. »

— Soyez assez bon pour accepter et mettre votre signature.

— C'est bien cher... Vous ne rabattriez rien?

— Impossible, mon révérend Père, cinq pour cent. Et puis faire dix ans la partie d'une vieille femme! C'est pour rien.

Le révérend Père prit une plume, hésita, regarda et signa. Puis, mettant le volumineux dossier dans ses cartons, il murmura tout bas :

— Il nous a floués, le bonhomme.

— Dieu vous conserve, mon révérend Père!

Et Tournichon, heureux d'avoir son compte définitivement apuré et réglé, fit un profond salut au Père provincial et se retira.

Plusieurs Pères se réunirent dans la chambre du Provincial. C'était la récréation de l'après-midi, et l'on avait vu le célèbre Tournichon sortir de la chambre du Provincial. L'âme humaine est toujours curieuse, quoique l'on soit Jésuite. Des bruits vagues couraient la ville au sujet de la succession la Clavière; quelques Pères avaient recueilli cela, et ils étaient inquiets. D'autres, plus confiants, s'applaudissaient de la prospérité croissante de la maison.

— Comme Dieu nous bénit, mon Père!

— Prions-le de nous continuer ses faveurs, dit le Provincial.

— Oui, dit un autre Père, voilà un succès de plus : l'héritage de madame de la Clavière. Il a été habile, ce bon vieux Tournichon. Il n'a pas son égal pour la persévérance. Ah! si nous avions partout des hommes aussi dévoués!

— Avez-vous reçu des nouvelles d'Italie, mon Père?

— Oui, et elles sont bien mauvaises. Nous sommes chassés de toutes nos maisons des Marches et de l'Ombrie. Il ne nous reste plus que Rome dans toute l'Italie.

— Je serais bien d'avis, dit un des plus anciens Pères, de ne pas aller trop vite dans nos constructions. Les embellissements projetés seront très-coûteux; l'avenir est sombre. Croyez bien que, s'il

y avait un mouvement politique en Europe pareil à celui de 1848, nous serions ses premières victimes. Il y a un proverbe bien sage : *Garder une poire pour la soif.* Au moment d'une crise, il serait important d'être nantis de valeurs.

— On ne peut rien nous reprocher en France, dit le Provincial. Vous le voyez, nous ne paraissons jamais en rien. Les ordres de notre Général s'exécutent ponctuellement. Pas un de nos Pères ne prend part à la lutte de l'épiscopat contre le pouvoir actuel. La *Mappemonde catholique*, inspirée par nous, est ostensiblement en dehors de notre direction; nous la désavouons même au besoin, quand elle devient trop compromettante. Nous évitons de mettre les pieds dans ses bureaux. Nos colléges observent une réserve extrême, et tout ce que nous avons fait dans les enrôlements de volontaires pour l'armée pontificale, tombée si malheureusement à Castelfidaruo, s'est passé entre les pères de famille et nous, avec si peu de bruit que nous n'avons réveillé en rien la susceptibilité du gouvernement impérial.

— Nos ennemis, mon Père, reprit le vieux Jésuite, sont trop habiles pour que vous puissiez les tromper. Si nous n'écrivons pas en France, nous avons à Rome *la Civitta Cattolica*, et notre grande œuvre est le centre du mouvement catholique contre l'esprit moderne. La haine prend là

son aliment, mes Pères, et elle est aussi clairvoyante qu'implacable. Que demain vienne à tomber l'homme au bras de fer qui retient la démocratie, tout en se laissant caresser par elle, et la révolution nouvelle se fera à ce cri : « A bas les Jésuites ! »

— Nous n'en sommes pas encore là, dit l'un des Pères; puis nous avons tant d'influence dans le monde croyant, qu'on n'osera pas nous toucher, de peur de blesser les consciences catholiques. Tout le clergé se lèvera hautement pour nous.

— Ceci n'est nullement mon avis, répliqua le Père qui avait entamé la discussion sur ce sujet brûlant. Je crois savoir que le clergé ne nous aime pas. Nous avons les évêques, les vicaires généraux, quelques jeunes professeurs de séminaires qui admirent le grand spectacle que nous donnons au monde par notre abnégation. La devise *Perindè ac cadaver* les a exaltés pour nous. Mais nous avons dans tout le reste des ennemis nombreux que les convenances retiennent et qui n'en applaudiraient pas moins à notre chute. Presque tout le clergé de Paris, les curés eux-mêmes, nous détestent. On sait pertinemment qu'il y en a dans l'Église desquels, depuis plus de quinze ans, pas un Jésuite n'a paru, non-seulement pour les grandes stations de l'Avent et du Carême, mais encore pour de simples sermons isolés.

— Oh! le clergé de Paris est connu. Aussi est-il bien noté à Rome!

— Oui; mais que le gouvernement dure, ce sera parmi de tels hommes qu'il fera son choix pour l'épiscopat. Et quand ils tiendront tous les diocèses de France, vous verrez s'ils feront grand cas de Rome et des doctrines romaines.

— Il y a du temps d'ici là.

— Sans doute; mais dans huit ou dix ans, tout l'épiscopat sera renouvelé; et si, durant ce court espace, les antipathies contre nous vont croissant, je me trouverai tristement avoir été prophète. Savez-vous ce qui nous nuit le plus? C'est le développement que les autres ordres religieux ont pris en France. Voilà ce qui a réveillé les inquiétudes du clergé. Il se sent débordé pour la prédication. Évidemment nous le remplacerons avant peu dans toutes les chaires. Les Dominicains, les Franciscains, les Lazaristes feront avec nous une rivalité terrible au clergé séculier. Il ne nous pardonnera jamais nos succès en ce genre. Croyez bien qu'il se fait dans son sein une forte réaction contre les ordres réguliers, surtout contre ceux qui prêchent.

D'autre part, le clergé qui s'occupe de l'enseignement jalouse nos colléges, dont il voit s'accroître la prospérité. Il se plaint que nous lui laissions uniquement le menu fretin du monde

religieux, de pauvres diables, des enfants de laboureurs et d'artisans, bons pour faire des curés de campagne. Je les ai entendus moi-même se plaindre assez aigrement : — « Quand le jeune homme de grande maison, disaient-ils, était élevé chez nous avec l'enfant du pauvre, cela établissait un lien utile à la religion dans l'avenir. Vous avez pris l'aristocratie de la jeunesse religieuse. Vous nous avez laissé le prolétariat. » — Ils ont bien un peu raison : que vous en semble? Mais enfin, nous n'avons pas à discuter sur cela. Notre méthode profite avant tout à notre société, qui se recrute ainsi facilement parmi les jeunes gens des bonnes familles. Tant pis pour eux s'ils ne trouvent que des fils de goujats pour le sacerdoce séculier! Mais croyez bien que nos succès les irritent et qu'à un moment donné, s'ils ne se tournent pas contre nous, ils nous laisseront sacrifier. On peut se passer des Jésuites, on ne se passe pas de curés.

— Vous exagérez beaucoup cela, mon Père. J'ai autant voyagé que vous dans toute la France. Je vois les prêtres dans les retraites ecclésiastiques et je vous affirme qu'ils ont pour nous une grande vénération.

— Je crois que beaucoup d'entre eux nous estiment. Mais ce sentiment n'exclut pas la crainte. Ils nous accueillent bien dans les retraites parce que nous ne sommes pas tracassiers, que nous avons

ce qu'ils appellent la manche large; et quand le pauvre diable qui s'est oublié avec sa paroissienne ou le plus souvent avec sa servante vient à la retraite, il est bien aise de trouver, au lieu d'un juge sévère, le père Jésuite qui l'absout et lui dit : Allez en paix ! Évidemment, c'est là notre plus grand mérite aux yeux du clergé. Ils ont parmi eux des supérieurs durs, auxquels ils n'osent pas toujours ouvrir leur conscience. D'ailleurs ils se connaissent trop. Nous, confesseurs de passage, nous prenons le péché dans notre gibecière, et nous allons plus loin.

Mais, à part ce petit service que je crois très-apprécié des prêtres séculiers, ils ne nous aiment pas. Il y a entre eux et nous une question terrible, une question d'argent : et le prêtre besoigneux, mal payé de l'État et de la paroisse, n'est pas traitable sur cet article. Ils n'ignorent pas que, dans les villes surtout, nous avons la plus belle part des offrandes. Ils nous appellent des confesseurs de *fin linge;* et les curés surtout sont très-jaloux de la confiance de leurs paroissiennes haut huppées. Je vois, mes Pères, que vous n'avez pas autant écouté aux portes que moi : — « Oh ! ces Jésuites, disent-ils, quand une grande dame leur demande une messe, l'honoraire est toujours une belle pièce d'or enveloppée de papier parfumé ! Si c'est le curé de la paroisse, on lui donnera tout au plûs la modeste pièce blan-

che de cinq francs, que l'on aura soin de faire briller devant ses yeux. »

Voilà bien des causes d'antagonisme. Mais la cause principale est celle-ci : l'opinion dans les classes élevées nous met au-dessus des prêtres séculiers; donc ils ne nous aiment pas.

J'ai apporté toutes ces raisons pour vous convaincre, mes Pères, que nous avons besoin d'une extrême prudence. Nous touchons à de grands événements. Que l'homme isolé se laisse surprendre, cela s'explique : les corporations doivent toujours être prêtes.

— Il peut y avoir beaucoup de vrai dans les choses que vous avez dites.

Tel fut le résumé que fit de l'entretien le révérend Père provincial. On allait se séparer quand arriva le Père Quentin. Il revenait de la ville. Il était effaré. Son visage était pâle, son œil en feu.

— Ah! mon Père, quelle nouvelle!

— Qu'est-il arrivé?

— Je viens d'apprendre que l'abbé Julio, en son nom et en celui de sa sœur, attaque le testament de sa tante madame de la Clavière, comme n'étant qu'un fidéicommis fait à M. Tournichon en faveur de notre ordre. Je tiens le fait, malheureusement trop exact, d'un magistrat qui nous aime. Demain ou après-demain, au plus tard, les citations seront faites, et la cause portée devant le tribunal. On m'a

même dit le nom de son avocat : c'est M. Auguste Verdelon, un abbé défroqué, le grand ennemi de notre sainte compagnie et qui nous mènera durement. O mon Dieu! quel malheur!

— Calmez-vous, mon Père, dit le Provincial. Eh bien, si Dieu nous envoie cette croix, nous la recevrons avec amour de sa main.

— On ajoute, reprit le Jésuite, qu'on donnera à ce procès un éclat extraordinaire. Quelle qu'en soit l'issue, il nous portera un tort immense.

— Il faut accepter cette humiliation. Notre ordre n'a grandi qu'au milieu des épreuves de toutes sortes. Mon Père, allez à la chapelle demander à Dieu un peu plus de courage et de calme.

Et le Provincial ajouta :

— Je savais que le testament serait attaqué.

VII

UNE NÉGOCIATION DIFFICILE

Il était important, pour les héritiers légitimes de madame de la Clavière, que les révélations de Madelette à Verdelon, faites en présence du curé de la Clavière, ne fussent pas divulguées avant le moment où les tribunaux auraient à se prononcer sur leur valeur. Une indiscrétion ne pouvait être commise par l'avocat ; on ne pouvait en redouter de la part du curé. C'était un homme grave, déjà âgé ; il aimait Julio, et de plus il avait contre les bons Pères une de ces rancunes cléricales contenues, ne s'exhalant jamais en paroles acerbes et par cela même plus indélébiles. Le curé de la Clavière était un prêtre zélé et de mœurs pures ; mais s'il avait les vertus de son état à un degré éminent, il en avait aussi les défauts : les jalousies mesquines, les ressentiments profonds, les rivalités de confessionnal, de chaire et de chapelle.

Il y avait dans sa paroisse un petit sanctuaire dédié à la sainte Vierge, qui était en grande vénération dans tout le pays. La madone était une affreuse statue en bois grossièrement travaillée. Elle avait été trouvée au douzième siècle parmi des épines. On l'avait emportée pour la mettre dans l'église de la paroisse ; mais la nuit suivante elle était retournée dans son buisson, et ce miracle s'était répété jusqu'à trois fois. Évidemment, on ne pouvait manquer de supposer qu'elle avait pour ce lieu une affection particulière, et on lui bâtit là une chapelle. Telle était la légende ; légende semblable, pour le fond et pour la forme, à trois ou quatre cents autres du même genre. Le curé de la Clavière n'y avait pas une très-grande foi et plaisantait même assez volontiers sur le fétichisme des bonnes femmes. Mais le 8 septembre, jour de la fête de la chapelle, toutes les nobles dames des châteaux environnants, voire même de T., s'y rendaient en pèlerinage. Alors le curé ornait somptueusement le sanctuaire, débitait un sermon préparé avec le plus grand soin, et faisait une quête pour la chapelle et pour les pauvres de sa paroisse, auxquels il donnait la plus large part des libéralités des étrangers. Et, le soir de ce grand jour, le bon curé rentrait au presbytère, tout content de lui. On avait applaudi à son éloquence ; le pèlerinage avait été nombreux, la quête abondante. S'il y avait

dans tout cela beaucoup de superstition, il y avait aussi une foi naïve, un côté vraiment poétique.

Le curé de la Clavière avait la réputation d'être un excellent directeur. Pendant le temps qu'elles passaient dans leurs terres, les dames de la haute aristocratie de son voisinage lui accordaient leur confiance; de plus, ses confrères l'appelaient pour prêcher leurs fêtes patronales, et tout allait le mieux du monde et pour la gloire de Dieu et pour celle du curé. Mais les Jésuites s'avisèrent d'acheter une maison de campagne à une lieue de la Clavière; ils y bâtirent une délicieuse chapelle gothique dédiée à Marie, et, sur l'autel, ils placèrent une belle statue en marbre blanc. Leur fête principale fut aussi le 8 septembre, et, avant deux ans, le nouveau pèlerinage eut détruit l'ancien. L'aristocratie alla en foule s'agenouiller devant la Madone des Jésuites. Il ne resta à celle du curé que les bonnes femmes de la paroisse. Les nobles et riches pénitentes disparurent aussi; elles allèrent chez les révérends Pères. Les confrères, pour se bien faire noter à l'archevêché, demandèrent des Jésuites pour prêcher dans leurs églises, et le pauvre curé de la Clavière se vit enlever ainsi et sa réputation et les ressources dont il avait usé jusque-là pour son église et pour ses pauvres.

Les manœuvres des Jésuites dénoncées par Madelette révoltèrent tous ses instincts d'honneur et

de délicatesse, mais il éprouva un certain plaisir en trouvant en faute ses rivaux dans la direction et dans la prédication. Et Verdelon connaissait assez le cœur humain pour être bien sûr que le curé serait le dernier qui fût capable d'avertir les Jésuites de l'orage qui allait fondre sur eux. Et pourtant, quelques heures après l'entretien entre lui, le curé et Madelette, toutes leurs paroles avaient été transmises à l'un des Pères de la chapelle rivale. Celui-ci se rendit immédiatement à T. pour avertir le Père provincial. On rassembla le conseil secret et après deux heures de conférence on fit jouer le télégraphe. Le père Candal, de Paris, était prié de se rendre à T.

Le père Candal n'appartenait pas à la province de T., mais il avait prêché un carême dans cette ville et y avait obtenu un succès dont les révérends Pères, malgré l'esprit de l'ordre, avaient été quelque peu jaloux. On l'avait fait venir par suite d'une espèce de pression. Les dames de la haute aristocratie du Languedoc, qui passaient leurs hivers à Paris, ne tarissaient pas sur le merveilleux talent du père Candal. Ces éloges se répétaient dans le monde de la magistrature et du haut commerce, et bientôt les dévotes de toutes les classes demandèrent le père Candal. Les Jésuites savent céder à propos. Le prédicateur désiré arriva; il obtint plus de prépondérance qu'on ne l'eût

désiré, et l'on se promit bien de ne plus le rappeler. Et puis il commençait à être en défaveur dans la compagnie. Il en avait été pendant longtemps l'enfant gâté. Les orateurs sont rares dans cette illustre société : on fait beaucoup de bruit autour de deux ou trois noms, et tout se borne là. Il est donc nécessaire de ménager ses ressources. Le père Candal, qui ne manquait pas de finesse, se sentait nécessaire, et il en abusait un peu. Il voulait bien rester Jésuite, car il n'ignorait pas qu'à mérite égal un orateur de la compagnie arrive de prime abord à la célébrité, tandis qu'il faut au prêtre séculier des années pour se faire un nom; or le Père aimait les triomphes faciles; mais il ne prenait pas trop au sérieux la fameuse parole *Perindè ac cadaver*. Ses succès comme orateur, son empire sur les femmes du grand monde, lui avaient un peu tourné la tête. Le père Candal était un fat et il disait volontiers que si, comme le père Lef....., il avait voulu se mettre en loterie, il eût trouvé dans les bourses féminines de quoi faire bâtir une église plus grande et plus belle que Saint-Pierre de Rome. Tout cela commençait à déplaire. On avait bien voulu en faire un prédicateur pour les femmes élégantes, mais on trouvait qu'il abusait trop de son rôle, pour la propagande dans les salons et dans les châteaux. On assurait même que le beau Jésuite avait à Paris un petit appartement par-

ticulier où il convertissait à huis clos les belles pécheresses. Les Jésuites tiennent excessivement à leur réputation de moralité, et l'on en était à discuter en conseil sur les moyens de contenir cet enfant terrible, dont on avait besoin encore quelque temps, mais qui finirait par compromettre la compagnie.

Les choses en étaient là, quand on reçut à Paris la dépêche télégraphique des Pères de T. Il était évident qu'il s'agissait de quelque chose de sérieux. Les vieux Jésuites hochèrent la tête. C'était donner à la vanité de ce jeune homme un nouvel aliment. Cependant on ne pouvait refuser les Pères de T. On fit venir le père Candal, et on lui intima l'ordre de partir sur-le-champ pour le Languedoc. Le Jésuite réfléchit quelques instants. Il savait très-bien qu'il avait été décidé qu'on ne le renverrait plus à T., où il n'avait pas triomphé avec assez de modestie. Si l'on revenait sur cette décision, c'est qu'on avait besoin de lui. *A Jésuite, Jésuite et demi*. Le Père s'inclina et ne fit qu'une objection à ce brusque départ : il devait prêcher une retraite au *Sacré-Cœur* pour les dames du faubourg Saint-Germain, et cette retraite commençait dans deux jours.

— Eh bien! dit un vieux Père assez goguenard, vous écrirez à la supérieure du *Sacré-Cœur* que vous souffrez de votre larynx.

Or, le larynx du père Candal était le prétexte dont il usait et abusait pour se permettre des villégiatures très-prolongées. Il comprit la malice, mais il ne la releva pas, et sortit en disant :

— Je partirai par le premier convoi.

— Vous le voyez, dit un bon Père à vues assez courtes et tout rempli de zèle pour la compagnie, il commence à comprendre l'esprit de notre sainte maison : il entend et il obéit.

— Ne vous y fiez pas, dit un autre ; il finira par sortir d'ici, et c'est le démon de l'orgueil qui le perdra.

— Ou bien un autre démon, murmura tout bas le vieux Père, qui ne se refusait pas le plaisir de faire de petites épigrammes.

Le Jésuite arriva à T.; il reçut à la maison de l'Inquisition l'accueil le plus chaleureux. Quel bonheur de revoir ce cher Père, qui avait fait tant de bien pendant le carême qu'il avait prêché à T.! Le Révérend répondait en tâchant de prendre un air modeste, et il se disait à part lui : — Où veulent en venir ces flatteurs? Il faut qu'ils aient ici un furieux besoin de mon ministère.

Le Provincial mena le père Candal chez lui : là on trouva quelques-uns des membres du conseil et l'on causa pendant quatre heures d'une affaire de la plus haute importance. En sortant de la chambre du Provincial, le père Candal lui disait :

— Soyez tranquille, mon révérend Père, je me charge de la réussite, je vous réponds de tout.

Et sur la figure du Jésuite on lisait tout l'orgueil du triomphe.

— Il est plus vain et plus présomptueux que jamais, dit le Provincial, mais auprès des femmes cette espèce d'hommes réussit toujours.

Il y avait à T. une femme très-haut placée dans l'estime du monde et surtout du monde religieux. C'était la comtesse de ***. Elle avait de quarante-huit à cinquante ans. Son cœur était froid et son esprit enthousiaste; son exaltation dans ses principes, dans ses opinions ne connaissait pas de bornes. Tout ce qu'elle avait de passion se concentrait dans sa tête et s'évaporait en paroles ardentes. Ses parents lui avaient fait faire à quinze ans un mariage d'argent : on l'avait donnée à un vieillard, mais titré et ayant soixante mille livres de rentes. Le mariage ne fut, pour la comtesse, qu'une épreuve où son cœur et ses sens se broyèrent dans les cruelles révoltes du dégoût. Restée veuve à vingt ans, elle ne chercha pas dans une seconde union, le bonheur qu'elle n'avait pu rencontrer dans la première. Elle était déjà dans l'entière dépendance du père Boniface, madré Jésuite s'il en fut. Il connaissait trop bien quels avantages la société pouvait retirer d'une veuve riche, titrée, ardente et opiniâtre dans ses volontés, pour négliger

de mettre en œuvre les préceptes des *Monita secreta* touchant *la manière d'entretenir les veuves et de disposer de leurs biens*. Les Jésuites ont souvent nié l'authenticité de ces *instructions*. Mais si elles n'ont pas été écrites par les révérends Pères, on peut dire qu'elles ont été tracées d'après leurs actes, et personne mieux que le père Boniface n'en possédait l'esprit.

Sans quitter le monde, la comtesse y afficha un rigorisme outré. Sa conduite irréprochable lui inspirait un orgueil tout pharisaïque; elle ne s'avouait pas qu'en somme cette vertu, que sa coterie faisait sonner si haut, tenait surtout à la froideur de ses sens et de son cœur et au peu d'attrait que sa physionomie hautaine inspirait généralement. Elle triomphait sans péril. Mais il faut convenir que, grâce aux cent voix de la renommée dont disposaient les révérends Pères, elle ne triomphait pas sans gloire. Ils avaient su l'élever sur un piédestal; et toute la ville de T. s'inclinait devant elle. Enfin, les Révérends surent si bien tirer parti des défauts et des qualités de la comtesse, qu'ils prirent sur son esprit un empire absolu.

Elle arrivait à cette période où les femmes commencent quelquefois une seconde jeunesse. Elle prit un léger embonpoint qui ôtait à ses traits ce qu'ils avaient de trop prononcé et d'anguleux. C'est d'ordinaire vers quarante ans que se fait cette mé-

tamorphose. Alors les plus sévères voyant leur première jeunesse évanouie, sachant que la seconde ne sera qu'un éclair fugitif, éprouvent, si leur cœur n'est pas rempli par l'amour maternel ou par une sainte affection conjugale, je ne sais quoi de douloureux. Quand elles ont aimé, elles regrettent ces émotions perdues et se demandent si elles ne pourraient pas les retrouver. Si leur cœur est resté froid, elles se disent qu'elles ont manqué leur vie; et, dans ce moment critique, si elles ont encore de la grâce et de la beauté, leur vertu est plus en péril qu'aux jours de leur jeunesse. Larochefoucauld a dit « qu'il arrive toujours un moment où la plus honnête femme du monde est ennuyée de sa vertu. » Ce moment est celui où l'on est encore belle, mais où l'on va cesser de l'être. Les plus prudes et les plus dévotes ne sont pas à l'abri de cet ennui-là. Et la comtesse sentait repousser en elle je ne sais quel regain de cette coquetterie féminine qu'elle croyait étouffée depuis longtemps. Elle éprouva un besoin de mouvement inusité, et elle annonça qu'elle passerait tous les hivers quatre mois à Paris. Les révérends Pères connaissent le cœur humain en général et en particulier le cœur féminin. La crise subie par la comtesse était prévue. On en reconnut les premiers symptômes : il fallait la combattre. Les voyages de Paris pouvaient être un danger. On prévint le danger en la chargeant de

s'occuper, avec les Pères de Paris, de divers intérêts relatifs à la société. On flattait ainsi son amour-propre, et l'on donnait un aliment à ce besoin d'activité qu'on pouvait craindre de voir se tourner ailleurs. Le père Candal, alors en grande faveur, fut mis en rapport avec la comtesse de ***. Elle l'entendit prêcher, et son enthousiasme pour lui devint extrême. Le Père était aimable, il était beau, il avait l'usage du grand monde; il savait parler aux femmes, les flatter, user avec elles de cette galanterie particulière à certains ecclésiastiques, qui ne sort jamais des bornes permises, mais qui est le reflet d'une galanterie mondaine quelquefois regrettable. Les révérends Pères ont toujours eu, dans leur compagnie, de ces Jésuites galantins des-nés à agir auprès des veuves sur le retour, qu'un mariage, une fantaisie, un moment d'ennui de leur vertu pourraient ravir à jamais à leur influence. On sait les jolis vers que faisait le père Lemoine pour une femme du monde, et comment il comparait la rougeur des joues de la grande dame à celle des Chérubins, comparaison où l'avantage n'était pas aux esprits célestes.

Le père Candal consolida l'œuvre des Pères de T. Une victoire décisive fut remportée sur le monde prêt à ressaisir sa proie.

Ajoutons que la comtesse possédait une belle terre auprès de la Clavière et qu'elle connaissait

parfaitement Louise Julio, Verdelon et même Madelette, qui lui était recommandée par le père Briffard.

Il y avait près de deux ans que la comtesse n'avait vu le père Candal, mais une correspondance active s'était établie entre eux, correspondance semi-dévote, semi-mondaine, où le Révérend parlait spiritualité et racontait à sa Philotée les nouvelles du grand monde.

La comtesse était dans la grande salle de son château. Elle nuançait avec beaucoup d'habileté les fleurs d'un ornement qu'elle brodait pour la chapelle des bons Pères. La porte du salon s'ouvrit. Un laquais en livrée annonça le révérend père Candal. La comtesse jeta un cri de surprise et de joie et fit au Jésuite cet accueil de dévote à un directeur aimé, dans lequel l'esprit le plus prévenu ne pourrait trouver prétexte à une censure et pourtant tout rempli de paroles chaleureuses, de charmantes câlineries, de ces coquetteries mystiques que le sexe dévot seul connaît. Le père Candal répondait à tout cela en homme habitué à de pareils succès, et la conversation s'engagea enfin sur les motifs qui l'avaient amené à T.

— Je vais aux Eaux-Bonnes, dit le Père. Le docteur Cruveilher m'a conseillé de prendre les eaux. Je souffre constamment du larynx, ce qui

m'obligera peut-être de quitter le ministère de la prédication.

— O mon Père! Dieu ne permettra pas un pareil malheur. Vous êtes si jeune encore, et vous pouvez faire tant de bien aux âmes!

— Dieu a ses desseins, madame la comtesse, et nous devons nous y soumettre. J'avais reçu l'ordre de me rendre directement aux Pyrénées sans m'arrêter à T. Dans notre société, nous ne devons pas discuter un ordre, mais obéir. Pour vous, madame la comtesse, je me suis écarté de l'esprit de notre sainte règle. J'ai demandé la permission, et je l'ai obtenue avec assez de peine, de rester deux jours à T.

— Et c'est pour moi, mon Père, dit la comtesse en souriant, que vous avez commis cette grave infraction?

— M'était-il possible, madame, de passer si près de vous sans vous voir?

Il faut renoncer à décrire le regard de béate gratitude que la comtesse jeta sur le Père.

— Je vois avec bonheur, poursuivit-il, que votre santé est parfaite, et, si j'étais homme du monde, je vous dirais quelques fadeurs sur l'éclat de votre teint. Vraiment, vous n'avez pas l'air d'avoir plus de trente ans.

La comtesse prit un air modeste.

— Et pourtant j'ai dû vieillir avant l'âge ;

ma jeunesse a été remplie par de si cruelles épreuves !

— Il faut en remercier Dieu, madame : c'est le moyen par lequel il vous a appelée à lui.

— Oui, mon Père, et je remercie aussi celui qui m'a enseigné la voie dans laquelle je devais marcher.

— J'ai prié Dieu de m'inspirer. Mon cœur se portait tout naturellement à vous servir. Votre position était intéressante !

Le père Candal soupira, la dévote soupira aussi. Le Jésuite, jugeant qu'il avait fait assez de sentimentalité avec cette femme dont il appréciait très-bien la sécheresse de cœur, mais dont l'amitié factice flattait son orgueil, reprit d'un ton plus dégagé :

— Je suis persuadé qu'avec la paix que vous avez su mettre dans votre âme, vous vivrez encore plus longtemps que ne l'a fait votre excellente et sainte amie madame de la Clavière. J'ai appris sa mort en arrivant ici, et j'en suis très-affligé. Je l'avais rencontrée quelquefois chez vous et j'avais apprécié la fermeté de son caractère, sa sainteté surtout.

— Oui, c'était une sainte, une véritable sainte, et dévouée autant que moi aux intérêts de votre société.

— Vous avez entendu parler de son testament?

Oui, sans doute.

— Et vous en connaissez les dispositions?

— Je sais qu'elle a constitué l'excellent M. Tournichon, que vous avez vu souvent chez moi, pour son légataire universel, c'est-à-dire qu'elle a tout donné à cette chère compagnie, qui ne saurait trop posséder pour accomplir les œuvres qu'elle est appelée à faire.

— Et M. l'abbé Julio, ce prêtre philosophe, si cher au parti révolutionnaire de T., que dit-il de cela?

— Si M. l'abbé Julio se rendait justice, il se dirait que sa tante le connaissait trop bien pour lui laisser sa fortune. Il ne l'eût pas, à coup sûr, employée selon les vues de cette pieuse femme.

— Cela est probable. Et sa sœur mademoiselle Louise? Je l'ai connue bien pieuse, il y a quatre ans. On disait qu'elle allait entrer au Sacré-Cœur.

— Sous l'influence de son frère, elle paraît avoir changé d'avis. Vous ne pouvez vous imaginer, mon Père, le mal que ce prêtre fait à l'Église. Il y a longtemps qu'il devrait être interdit.

— On dit qu'il a des partisans nombreux à T.

— Oui, il a su profiter de sa faveur auprès du

défunt archevêque pour se faire un parti. L'archevêque actuel ménage les hommes de ce parti, parce qu'ils appartiennent presque tous au gouvernement. Et, vous le comprenez, son prédécesseur était cardinal.

— Et il pense, madame, ajouta le Jésuite en souriant, que la barette lui irait tout aussi bien qu'à son prédécesseur.

— Précisément.

— Ils sont tous comme cela dans le clergé séculier, dit le Jésuite en haussant les épaules; l'ambition les dévore. L'ambition, madame, peut être une vertu, mais à la condition de ne pas s'individualiser. Les ordres religieux, surtout le nôtre, remplissent cet idéal. Tous les membres de notre société sont animés d'une sainte, d'une louable ambition, celle de voir leur ordre s'élever, s'accroître, s'enrichir, réaliser ainsi le bien qu'il est appelé à faire dans la société chrétienne. Nous voulons tous, comme individus, être à jamais ignorés du monde; nous renonçons, en nous faisant Jésuites, même aux dignités de l'Église. Mais nous voulons que la Compagnie soit puissante, parce que cela est nécessaire. Revenons aux neveux de madame de la Clavière. Cette petite Louise n'est donc plus aussi pieuse qu'autrefois?

— Non, elle a bien changé; elle a quitté le père Briffard.

— Tant pis. J'ai une triste opinion des motifs qui ont pu amener cette détermination. A quel prêtre s'adresse-t-elle à présent?

— Au curé de sa paroisse.

— Ah! M. B***, un prêtre, je crois, un peu dans les idées de l'abbé Julio. Il y a un pèlerinage dans sa paroisse, Notre-Dame des Épines.

— Précisément, et il déteste les Jésuites, parce qu'ils ont bâti une chapelle près de la sienne.

— Je sais cela, dit le Jésuite; ce prêtre ne manque pas de talent, il est régulier dans ses mœurs, m'a-t-on dit; mais ce n'est pas un homme intérieur, il ne vaut rien pour la direction des âmes. Le clergé séculier manque essentiellement de ce côté-là.

— Il manque par beaucoup d'autres côtés, mon révérend Père; et je suis assez de l'avis de ce bon capucin de père Basile, qui ne se gêne pas pour dire que le clergé séculier n'est bon que pour fournir des sacristains aux Jésuites.

Le père Candal sourit.

— Ces excellents capucins, dit-il, nous ont toujours été dévoués; ils jettent nos idées dans le peuple. Cela ne les empêche pas de songer à leurs intérêts plus qu'aux nôtres. Ah! les ordres mendiants! continua le Père; si leur fondateur revenait, il serait bien surpris, lui qui ne voulait pour ses disciples que des bâtiments en bois ou en

terre, des églises basses et petites, la pauvreté partout! Enfin, tels qu'ils sont, ils nous servent. Quant au curé de la Clavière, ce n'est pas de lui que mademoiselle Louise recevra les conseils propres à affermir sa vocation religieuse.

— Oh! sa vocation, elle est perdue, je vous assure, et je sais que madame de la Clavière aurait fait beaucoup plus pour Louise, si elle eût persévéré à vouloir entrer au Sacré-Cœur. Mais elle n'a pas voulu laisser à sa nièce les moyens de rester dans un monde que la faiblesse de son caractère rendrait dangereux pour elle. Madame de la Clavière a tout sacrifié à l'intérêt spirituel de sa chère Louise. Quant à l'abbé Julio, le jour où il a prêché cette prise d'habit aux Carmélites, qui s'est terminée d'une manière si scandaleuse, elle m'a dit : Jamais mon neveu ne sera mon héritier.

— Ah! elle vous a dit cela?

— Positivement.

— Bien, il faudra s'en souvenir en temps et lieu.

— Savez-vous, mon révérend Père, que votre société a fait là un joli coup de filet. Tournichon a dit au Père Boniface que la fortune de madame de la Clavière pouvait aller à plus de six cent mille francs.

— Allons! se dit le Père, il est tant d'aborder la question.

— Vous dites vrai, madame la comtesse, et dans ce moment de pareils secours de la Providence nous sont bien nécessaires. Nous avons des projets pour la gloire et le triomphe de l'Église, que nous ne pouvons réaliser sans d'immenses ressources. Travailler pour nous et avec nous, c'est travailler pour Dieu, et ceux qui sont contre nous sont encore plus les ennemis de Dieu que les nôtres. Grâce à ceux-là, peut-être il se pourrait que l'héritage de madame de la Clavière échappât à Tournichon et par conséquent à nous.

— Serait-il possible? On assure pourtant que le testament est en règle.

— Oui, et, malgré cela, il sera attaqué. Nos Pères, au moment de mon arrivée à T., en recevaient l'avis.

— Attaqué, et par qui?

— Par les héritiers de madame de la Clavière. Dans tout cela, nos Pères ont fait une école. Tournichon et le père Briffard croyaient tenir Madelette, cette vieille femme de chambre de madame de la Clavière, qui dominait sa maîtresse; ils comptaient sans les instincts cupides de cette créature. On lui a fait sa part trop petite; et, furieuse, elle s'est trouvée tout à coup prise d'un grand amour pour l'abbé Julio et pour sa sœur. Elle a dévoilé beaucoup de choses; il paraît qu'elle écoutait aux portes. Cela peut être bon quelquefois, mais pas

toujours. Il y a certaine histoire de notaire mandé par la vieille dame qui, racontée à la manière de Madelette, peut devenir très-fâcheuse. Tournichon, de son côté, croyant que Louise et l'abbé Julio n'entendaient rien aux affaires, leur a dit (il est bête quelquefois le Tournichon) que bien certainement les volontés de la bonne madame de la Clavière seraient exécutées. Le mot a été rapporté à l'avocat Verdelon, cet ancien abbé défroqué; il a eu une conférence avec Madelette chez le curé de la Clavière, notre ennemi mortel, et l'on va faire de tout cela un bon petit procès en captation d'héritage et présenter le testament comme un fidéicommis.

— Il n'est pas autre chose.

— Sans doute; mais comme la loi ne reconnaît pas les fidéicommis, il pourrait être annulé.

— Ah! la loi ne les reconnaît pas?

— Non, madame; mais, ajouta le Jésuite en souriant, nous, nous ne reconnaissons pas la loi. Ce procès, s'il nous eût été intenté il y a quatre ou cinq ans, était imperdable. Au temps où nous vivons, c'est autre chose. Madelette est un témoin terrible. Je suis sûr qu'elle invente la moitié de ce qu'elle raconte; mais elle en a assez vu, assez entendu pour établir la vérité d'un fidéicommis, à moins qu'elle ne se rétracte et que, lorsqu'on voudra commencer l'affaire, l'élément sur lequel on

comptait se trouve avoir disparu. Alors nos ennemis seraient bien attrapés. Peut-être cette pauvre fille, bonne au fond, à ce que l'on dit, égarée par la passion de l'avarice, reviendra-t-elle à des sentiments meilleurs. Mais on ne peut guère l'espérer. C'est l'avarice qui a perdu Judas, et Judas est mort impénitent.

— N'y aurait-il pas un moyen de prévenir ce malheureux procès ?

— Nos Pères de T., madame, étaient très-préoccupés de cette nouvelle. Un d'eux, le plus jeune, a ouvert un avis. Sa proposition a été rejetée, et lui-même a reconnu qu'on avait raison. Et pourtant...

— Et cet avis, mon Père, quel est-il ?

Et tous les traits de la comtesse exprimaient la plus vive curiosité.

— Vous aimez assez la compagnie pour que je puisse vous livrer ses secrets. Ce Père voulait qu'on achetât le silence de Madelette.

— Il me semble qu'il avait raison. Le père Briffard, par exemple, est adroit ; c'est le confesseur de Madelette.

— Et si l'on échouait ? On se serait compromis par cette tentative même. Et puis les exigences de cette femme seraient en raison du besoin qu'on aurait de ses dénégations. Voilà pour le côté matériel de l'affaire.

— Seraient-ce donc là de si grandes difficultés ?

— Non, sans doute; aussi ce ne sont pas là les raisons qui ont fait repousser ce projet. Il y a encore le côté moral. Eh bien! madame la comtesse, notre société est en quelque sorte une individualité; à ce titre, elle a ses délicatesses. Pas un de nous ne voudrait, pour lui personnellement, marchander à cette malheureuse son silence, bien que la cause fût parfaitement juste; car, quoi de plus sacré que le droit de disposer de ce qui nous appartient? Toute loi qui entrave la volonté d'un testateur est une atteinte à la propriété; c'est une loi mauvaise, entachée de socialisme; on peut l'éluder sans scrupule. Toutefois, madame, bien que l'on prétende que nous avons mis en faveur cette maxime : *La fin justifie les moyens*, nous ne voulons pas, société, faire ce que nous ne ferions pas comme individus. Nous ne voulons pas payer cette malheureuse pour lui faire accomplir un devoir. Nous pourrions le faire pour un autre ordre religieux, même pour sauvegarder un intérêt mondain, s'il s'agissait de nos amis dévoués. Pour nous, c'est différent. Nous garderons notre dignité et nous ne donnerons pas une arme terrible (car tout se sait) à la calomnie qui s'acharne après la Société de Jésus.

La comtesse admirait la délicatesse superlative et raffinée des bons Pères. Elle ne répondait pas et semblait rêveuse.

— Oui, dit-elle enfin, je comprends, vous ne pouvez agir vous-mêmes.

Et, changeant la conversation, elle parla d'autre chose. Le Jésuite se leva pour partir; elle l'accompagna jusqu'au bout de l'avenue; là ils se séparèrent. Quand le Père fut seul, il se frotta les mains d'un air de triomphe.

Madame la comtesse de *** donna l'ordre de mettre les chevaux à sa voiture; elle prit un portefeuille tout rempli de billets de banque, et se fit conduire au château de la Clavière. Là elle demanda Madelette. Elle était intimement convaincue qu'elle agissait d'après ses propres inspirations.

VIII

MERCURIALE DE L'ARCHEVÊCHÉ

Le terrible procès de la succession la Clavière occupait vivement les Jésuites. Le jour de l'audience approchait. Les Pères avaient su par la comtesse que Madelette, ramenée à de meilleurs sentiments, rétracterait ses imprudents aveux et qu'à toutes les questions qu'on pourrait lui faire, elle répondrait imperturbablement : « Je rétracte tout ce que j'ai dit; la colère contre M. Tournichon me faisait parler. » La Pyrénéenne avait été bien stylée par la comtesse; il n'y avait donc plus rien à craindre de ce côté-là.

Le Provincial communiqua un autre projet à son conseil secret.

— Monseigneur l'archevêque, dit-il, a besoin de nous à Rome pour le chapeau de cardinal qu'il

attend depuis deux ans. Notre révérend Père général travaille pour lui, et Monseigneur sait que nous pouvons beaucoup pour cette affaire qui lui tient énormément à cœur.

Ne pourrions-nous pas lui laisser entrevoir que, s'il forçait l'abbé Julio à se désister de sa demande contre nous, notre vive reconnaissance nous porterait à redoubler d'instances auprès de Sa Sainteté, pour en obtenir ce bienheureux chapeau?

— Ceci est d'une exécution bien difficile, dit un Père. C'est grave de demander à un archevêque d'intervenir dans les intérêts de famille d'un de ses prêtres.

— Vraiment, mon Révérend, dit avec un fin sourire le père Boniface, vous croyez cela? Allons donc! les évêques se gênent bien avec leur clergé! Ils les ont si bien assouplis qu'ils en manient les trois quarts comme des gants. Accoutumés à cette obéissance, ils deviennent implacables quand on leur résiste. Et l'abbé Julio fût-il, comme je le crois, au nombre des récalcitrants, l'archevêque craindrait très-peu de lui dire : Renoncez à ce procès ou demain je vous interdis. Songez donc que ce mot est tout-puissant sur le clergé. Être interdit! Mais c'est être jeté au bagne dans l'opinion du monde religieux. Le prêtre s'humilie toujours devant cette menace. Mon opinion est qu'il faut recourir à ce moyen.

Les autres Pères s'inclinèrent en signe d'assentiment.

— M'adresserai-je directement à Sa Grandeur, dit le Provincial, ou bien me servirai-je du vicaire général, que j'ai su mettre complétement dans nos intérêts? Les évêques qui nous flattent tant extérieurement, qui nous promettent monts et merveilles, ne sont pas toujours dans le fond pour nous, et je soupçonne fort notre archevêque de se servir de nous comme d'instruments, sans avoir un attachement bien sincère pour notre société. Je suis sûr de son vicaire général.

— Dans ce cas, mon Révérend, dit le père Briffard, ma pensée serait de se servir du vicaire général, qui traitera plus facilement avec Sa Grandeur de cette affaire difficile. Nous savons qu'il convoite ardemment un évêché; promettez-lui d'user en sa faveur des influences secrètes que nous avons auprès du pouvoir. Avec cela ne craignez rien ; il marchera.

Quelques jours après, Julio, descendu de Saint-Aventin, prenait la diligence de Luchon à T. C'était la première fois qu'il parcourait, triste et préoccupé, cette délicieuse vallée de la Pique, depuis qu'il l'avait suivie en menant avec lui de T. le cher trésor de son cœur, sa bien-aimée Louise. Maintenant il était appelé à l'archevêché; une lettre sèche, de quelques lignes, écrite par le vicaire

général, lui enjoignait de se rendre immédiatement pour une communication importante de Sa Grandeur.

Était-ce l'affaire de la dénonciation de la mère Judas? Mais l'archevêque avait glissé sur cela dans sa visite à Saint-Aventin. Était-ce l'enquête sur la fameuse vision de Lisette Cabarous? L'archevêque n'en avait pas dit un mot ni en chaire ni en particulier, et s'il eût voulu faire mousser l'affaire, il n'eût pas manqué d'en parler dans son sermon au peuple. La mère Judas s'y attendait : les petites dévotes de la paroisse avaient été scandalisées du silence de l'archevêque et avaient dit : « Le curé aura parlé contre le miracle... » Serait-ce le procès contre les Jésuites? Mais de quel droit se mêlerait-il d'une affaire de famille?

Tout retors que fût l'illustrissime et révérendissime Le Cricq, ce n'était pas chose facile que d'amener un homme tel que Julio à s'incliner devant le désir d'un supérieur ou à céder à ses menaces. Il essaya cependant, et lorsque le curé de Saint-Aventin eût été introduit dans son cabinet de travail, il tenta d'abord de l'entamer par des considérations insidieuses.

— Je vous ai fait venir, monsieur le curé, pour une affaire grave, bien grave. Vous me comprenez : il s'agit de votre procès contre les Jésuites. Dans toute autre circonstance, et pour tout au monde,

je ne me fusse mêlé d'une affaire de famille, tant que le prêtre la traite sans scandale. Mais ici tout est changé : il s'agit d'un ordre respectable qui tient un rang dans l'Église. Ce procès, dit-on, va prendre des proportions considérables. Votre avocat en fait déjà grand bruit. Il a quelque réputation, et plaider contre les Jésuites est un morceau trop précieux pour qu'un avocat ne s'en délecte à l'avance. Le parti libéral et révolutionnaire, violent à T. comme partout, compte très-bien exploiter ce procès au profit de sa haine contre l'Église, si odieusement persécutée à Rome et en France même. Ce procès sera donc un véritable scandale. Vos opinions malheureuses, émises en chaire et dans ce triste livre attribué à mon vénérable prédécesseur, vous ont rendu un sujet d'admiration pour le parti des incrédules et des impies. Vous avez là de bien mauvais acolytes, monsieur le curé; je ne vous en fais pas compliment. Mais vous ne m'accuserez pas d'avoir été tyran envers vous. On crie si fort aujourd'hui contre le despotisme épiscopal! Je vous prends pour juge. J'ai laissé là cette terrible affaire du testament religieux du cardinal de Flamarens au sujet de laquelle j'ai reçu des lettres des quatre coins de la France. Pour vos sermons, si peu conformes à la doctrine qu'on pourrait y trouver dix hérésies pour une, j'ai fermé les yeux. On est

venu me fatiguer de plaintes, et vous ne saurez jamais ce que j'ai eu de luttes à soutenir pour vous. J'ai tout rejeté sur votre jeunesse, sur votre caractère imprudent et sur les misères de l'improvisation. Une plainte grave sur vos mœurs, formellement adressée ici par une personne très-méritante et par l'organe d'un saint prêtre que nous ne pouvons suspecter de légèreté, n'a pas eu d'autre suite qu'une enquête d'un secret absolu destinée à mettre ma responsabilité à couvert. Tout cela prouve que je ne suis pas sévère pour vous.

Mais aujourd'hui ma position change : les Jésuites sont puissants, ils sont influents à T. Lutter contre eux, c'est bien imprudent. Tout archevêque que je suis, cela soit dit entre nous, je ne voudrais pas avoir un procès avec eux : ce serait pot de terre contre pot de fer. Outre que je risquerais comme toujours de perdre, tant les décisions des tribunaux sont incertaines, j'aurais contre moi toute ma ville épiscopale, qui les a en si grande et, du reste, si légitime vénération. Hélas! mon cher monsieur le curé, un archevêque passe à T., les Jésuites y restent. Une corporation ne meurt pas. Souffrez donc que je vous conseille le parti que je suivrais moi-même dans votre position : je ne lutterais pas.

Je sais que vous m'objecterez les intérêts de ma-

demoiselle votre sœur. Sans doute, c'est un motif respectable. Je comprends que vous vous regardiez jusqu'à un certain point comme son tuteur. Cependant votre bonne tante avait jugé qu'une pension viagère était suffisante pour une jeune personne qui, disait-on, avait la vocation religieuse. Quant à vous, monsieur le curé, évidemment, avec les petits revenus d'une cure, la pension que vous assure le testament de votre tante est plus que suffisante pour vous donner une existence heureuse. Nous avons besoin de peu de chose dans le sacerdoce.

Cependant, si vous vous déterminiez à écouter mes inspirations dans cette malheureuse affaire, pour laquelle peut-être, poussé par l'opinion religieuse qui est reine à T., vous le savez, je serais obligé de prendre des déterminations qui me coûteraient beaucoup, il me semble qu'il y aurait matière à un arrangement. Je me ferais, mon Dieu! bien volontiers, l'intermédiaire entre les bons Pères et vous. Comme vous ne pouvez avoir en vue dans ce procès que les intérêts de votre sœur, on pourrait proposer aux Jésuites un compromis, soit d'augmenter la rente viagère allouée à votre sœur, soit de payer un capital plus considérable qui lui servirait de dot, dans le cas où elle voudrait s'établir dans le monde.

Voilà, monsieur le curé, avant toute autre décision de ma part, ce que j'ai cru pouvoir vous pro-

poser, dans l'intérêt de votre paix, dans celui de la religion attaquée aujourd'hui de toutes parts, pour éviter le triomphe des ennemis de la foi et le scandale qu'ils vont donner en publiant ce procès avec profusion dans tous leurs mauvais journaux. Ne vaut-il pas mieux vous désister, moyennant un arrangement dont je serais heureux de discuter les conditions, en prenant vos intérêts comme tout évêque doit le faire pour son clergé?

Voyez, à quoi vous décidez-vous?

— Je n'ai, Monseigneur, qu'une décision à prendre, celle de la justice contre une odieuse spoliation. S'il pouvait y avoir eu quelque doute dans mon esprit sur le fidéicommis de M. Tournichon en faveur des Jésuites, votre démarche aujourd'hui vis-à-vis de moi serait une dernière certitude. C'est moins la revendication des biens de ma famille que le sentiment d'indignation pour une fraude longtemps calculée qui me détermine à ne pas me désister, en mon nom, pas plus qu'en celui de ma sœur, d'une instance où il est évident que la justice sera pour nous. Il m'est pénible de vous dire, Monseigneur, que je regrette de voir un évêque prendre en main une aussi mauvaise cause et proposer un compromis qui serait toujours une spoliation.

— Vous ne m'avez pas compris, monsieur le curé. Vous supposez que je suis chargé de la part des Pères de vous faire des offres d'arrangement.

Je vous atteste devant Dieu que cela n'est pas. C'est une idée qui m'est purement personnelle.

L'archevêque disait vrai. Les Jésuites avaient fait agir le vicaire général auprès du prélat pour le déterminer à user de son influence et de son pouvoir sur Julio, afin de déterminer celui-ci à renoncer au procès; mais ils étaient trop habiles pour avoir été au delà. Seulement, l'archevêque n'était pas leur dupe.

— Quand il s'agit, continua-t-il, d'éviter un scandale, une communauté fait des sacrifices et se saigne aux quatre veines. Je suis persuadé que les Jésuites, pour ne pas attirer sur eux l'attention d'un public toujours hostile, obtiendraient du pieux et vénérable M. Tournichon de modifier les conditions du testament, à la condition d'un désistement de votre part.

— Alors, Monseigneur, je m'explique très-peu votre intervention auprès de moi.

— Vous ne vous l'expliquez pas, monsieur le curé? Mon intention est pourtant bien claire. Il s'agit d'éviter un procès scandaleux intenté par un prêtre contre un ordre religieux, objet d'un respect général dans l'Église. Cela est assez précis, il me semble.

— Mais pourquoi, Monseigneur, seriez-vous moins le défenseur des intérêts du prêtre, dont vous êtes le protecteur naturel, que celui d'un ordre

dont vous connaissez aussi bien que moi l'esprit envahisseur?

— Je n'ai point à juger les Jésuites, et la spoliation dont vous vous plaignez est bien loin de m'être prouvée. Mais je réponds, devant le Saint-Père et devant l'opinion catholique, des actes publics de mes prêtres. On ne m'a reproché que trop d'indulgence pour vous; je ne veux pas que les récriminations recommencent. Je suis las de ces tracasseries, et il faut que cela finisse. J'ai voulu vous proposer un moyen simple et honorable de terminer cette affaire en sauvegardant les intérêts de votre sœur. En cela, j'étais dans mon rôle d'évêque et de père. Si vous méconnaissez mes intentions si droites et si pures, il ne me restera qu'un moyen, que je tenais par-dessus tout à éviter, le recours à mon pouvoir spirituel sur vous.

— J'ignore complétement quel droit la charge épiscopale vous donne sur la fortune des membres de votre clergé.

— Pas de subtilités ici, monsieur le curé. Évidemment je ne puis avoir la prétention de disposer de votre fortune. Mais quand, dans la vie privée, le prêtre fait des actes qui peuvent compromettre le corps auquel il a l'honneur d'appartenir; quand il est possible que l'évêque, en usant de son autorité, empêche un grand trouble dans l'Église, il est dans son droit, mieux que cela, c'est

pour lui un devoir d'en user. Relisez l'Évangile, monsieur l'abbé, et apprenez qu'il est des cas où il est bon, quand on nous demande notre robe, d'abandonner même notre manteau.

— Nous prolongerions indéfiniment cet entretien, Monseigneur. Du moment que vous vous expliquez ainsi vos droits vis-à-vis de vos prêtres, je n'ai plus rien à ajouter.

— Mais enfin vous disposez-vous à m'obéir ?

— Je vous le répète, Monseigneur, je vous dois l'obéissance dans toutes les choses du saint ministère. C'est l'engagement de mon sacerdoce. Hors de là, j'ai tous mes droits d'homme et de citoyen, et je me les réserve.

— Ils sont beaux vos droits de citoyen! Voilà bien encore une autre idée. Je l'ai entendue faire, cette distinction : le prêtre et le citoyen! Eh bien, monsieur le curé, sachez que l'épiscopat ne la reconnaît pas, cette distinction. Ce sont là les idées modernes : la séparation de l'Église et de l'État. Dans votre église vous seriez le curé de la paroisse ; hors de là, vous seriez M. Julio de la Clavière, propriétaire, électeur, éligible ; personnage moitié homme d'Église, moitié homme du monde. Ces théories-là sont jugées aujourd'hui. L'épiscopat les repousse, il en a horreur. Mon cher monsieur le curé, le jour où vous êtes entré dans l'Église, l'homme en vous a disparu; vous avez reçu la

royauté sacerdotale, et comme l'âme est plus que le corps et que la nature la plus noble prédomine sur l'autre, de même qu'on dit : « l'homme, » en parlant de l'âme revêtue du corps, on dit : « le prêtre, » du chrétien élevé au sacerdoce. Voilà votre dignité. Je regrette que vous soyez encore à le comprendre, et qu'un homme auquel on prête de l'esprit se plaise à descendre des hauteurs de sa consécration sacerdotale pour se mettre au niveau des gens du monde. Vous suivez là, monsieur le curé, une voie bien fatale. Si vous y persévérez, croyez-en un évêque qui a plus d'âge et plus d'expérience que vous, vous finirez mal.

— J'espère que Dieu me protégera, Monseigneur. Quant à la distinction de l'homme et du prêtre, je la maintiens en moi, parce que c'est Dieu qui l'a faite. Je ne dors pas, je ne dîne pas comme prêtre. Et cet homme, qui est en moi avant le prêtre, a son existence parmi les autres hommes en dehors de l'état sacerdotal qu'il a embrassé. Cette existence le lie à la société, lui donne des devoirs, lui assure des droits, sur lesquels l'Église n'a rien à voir. De même que le prêtre en moi ne dépend pas du magistrat civil comme prêtre, le citoyen ne dépend pas de l'évêque.

Ce sont là, Monseigneur, des idées trop simples pour qu'il soit possible d'en adopter d'autres. Si l'évêque qui m'a élevé au sacerdoce m'avait

parlé comme vous le faites, j'aurais refusé cette dignité que j'aime, mais que je ne pourrais comprendre comme détruisant en moi l'homme et le citoyen.

— Nous le comprenons ainsi, nous ; et c'est ainsi que l'entendent les bons prêtres : voilà pourquoi ils ont un habit saint et qu'ils n'en revêtent jamais d'autre ; qu'une couronne est sur leur tête pour marque de leur consécration. C'est un peuple à part : *gens sancta, royale sacerdotium.*

Mais enfin laissons cela, je tiens à recevoir de vous une réponse positive. Voulez-vous m'obliger à des mesures sévères ?

— Monseigneur, vous êtes maître : le prêtre vous est livré pieds et poings liés. Nul recours contre votre puissance. Je m'étonne même que Votre Grandeur consente à parlementer avec moi. Vous avez des collègues qui y mettent moins de façon. Ils brisent le prêtre sans pitié. Que leur importe une existence troublée, tout un avenir perdu ? Que leur fait ce paria qui n'a contre eux que le droit d'une protestation stérile ?

Franchement, Monseigneur, vous valez mieux que vos frères dans l'épiscopat : vous ne tuez pas les gens sans les entendre.

— Laissons là ces railleries, monsieur, assez mal placées dans la bouche d'un prêtre, et puisqu'il faut en finir, je vous ordonne, au nom de

l'obéissance que vous m'avez jurée, de vous abstenir de cette poursuite, qui serait une tache au clergé de T. et un scandale pour tout le monde catholique.

— Monseigneur, l'obéissance que j'ai promise avait pour objet ma conduite comme pasteur. Cette obéissance ne peut s'appliquer à ma vie d'homme et à mes intérêts de fortune. Je souffrirai de résister à un ordre de mon évêque; mais mon devoir et ma conscience avant tout.

— C'est donc un non formel?

— Oui, Monseigneur.

— Eh bien, nous verrons.

IX

MINISTERE DE JULIO

Julio revint profondément attristé à Saint-Aventin. Dans son irritation, l'archevêque pouvait recourir à des voies extrêmes. Pour le prêtre, il n'y a qu'une pénalité, et celle-là est terrible. Elle ne tient compte ni de la vie privée, pure de toute tache, ni du dévouement dans le rude labeur du presbytère. Elle frappe tout dans le prêtre : l'honneur, le premier des biens du prolétaire le plus obscur; l'existence même, en lui enlevant le pain attaché à son modeste bénéfice. Aux yeux du vulgaire stupide, dans le monde religieux, le prêtre que l'évêque frappe d'interdit ou de suspense, n'importe pour quelle cause, qu'il ait foulé aux pieds l'hostie du tabernacle ou manqué à la discipline en refusant de se raser le crâne, est le bandit de l'Église, le forçat.

Quand vous avez la triste curiosité de pénétrer dans un bagne, que vous voyez ces hommes enchaînés, portant leur uniforme ignoble, vous dites avec horreur : Voilà des voleurs, des incendiaires, des assassins, des faussaires. Quand le catholique voit le prêtre qu'une lettre épiscopale vient atteindre comme un coup de foudre, et expulser du pauvre presbytère, le catholique ne le reconnaît plus, ce n'est plus le prêtre : il ne salue plus cet homme devenu à ses yeux un monstre d'étrange sorte. C'est pour lui le galérien ; il n'y manque plus que le costume.

Or, il faut une âme de fer pour porter sur le front, toute sa vie, à travers la tourbe pieuse, sans s'affaisser dans le désespoir et sans blasphémer Dieu et les hommes, cette tache de boue appelée l'interdit.

Julio aurait-il ce courage?

Il savait pertinemment que, s'il y a beaucoup d'évêques, la majorité même, qui n'ont recours à cette horrible pénalité que dans les cas graves et extraordinaires, il y en a d'autres pour lesquels l'interdit est un jeu. L'Église actuelle, dans son alanguissement, n'a rien conservé des lois anciennes qui protégeaient le prêtre contre une erreur ou contre une malveillance. Les révolutions ont passé : elles ont apporté au monde civil la liberté. Trente-huit millions d'hommes

en France regardent comme sacrée la vie du plus humble des membres de la grande famille appelée la patrie : un cheveu ne peut être touché à sa tête par une violence, sans qu'une loi protectrice ne soit là pour lui offrir une sauvegarde. Les révolutions ont détruit la puissance politique du clergé, et, dans leur insouciance, elles n'ont pas su prévoir le jour où celui qui va visiter le pauvre, respirer la fièvre et le choléra au chevet des mourants, n'a d'existence sur la terre que le caprice d'un maître. Elles l'ont livré au dernier secrétaire d'évêché qui aura à venger une rancune, à l'évêque froissé des opinions d'un homme libre ; elles ont conservé pour un homme seul, dans le monde, les conditions de l'esclave ; et cet homme c'est le prêtre.

Il était impossible à Julio de se le dissimuler : sa paix, son bonheur, son avenir tenaient à un caprice.

Louise ne répondit que par des larmes au récit de l'entrevue de son frère avec l'archevêque Le Cricq. Par une cruelle fatalité, son bonheur à elle, mais son bonheur auquel elle tenait plus qu'à sa vie même, son union avec Auguste était liée à cette fortune qu'il fallait disputer à la captation soutenue par la toute-puissance épiscopale.

— Pauvre frère, je ne suis pas assez généreuse pour te dire : « Jette-leur au visage cet or qu'ils ont

tant convoité; laissons ce pays misérable où le prêtre n'est qu'un paria, où l'on dépouille les orphelins au nom de Dieu! Allons sur quelque terre libre où nous gagnerons, n'importe comment, le pain du jour. Tu as fait de brillantes études; tu seras maître de langues; je puis enseigner la musique; nous échapperons ainsi à nos bourreaux.»

Mais, mon ami, je n'ai pas cette force sur moi-même. Tu as dû le deviner : mon cœur ne s'appartient pas. Il est bien tard, peut-être, de te faire cet aveu. Dieu m'est témoin pourtant que je n'ai pas manqué de confiance en toi. Mais notre éducation, à nous femmes, est si singulière! Il semble que nous manquions à la pudeur quand nous prononçons le mot d'amour, même devant un frère.

Maintenant que je t'ai dit tout, j'ai à te remercier de tes efforts pour me conserver cette dot sans laquelle, hélas! je comprends que le don de mon cœur ne serait pas assez. Depuis que je suis près de toi, j'ai beaucoup réfléchi. En si peu de temps, que d'illusions tombées! Comme la vie se montre à moi bien différente de ce que je la rêvais il y a quelques mois à peine! J'ai reçu la leçon du malheur. Et cependant, quelque rude que soit le coup, mon pauvre cœur ne peut pas rompre avec ses espérances.

Dis-moi, mon ami, que tu ne m'en veux pas;

dis-moi que tu me pardonnes d'accepter un dévouement qui peut avoir pour toi, pour ton avenir de prêtre, des conséquences si terribles.

— Ma bien-aimée Louise, je remplis un devoir envers toi, et je regarde ce devoir comme sacré. La loi de Dieu me commanderait de prendre en main la défense d'une orpheline dont le sort me serait remis par la Providence ; que ne dois-je pas faire quand cette orpheline est ma sœur ?

Puis il est bon qu'il y ait dans le monde des hommes qui bravent l'injustice, n'importe sous quel manteau elle se cache. Elle prend contre nous aujourd'hui la livrée pieuse d'une congrégation de religieux. Je résisterai à ce Satan revêtu d'une robe de Jésuite. Un archevêque se fait le séide de nos spoliateurs ; je ne m'effraye pas de ses menaces. Ne crains rien, ma sœur, j'irai jusqu'au bout.

— O mon ami, je ne doute pas de ton courage, mais je me demande si je ne suis pas bien coupable de t'exposer à une lutte contre les forts, de te compromettre vis-à-vis de ce monde clérical qui ne pardonne jamais une résistance. Sans moi, tu prendrais ton vol heureux et libre, et tu n'irais pas te briser dans des efforts, peut-être stériles, contre les plus rusés et les plus tenaces des hommes. Mon Dieu ! que je suis malheureuse !

— Louise ! l'injustice m'irrite : et j'eusse été seul

que, probablement, j'eusse voulu revendiquer mon droit, moins par amour de la fortune, dont je sens toutefois le prix comme moyen d'indépendance, que par sentiment de la justice et par besoin de dévoiler au monde la fraude exercée en grand sous le couvert du catholicisme. Rassure-toi donc, notre cause est commune. Je suis heureux de me dévouer pour toi, mais, avant tout, je me dévoue à une cause supérieure à la tienne, à la cause de Dieu.

Ces affirmations, quelque énergie qu'elles prissent dans la bouche de Julio, ne rassuraient pas Louise. La femme, avec les grands emportements de son cœur, a plus le sens pratique des choses que l'homme, dont la logique puissante aboutit trop souvent à l'absolu. La femme voit les détails, les causes secondaires. Elle a, comme l'enfant, la mémoire des faits très-vive. Sa logique, à elle, c'est ce qu'elle a vu.

Or, Louise savait que les haines sacerdotales sont implacables ; que, lorsqu'elles sont mises en jeu par des corporations puissantes, qu'elles sont soutenues par des ambitions qu'on a su habilement exploiter, elles ne connaissent plus d'obstacles. Il ne lui échappait pas que l'intervention de l'archevêque n'était pas gratuite de sa part, qu'il n'avait pas fait venir Julio à T. sans un intérêt majeur, complice, par conséquent, de l'intérêt des Jésuites.

Et, ramenant tout à un résultat probable, elle se disait avec terreur :

— Nous sommes perdus !

La mère Judas avait profité de l'absence de quelques jours de Julio pour jouer dans Saint-Aventin son rôle infernal. Ce n'était pas de la haine qu'elle avait pour Julio, c'était de l'horreur. Du jour où le prêtre intelligent n'avait pas voulu, dans sa loyauté, se prêter à l'une de ces fraudes pieuses destinées, selon les uns, à ranimer la ferveur des peuples, selon d'autres, à attirer de riches offrandes et à grossir l'escarcelle dans les sacristies, dès ce jour Julio avait été jugé par elle. Et comme elle ne savait ni aimer, ni haïr à demi, elle devait prôner son curé à le faire passer pour un saint, ou le poursuivre avec une animosité impitoyable à le faire exécrer comme le plus infâme des prêtres.

Ce dernier parti allait encore mieux à son caractère. Les voluptés de la vengeance sont plus âpres à de telles âmes que celles de l'enthousiasme et du fanatisme. On se fatigue à toujours diviniser le même homme, on ne se fatigue pas à le harceler de haine. Il y a dans les cœurs dévots une source où le fiel ne tarit pas.

Julio était adoré dans sa paroisse. Les grands instincts du peuple ne le trompent pas. On peut quelquefois le tromper, mais il revient bientôt de

ces opinions factices et rentre majestueusement dans le vrai. Les montagnards de Saint-Aventin avaient quelque temps étudié ce jeune homme aux allures si différentes du type banal sur lequel se modèle le clergé. Cet homme si distingué de manières, si profond dans son langage, si simple en toutes choses, familier avec tous, jusqu'aux limites de la dignité, allait à ces natures franches et un peu sauvages. Elles sentaient qu'elles avaient dans leur curé un homme de bien.

Les vieillards surtout, ces conservateurs traditionnels de l'expérience des ancêtres, étaient pleins d'admiration pour lui. Ils en devisaient entre eux :

— C'est un prêtre celui-là, disaient-ils.

Les hommes de l'âge mur ne disaient qu'une seule parole : — Nous avons là un ami.

Les jeunes gens plus enthousiastes voyaient en lui un homme exceptionnel : — Nous l'aimons bien, était le cri parti de leur cœur.

Julio n'avait contre lui que la petite coterie de madame de la Caprède. Le peu de cas que Julio avait fait de Lisette Cabarous, la miraculée, jetait celle-ci naturellement dans les rancunes de la bonne mère. Suivaient ces créatures stupides ou fanatisées, jeunes filles au tempérament maladif, dont le cerveau surexcité ne modérait pas dans un salutaire équilibre tous les organismes destinés à produire cet état de vie calme et doux qu'on appelle

la santé. Madame de la Caprède avait pris un empire absolu sur ce petit troupeau. Elle était son évangile sur la terre. Qui eût osé penser autrement que la bonne mère ?

— Ce malheureux curé !

Il n'y avait pas d'autre nom pour Julio dans la bouche de la dévote. Et, ce mot vague qui n'était pas une injure dans la langue, mais qui laissait croire tout ce que pourrait inventer l'imagination, frappant du matin au soir l'oreille des jeunes filles composant la confrérie de la paroisse, que concluait chacune d'elles ? Évidemment, que Julio était un bien mauvais prêtre, puisque la bonne mère le traitait sur ce ton. Et quand leurs grands-pères, leurs pères, leurs frères parlaient avec affection de ce même homme, c'était pour elles propos de mondains : la bonne Mère savait, mieux qu'eux tous, les choses d'Église.

Ce fut sur ces faibles cervelles que la mère Judas exerça son besoin de nuire au prêtre qu'elle détestait. Outre les jeunes filles des confréries, elle avait ses affidés intimes, ses confidents.

Une lettre de T., arrivée le lendemain même du retour de Julio, apprit à la vieille nonne les grands événements, le procès intenté par le curé aux Jésuites, l'indignation de l'archevêque et ses efforts pour empêcher ce grand scandale, les menaces d'un interdit auquel le bon archevêque ne se ré-

soudrait qu'avec une peine extrême, si le récalcitrant ne venait pas à résipiscence.

Cette lettre jeta madame de la Caprède dans le délire de la joie.

— Ah! il s'attaque aux Jésuites, ce malheureux curé! dit-elle à Lisette Cabarous et au petit comité des intimes. Il verra comme ils le feront danser.

S'attaquer aux Jésuites! mais pour les petites filles, c'était s'attaquer à Dieu même.

— Aux Jésuites!!! dit l'extatique.

— Aux Jésuites!!! dirent Manette, Gotille et Marion.

— Les bons Pères, ce sont des saints; mais à qui y touche, gare! La révolution française s'est faite, mes enfants, la tête de Louis XVI est tombée sur l'échafaud, parce qu'on avait chassé les Jésuites. Charles X est tombé, parce qu'il a cessé de les protéger.

— Ils sont donc bien nécessaires, bonne mère, les Jésuites?

— Comment nécessaires, ma fille! mais c'est l'avant-garde du catholicisme. Il n'y aurait pas de religion sans les Jésuites. Ce sont eux qui soutiennent à Rome notre très-saint Père le pape Pie IX. Ils ont fait l'Immaculée Conception de la sainte Vierge.

— O ma bonne mère, dit Lisette Cabarous,

tâchez donc de les voir pour qu'ils fassent l'Immaculée Conception de notre cher saint Joseph.

— Certainement, mon enfant chérie : quand le jour sera venu, Dieu inspirera les Jésuites ; et alors, vous, ma fille, vous serez glorifiée ; et votre révélation sera répandue dans le monde entier. Priez toujours, ma fille ; mais sachez bien que ce qui se fera se fera par un Jésuite.

— Mais le bon père Basile !... dit Marion.

— Oh ! celui-là est le précurseur de celui qui prendra en main la grande cause de l'époux de la sainte Vierge. Rien ne peut se faire de bon dans l'Église que par les Jésuites.

— Je les aime donc bien moi, dit Gotille, et non pas ce malheureux curé.

— On ne doit pas dire qu'on ne l'aime pas, reprit avec une ironie mordante la mère Judas, la charité le défend. Mais il est bien permis de demander à Dieu d'en être délivré.

— La charité permet cela, ma mère ?

— Oh ! parfaitement.

— Il ne me parle jamais de la sainte Vierge au confessionnal, ma mère.

— J'ai voulu, dit Manette, le consulter sur ma vocation ; il ne m'a seulement pas écoutée : « Quand vous aurez vingt ans, nous nous occuperons de cela, » m'a-t-il dit.

— Il se soucie bien des vocations, lui ! Voyez la

belle œuvre qu'il a faite de sa sœur: une musicienne, une chanteuse!

— Ma mère, il me parle toujours de devoir.

— Oui, ma mère, il m'a dit à moi qu'on ne se sauverait qu'en faisant son devoir, et que quand on communierait tous les matins, qu'on se confesserait deux fois par semaine, si l'on ne remplissait pas ses devoirs, on ne se sauverait pas.

— Il m'a parlé exactement de la même manière: c'est un confesseur bien peu consolant. Ah! le père Basile! Celui-là vous prenait tout le cœur. J'ai encore toutes chaudes à mon oreille les paroles d'amitié qu'il me disait au confessionnal: — Mon enfant bien-aimée, Ma fille chérie, mon ange. — Oh! qu'il est doux de s'entendre appeler mon ange! Celui-là vous dit: Ma fille, tout court.

— Son temps est compté, allez! mes chers enfants. Je vous prédis que monseigneur nous en aura bientôt débarrassées. Mais priez la très-sainte Vierge et saint Joseph pour qu'on nous envoie un prêtre pieux, zélé, intérieur, mortifié, qui porte la paroisse aux pratiques, et soit bon pour les fidèles servantes de Dieu.

Les malveillantes paroles de madame de la Caprède n'eurent pas toute l'influence qu'elle s'en était promise. Le travail fait dans l'ombre par ses émissaires ne put détourner les bons habitants de

Saint-Aventin de leur amour pour leur jeune pasteur.

Aussi, quand, après le voyage de T., il reparut parmi eux, toujours franc, toujours bon et digne, et qu'on sut la spoliation dont sa sœur et lui étaient les victimes, il lui fut facile de voir que les sympathies qu'on lui portait devenaient plus vives que jamais. Dans ces questions de testament en faveur des maisons religieuses, il y a un intérêt de justice qui prévaut toujours. Si le donataire n'a pas de parents, si ces parents ont eux-mêmes un brillant état de fortune, l'opinion publique s'en occupe peu ; qu'on ait fraudé la loi, qu'on ait eu recours au fidéicommis, qu'importe? On trouve naturel alors que chacun dispose de son bien comme il l'entend. Mais on devient impitoyable du moment qu'il y a des héritiers, sans fortune, que le legs pieux vient frustrer tout à coup de leurs espérances légitimes. Oh! que les ordres religieux de notre époque, et en particulier celui des Jésuites, payeront cher un jour ces héritages mal acquis! Il viendra un moment où le bien qu'ils auront pu faire dans les œuvres d'éducation et de charité ne sera pas compté dans la balance populaire. Ils tomberont sans emporter un regret : le peuple se fera le vengeur des spoliations. Il aura servi la justice de Dieu.

— Huit jours s'étaient écoulés depuis le retour

de Julio. Louise tremblait, à chaque arrivée du facteur rural, qu'un pli de l'archevêché n'apportât une fatale décision qui frapperait son frère.

Une lettre aux armoiries épiscopales arriva, en effet, à Saint-Aventin. La pauvre enfant, qui la reçut des mains du facteur, la porta en tremblant à son frère.

— Voilà, dit-elle, un arrêt de mort.

— Non pas, dit Julio. Vois le timbre de la poste. La lettre vient de ***. Et ce ne sont pas les armoiries de l'archevêque.

— Que Dieu soit béni! s'écria Louise.

La lettre reçue par Julio contenait ce qui suit :

« Vous êtes un grand négligent, mon cher abbé. Vos lettres sont de plus en plus rares et j'aime tant à les recevoir! Vous savez que nous sommes frères ; il est si doux de communier avec des prêtres gens d'esprit, que je me suis tenu heureux de votre gracieuse connaissance.

« Je compte aller passer une partie de la saison des eaux à Luchon. Il n'y a que deux endroits au monde où je me plaise complétement : Paris et les Pyrénées. Paris, le centre de tout le mouvement intellectuel de notre époque; les Pyrénées, cet immense jardin d'éternelle verdure, planté de la main de Dieu pour délasser le corps et rafraîchir l'âme

« Je n'ai pas besoin de vous dire que ma Grandeur ira voir votre Grandeur.

« Ne croyez pas que je plaisante, vous êtes plus évêque que moi. Vous faites, m'a-t-on dit, des miracles à Saint-Aventin. Une de nos grandes dames, qui a autant de bel et bon esprit que de solide vertu, ce qui est rare dans ma ville épiscopale, est revenue de Luchon tout émerveillée de ce qu'on lui a raconté de Saint-Aventin. Vous ramenez, dit-on, l'âge d'or dans cette montagne. Vos fidèles sont des chrétiens des premiers siècles.

« Comment vous y êtes-vous pris? Enseignez-moi cela bien longuement. Il n'y a que vos lettres que je trouve courtes.

« Nos curés réussissent si peu ! A peine si, après vingt ans de ministère, un prêtre peut affirmer qu'il y a autant de religion dans sa paroisse qu'au jour où il en a pris possession. Ce n'est pourtant pas la piété qui leur manque. Je trouve cela désolant, je vous l'avoue. Puisque Dieu vous donne la grâce de faire mieux, enseignez-moi votre méthode.

« Il paraît que vous avez aussi votre miracle à Saint-Aventin. Je ne vous en fais pas mon compliment. Prenez garde! la Salette et Lourdes se fâcheront.

« Je crois bien qu'il s'est fait un miracle dans votre paroisse, mais c'est celui de l'esprit, de

l'Évangile pénétrant un peuple endormi dans ses vices et ses routines de culte. Le thaumaturge, c'est vous.

« Jetez aux quatre vents et en lambeaux cette lettre écrite à bâtons rompus et avec une négligence qui ne fait pas honneur à un évêque. De plus, ne parlez jamais de notre correspondance, *propter metum Judæorum*. Je veux mourir en paix avec la sacrée congrégation du Saint-Office *pour la recherche de la pravité hérétique*. Et vous sentez un peu le fagot.

« Adieu, mon bien cher abbé.

« Tout à vous de cœur.

« ***, Évêque de ***. »

Julio répondit :

« Saint-Aventin, août 1860. »

« Vous êtes bien bon, Monseigneur, de songer encore à l'exilé de Saint-Aventin. Au train dont vont les choses, je n'aurai pas même longtemps la paix dans mon exil. Il est probable que vous ignorez une certaine affaire. Nous voilà, ma sœur et moi, en procès ; devinez avec qui? Avec les révérends Pères Jésuites. Ils ont pris la liberté grande de se faire faire donation de tous les biens de ma respectable tante, à l'aide d'un fidéicommis. Bien entendu, je prends la petite liberté de réclamer de-

vant les tribunaux contre cette odieuse captation. Monseigneur de T., qui entend à sa manière la protection qu'il doit à ses prêtres, a voulu exiger que je renonçasse à cette revendication si légitime. Il a prétendu qu'au nom de la sainte obéissance, je devais me désister.

« Vous comprenez ce que j'ai dû répondre à ce gros argument. Vous avez donc plus raison que vous ne le pensez, en disant que je sens le fagot. Avoir attaqué les Jésuites ! Quel crime abominable ! Que ne feront-ils pas pour me perdre ?

« Mais laissons ce triste chapitre.

« Vous me demandez comment je m'y suis pris pour faire de Saint-Aventin un peuple sérieusement chrétien. Vous voulez connaître ma méthode : Elle est bien simple.

« J'ai pris littéralement le contre-pied de ce que font les prêtres.

« Leur première maxime est celle-ci : « Qu'il « faut parler aux sens du peuple. » La mienne a été : « Il faut lui parler raison. »

« Leur seconde maxime est : « qu'il faut prêcher « les pratiques de dévotion. » Le mienne a été : « qu'il faut prêcher une chose unique, le devoir. »

« Au lieu de l'idée judaïque : *Pavete ad sanctuarium meum*, j'ai enseigné à mes chrétiens que le cœur de chacun d'eux est le vrai sanctuaire de Dieu ; que l'Église matérielle n'est qu'une maison

commune qui abrite chaque fidèle, lui-même le vrai temple. Je leur ai expliqué que la cloche n'est que le gros timbre d'une horloge, qu'elle n'a aucune vertu en elle-même, et moins encore celle de chasser les orages, mais que souvent elle fait tuer les sonneurs par la foudre.

« Ils n'ont pas tardé à comprendre que la religion ne doit pas être confondue avec cet entassement de choses de culte qui a fait les délices du moyen âge. Je leur ai dit que César et saint Pierre seraient bien étonnés, bien surpris s'ils revenaient aujourd'hui à Rome. César n'entendrait pas la langue qui se parle sur les ruines du Forum, et saint Pierre demanderait de quelle religion sont les Romains. Mes paroissiens connaissent merveilleusement l'histoire des premiers siècles de l'Église. Vous pouvez leur parler de la basilique chrétienne, du repas de frères après la communion eucharistique. Ils savent tout cela. Je les ai intéressés en leur racontant les grandes choses de leurs pères dans la foi. Ils en sont fiers comme des hommes auxquels on montre leurs titres de noblesse.

« Je ne leur prêche que le vieux catéchisme de Moïse réédité par le Christ : « Aimez Dieu, aimez les hommes. » Tous sont assis dans l'église ; il y règne les deux grandes choses de la vie commune, la décence et la liberté. On s'y plaît, on s'y retrouve.

« Nos montagnards sont nés musiciens. Il n'est pas rare de les entendre chanter, en accords, quand ils reviennent de leurs travaux. Ils chantent des cantiques à l'église. Nos jeunes gens forment un chœur, nos jeunes filles un autre. J'ai fait choix de quelques cantiques simples. J'en ai composé d'autres à leur usage. Ils sont fiers de ceux-là : ce sont les cantiques de Saint-Aventin.

« Vous pensez bien que dans mes cantiques *on ne se meurt pas de regret de ne pouvoir mourir*, et que le cœur de mes jeunes paroissiennes *ne se consume pas en désirs et ne s'exhale pas en soupirs*.

« En un mot, j'ai voulu résoudre le problème : le christianisme mis en rapport avec l'homme de notre temps. J'ai réussi chez des campagnards simples et droits : on peut réussir partout.

« Mon grand levier, le voici :

« Il fallait se faire accepter chaudement de la génération nouvelle. Les vieillards s'éteignent chaque année, comme les feuilles tombent à l'automne. Ils emportent leurs préjugés, leurs ignorances, leurs routines. L'avenir religieux n'est pas là. Il n'est pas non plus, comme on le croit vulgairement, dans un petit groupe de filles pieuses. Ces demi-nonnes comprennent mal la religion, et l'idée fausse qu'elles en donnent au peuple n'est propre qu'à l'en dégoûter.

« Tout l'avenir d'une paroisse est dans les jeunes gens, dans les jeunes hommes à marier ou mariés depuis peu. Voilà ma base d'opération. Ce sont ceux-là que j'ai dû grouper fortement, après les avoir attirés à moi, sans aucun des moyens factices qui galvanisent quelques instants la jeunesse et la laissent ensuite à ses luttes, à ses dégoûts.

« J'ai prêché souvent sur la grande question du mariage. J'ai dit tout haut qu'il faut marier la jeunesse de bonne heure. Je me suis fait le patron de ceux qui aiment. J'ai réhabilité l'amour dont les stupides font un péché et dont Dieu a fait le grand levier dans l'âme humaine.

« Pour sauver l'homme des passions qui dégradent, favorisez en lui les passions nobles.

« Ce sont de singuliers moralistes que vos bons curés. Ils veulent faire du cœur de l'homme, ce foyer que Dieu a fait incandescent, une table de marbre glacée et polie. Ils voudraient tant que cette surface ne fût pas ternie par le souffle d'un péché véniel ! Cette théorie charmante chez les anges et à laquelle les bonnes gens, parce qu'ils sont hommes, ont eux-mêmes les premiers le soin de ne pas conformer leur vie, n'est pas praticable. On sue sang et eau dans les maisons religieuses, en plein ascétisme, pour réduire toute âme, consacrée par des vœux, au *tanquam cadaver*, et l'on

n'y réussit pas. Comment appliquer cette méthode aux âmes qui vivent librement dans le monde?

« Voilà le procédé actuel. On jette l'homme tout enveloppé de langes dans un sépulcre : le malheureux s'agite, soulève le lourd couvercle, brise ses chaînes, se drape dans son suaire, regagne sa maison et déclare qu'il en a assez. Son expérience est faite. Vos prêtres le reverront le jour de son agonie : pas avant.

« J'ai pris l'homme : je lui ai crié : *Veni foras!* De l'air, de la vie, de la liberté, de l'amour sous l'œil de Dieu, en obéissant à ses lois et en développant, sous son souffle tout-puissant de providence et de grâce, les forces merveilleuses dont il nous a doués!

« Vous voyez, Monseigneur, qu'il y a un abîme entre ces deux théories. Mais ne vous fatiguez pas à leur donner ma méthode : ils ne la comprendraient pas. Des hommes qui ont été pétris, dès l'enfance, des idées de théocratie violente, de domination du prêtre sur toute créature, qui se croient une race à part dans le monde, un peuple choisi « pour briser les nations avec la verge et les tenir sous l'escabeau de leurs pieds, » ces hommes qui suintent le moyen âge par tous leurs pores et qui ont en abomination ce qu'ils appellent la prétendue civilisation moderne, le mot est bien trouvé, parce que cette civilisation ne permet plus au prêtre l'an-

tique exploitation des peuples, comment ces hommes viendraient-ils à vous? Tout évêque que vous êtes, Monseigneur, vous sentiriez bien vite le fagot.

« Laissez, laissez passer cette génération perdue. *Sinite mortuos sepelire mortuos*. Si vous pouvez, dans la suite de votre long épiscopat, car vous êtes jeune, faire autour de vous un petit collége de disciples, de véritables prêtres qui comprendront leur époque et se feront comprendre d'elle, vous aurez fait une grande chose et la seule qui soit pratique.

« Mais pour cela, il faut un certain courage. Il faut fermer son séminaire. L'esprit monacal s'est emparé de ces institutions dont la pensée est très-belle et qui pourraient rendre d'immenses services à l'Église, s'ils fussent restés ce que le concile de Trente voulait qu'ils fussent, une université théologique. Maintenant c'est vicié : la synagogue règne là avec le formalisme des docteurs de la loi.

« Cette grave mesure une fois prise, faites de votre maison épiscopale une haute école où le maître sera vous, où les jeunes candidats au sacerdoce seront vos amis et vos enfants. Préparez-les par le texte des saintes lettres et par toutes les études qui forment aujourd'hui l'homme bien élevé. Qu'ils aient des livres, beaucoup de livres; qu'ils suivent les cours professés dans les colléges de votre ville épiscopale. Qu'ils aillent dans le monde, et quand

vous aurez fait pendant quelques années, sous le régime de la liberté la plus absolue, l'épreuve sérieuse de leur vocation au sacerdoce, vous leur direz : Rentrez maintenant dans le monde : prenez un an, deux ans, trois ans pour vous choisir une épouse; et quand ce choix sera fait selon votre cœur, conformément à la sage disposition de l'Église orientale, je vous imposerai les mains et je vous confierai les villes importantes de mon diocèse. Jusqu'à ce moment l'Église d'Occident a cru agir avec sagesse et donner à son sacerdoce un plus grand prestige, en lui imposant le célibat. Cette discipline a pu être utile et produire des fruits; la discipline contraire est aujourd'hui la seule qui convienne aux besoins de l'époque. Il n'y a plus pour le prêtre qu'un seul moyen de ne pas être soupçonné d'incontinence par le peuple, c'est d'être bon époux et bon père.

« Avec ces moyens, Monseigneur, vous renouvellerez votre clergé : ce clergé, une fois entré dans la voie normale dont le mysticisme l'a fait dévier, entreprendra avec fruit l'apostolat nouveau. Il fera mieux que je n'ai fait; il le fera avec moins de peine. Il y aura alors un courant immense qui entraînera les peuples vers la foi. Aujourd'hui tout les en détourne, et ce qui les dégoûte le plus, c'est le prêtre. Toujours avec les meilleures intentions, les plus pieux, les plus fervents, prenant l'huma-

nité à rebours, sont logiquement ceux qui font le plus de mal.

« Mais comme vous avez peur des consulteurs de la sacrée congrégation du Saint-Office et que vous ne voulez pas avoir maille à partir avec Rome, je conjecture que vous laisserez mon utopie comme le rêve d'un songe-creux.

« Et vous aurez raison. Qu'est-ce qu'un homme aujourd'hui dans ce mouvement qui a le fracas des grandes eaux et qui entraîne le clergé vers une rupture éclatante avec la société nouvelle? Un évêque plein de raison, qui voudrait dire à ces fous : «Vous allez à l'abîme,» serait proscrit par eux avec une violence implacable. Ils demanderaient hautement à Rome sa dégradation.

« Nous causerons, quand vous viendrez ici, de la situation critique dans laquelle s'est placé le clergé entraîné par quelques fanatiques et par quelques brouillons. Vous me direz ce que vous savez, et vous devez en voir chaque jour de curieuses. Je vous dirai ce que m'apprennent le recueillement et la solitude. Que de malheurs pour le clergé dans l'avenir !

« Je vous prie d'agréer, Monseigneur, les plus respectueux hommages de celui que vous voulez bien appeler votre frère.

« JULIO. »

« *P. S.* J'ai eu ici, pendant tout le mois de mai, un vilain gros moine que l'archevêque m'avait envoyé pour prêcher et édifier mon troupeau. Il a fait beaucoup de *patati patata*, il a mouillé force linge et bu mon vin de Bordeaux. Il ma fallu défaire tout ce qu'il avait fait. Je vous réserve cette histoire. C'est lui qui colporte maintenant, par le monde religieux, la révélation de Lisette Cabarous. Il veut attacher son nom à cette farce. Les pauvres moines, ils se battent les flancs ! Hélas ! leur jour approche. »

X

UN NOUVEAU VERGÈS

C'était l'un des jours les plus chauds de l'été de 1860, le samedi matin 29 août. Tout annonçait dans la montagne une de ces journées tant aimées des touristes, où l'on peut faire les courses les plus longues, les ascensions des plus hauts pics. Un vent frais, presque piquant, balayait les dernières vapeurs blanches des flancs des contre-forts qui, comme des arcs-boutants, soutiennent le mur gigantesque de l'arête centrale. Les glaciers scintillaient aux premiers rayons du soleil, le vent et les vallées profondes étaient encore dans cette ombre pleine de fraîcheur qui protége les villages, jusqu'à ce que le soleil ait tracé une longue ligne sur l'azur de ce beau ciel du Midi.

Les dernières neiges fondues avaient imbibé les masses pyrénéennes, et de leurs larges flancs,

comme d'une éponge pressée, s'échappaient des milliers de cours d'eau, les uns en fontaines aux filets silencieux, les autres en petits ruisseaux murmurants, d'autres en torrents pleins de fracas, aux mouvements rapides que l'œil ne pouvait suivre sans prendre le vertige, au choc terrible qui ébranlait la terre.

Au loin, sur le vaste bassin sillonné par la Garonne, vous auriez pu, du haut d'un de ces pics qui s'avancent vers la plaine, remarquer une atmosphère déjà chaudement colorée, un ciel de plomb arrêté à l'horizon par une ligne rougeâtre.

Un voyageur, tenant sous le bras une toute petite valise, attendait, sur la route de Luchon à T., la diligence qui avait dû partir à cinq heures du matin. L'homme impatient regardait souvent sa montre, marchait sur la route tantôt vers T., tantôt en remontant la vallée, évidemment pour se distraire et pour tuer le temps. C'était un des curés de la montagne. Il avait ce jour-là un costume ecclésiastique très-propre et complet. Soutane, rabat, ceinture, chapeau à larges bords. L'homme du XIXe siècle perçait pourtant à travers ce costume; il portait ce que les parfaits parmi les prêtres appellent « l'habit révolutionnaire, » c'est-à-dire le pantalon, qu'ils remplacent, eux, par la culotte classique de l'ancien régime, indice vénérable qu'on n'est pas infecté de l'esprit moderne. Les

gros souliers, quoique propres, indiquaient le Pyrénéen.

La lourde patache arriva enfin, criant sur ses ressorts et attelée de ces pauvres haridelles sèches et hautes, au flanc saignant, qui épuisent à ce service un reste de force.

— Vous avez une place?

— Pas une, monsieur le curé.

— Pas une! Ce n'est pas possible. Juchez-moi où vous voudrez, près de vous sur le siége, parmi les bagages. J'ai une affaire à T.

— Oui, et si la régie me met à l'amende?

— Eh bien, on la payera l'amende.

Et le vigoureux gaillard se hissa sur la banquette, où des jeunes gens, en se pressant un peu, lui firent une place.

— Voilà un luron qui n'a pas froid aux yeux, dirent dans l'intérieur de la voiture des voyageurs de commerce. Il a le torse d'un Hercule. Ce sont de beaux hommes, les Pyrénéens. Avez-vous vu cet œil vif, ce nez arqué, ces lèvres de feu?

— Nom de Dieu! oui. Celui-là ferait plutôt un gendarme qu'un prêtre.

— Ce n'est pas si commun, les beaux hommes. Si j'étais gouvernement, je ferais faire l'inspection des séminaires par un capitaine de recrutement, et crac! tout ce qui serait de l'encolure de ce gaillard-là, je l'enverrais au régiment.

— Diable! et la liberté?

— A chacun sa tâche. Je ne connais que ça. Faites prêtres et religieuses des gens rachitiques, tant mieux! Cela n'est pas bon à procréer. Mais les gens vigoureux, le sac sur le dos! et, un jour, rentrés dans leurs foyers, ils donneront à l'État de beaux enfants.

Pendant ce cours improvisé d'économie sociale, le curé, qui s'était installé comme il l'avait pu, récitait paisiblement son bréviaire.

Quand la diligence approcha du faubourg situé au delà du pont de la Garonne, il fallut descendre. Force fut au curé de se rendre à pied jusqu'à la ville. Il était onze heures: un appétit formidable était venu au Pyrénéen, qui s'était levé avec l'aurore. Il entra dans un restaurant de la place du Capitole, se fit servir un déjeuner qu'il égaya d'une bonne bouteille de blanquette de Limoux, prit son temps, se reposa, paya au comptoir et sortit.

De là, se dirigeant vers le théâtre, il entra dans la grande rue qui conduit à la cathédrale et dans le centre de la ville.

Le rez-de-chaussée de la troisième maison sur la gauche était occupé par la vaste boutique du celèbre armurier de T., Audran. Le curé entra, et s'adressant au garçon de magasin:

— Je voudrais, dit-il, un bon revolver, quelque chose de solide.

Audran, qui était dans l'arrière-boutique, se présenta.

— Vous voudriez, monsieur le curé, une arme de prix ?

— Mon Dieu ! non, je ne veux pas mettre une forte somme, mais je tiens au solide. Je suis curé de la montagne, quelquefois on peut voyager tard...

— Je comprends.

Et l'armurier, tirant d'une vitrine un beau revolver à quatre coups.

— Voilà ce qu'il vous faut, monsieur le curé. C'est de premier choix dans les armes solides. Le manche est sans luxe, je vous garantis l'arme : voyez mon nom.

— Et le prix ?

— Vous le trouverez un peu cher : 90 francs, prix fixe.

— Prix fixe ?

— Oui, monsieur le curé, prix fixe.

Le curé prit l'arme, la tourna, la retourna, s'exerça à la manier.

— Avec cela, dit-il, on peut faire peur à un homme !

— Et à plusieurs, monsieur le curé, surtout quand on est taillé comme vous.

— Je pourrais donc faire peur ?

— Mais je le pense.

— Pas un rabais ?

— Pas un rabais.

— Allons !

Et le curé, sortant sa bourse de cuir nouée par de gros cordons, paya sur le comptoir la somme de 90 francs.

— Votre nom, monsieur : nous avons l'usage d'inscrire sur notre livre les noms des personnes auxquelles nous vendons des armes à feu.

— Très-bien, monsieur. La précaution est bonne contre les assassins. Écrivez : « Jean Loubaire, curé de ***. »

Il allait sortir. Mais se retournant vers l'armurier :

— Réflexion faite, chargez-moi cela à balles : ce sera par-dessus le marché, j'espère.

— Qu'à cela ne tienne, monsieur le curé ; faut-il y mettre des capsules?

— Mais certainement.

Et l'armurier remit le pistolet au curé.

Celui-ci glissa doucement l'arme dans le gousset de son pantalon et partit, accompagné d'un salut gracieux que lui fit le marchand.

— Allons voir maintenant, se dit Loubaire, notre seigneur Le Cricq.

Une heure sonnait à la grande horloge de Saint Etienne. Les rues étaient silencieuses ; et plus l'étrange personnage armé du revolver s'enfon-

çait dans le quartier aristocratique, moins il rencontrait de passants. Il trouva pourtant bientôt une petite rue toute remplie de boutiques; il la suivit d'un pas lent et ferme; il tourna sur la droite dans une autre rue également commerçante, et sonna à un grand portail donnant sur une cour. La porte s'ouvrit, et il s'avança vers la loge du portier.

— Bonjour, Florentin.

— Ah! c'est vous, monsieur Loubaire!

— Oui, mon ami. Comment te portes-tu?

— Très-bien, monsieur Loubaire.

Ce Florentin était très-connu du curé de *** : c'était le fils du portier du grand séminaire. L'abbé l'avait vu pendant quatre ans presque bambin, aussi il le tutoyait.

— Tout le monde est-il dans le bazar épiscopal?

— Ces messieurs sont sortis, il n'y a que Monseigneur, qui est dans son cabinet.

— Ah! très-bien. C'est précisément à lui que j'ai affaire.

— Voulez-vous que j'aille vous annoncer?

— Pas besoin, mon garçon. Un curé de campagne comme moi tient fort peu à l'étiquette. Je connais l'escalier.

— Eh bien! soit, allez, monsieur Loubaire.

— Écoute. J'ai à causer un peu longuement avec Monseigneur. Si, par hasard, quelqu'un ve-

nait, tu dirais que Sa Grandeur n'est pas visible. Tu sais, nous sommes amis.

— Oh ! monsieur le curé, personne ne viendra à cette heure : il fait trop chaud. C'est l'heure où, à T., tout le monde fait sa sieste. Et puis c'est samedi. Ce jour-là nous ne voyons jamais de prêtres. Comment avez-vous fait, vous ?

— J'ai le temps de me rendre par la voiture du soir.

— Vous êtes bien rouge, monsieur Loubaire ?

— Oh! la chaleur...

Puis Loubaire ajouta avec un demi-sourire :

— Peut-être la bonne blanquette.

— Vous êtes toujours bon enfant.

— Toujours, mon garçon. Je monte ; à revoir.

Le prêtre marcha, à l'ombre, le long du mur de l'archevêché, monta plusieurs gradins extérieurs, entra dans un large vestibule et se mit à gravir l'escalier. Arrivé au premier étage, il trouva une antichambre dont la porte était entr'ouverte. Il entra et ferma intérieurement cette porte d'un double tour de clef. Il passa dans le grand salon et eut soin, en en sortant, d'en fermer la porte à double tour sur lui. Il pénétra ensuite dans la chambre à coucher de l'archevêque, vaste pièce où Julio avait vu l'agonie du cardinal de Flamarens, et, une troisième fois, il referma la porte à clef.

Alors, malgré un assez fort battement de cœur qu'il lui fut impossible de dominer, il frappa doucement à la porte du cabinet de travail de l'archevêque.

Il entendit bientôt une voix sèche lui dire :

— Entrez!

Le prêtre entra.

L'archevêque était assis sur un large fauteuil, auprès de sa table de travail. Des livres, des journaux, des lettres encombraient cette table. Comme il était dans l'enfoncement du cabinet et qu'il tournait son visage vers la porte, il vit tout de suite le curé de *** et le reconnut.

— Monseigneur, j'ai l'honneur...

— Qu'y a-t-il? Que voulez-vous? dit l'archevêque d'un ton sec et hautain.

— J'étais venu, Monseigneur...

— Je n'ai rien à vous dire : retournez dans votre paroisse; c'est là que vous attendrez mes ordres.

Loubaire continua sur le même ton.

— Mais, Monseigneur...

— Il n'y a pas de mais, vous dis-je; je n'ai pas à discuter avec vous. Allez-vous-en... Bonjour.

Pendant ce dialogue, l'archevêque était resté assis et le prêtre debout.

— Est-ce bien sérieusement que vous dites cela, Monseigneur?

— Oui, très-sérieusement. Sortez, vous dis-je, ou bien...

Et le prélat se levant faisait mine de se rendre à la cheminée pour tirer le cordon de la sonnette.

Le Pyrénéen vit le mouvement; et, prudent comme le chasseur que le lion surprend avant l'heure où il venait l'attendre, il bondit vers la cheminée, tire de sa poche un large couteau, et coupe le cordon.

— Vous me faites violence, chez moi, monsieur! mais c'est horrible! Vous êtes suspens *ipso facto*.

— Ah! monsieur l'archevêque, vous le prenez sur ce ton. C'est ainsi que vous recevez vos prêtres! Voilà le régime auquel sont sonmis vos bien-aimés coopérateurs!

— Vous allez m'écouter à votre tour.

Puis, tirant de son large pantalon, après avoir retroussé sa soutane, le brillant revolver, il l'arma avec bruit, et, le montrant à l'archevêque :

— Voici l'*ultima ratio*. Vous pouvez vous asseoir maintenant.

Et, prenant lui-même un fauteuil qui se trouvait en face du prélat, il continua de la sorte :

— Toute résistance serait inutile de vous à moi. Trois portes fermées à clef et en dedans nous séparent de quiconque pourrait vous secourir. Florentin est prévenu que j'ai à causer longtemps avec vous et m'a promis de ne laisser monter personne.

Il m'a appris que tout le monde était sorti. Les domestiques sont dans l'office ou font la sieste. Vous êtes à moi... Entendez-vous bien?... Tout à moi!

Et, dans ce moment, l'œil fauve du Pyrénéen s'illumina d'une manière effrayante.

L'archevêque pensa que ce pauvre prêtre avait un transport au cerveau et que lui-même avait affaire à un fou furieux. La position était critique; il chercha à calmer cet homme :

— Eh bien! mon ami, causons, je le veux bien. Vous avez bien fait de fermer les portes : nous serons mieux seuls. Mais serrez cette arme que ni vous ni moi ne sommes accoutumés à voir. Peut-être même un accident imprévu... dans votre état d'exaltation... que vous regretteriez un jour...

— Ah! je suis maintenant votre ami; vous voulez bien causer avec moi! L'illustrissime et révérendissime Le Cricq, archevêque de T., successeur de Son Éminence le cardinal de Flamarens, veut s'abaisser à un entretien de tête-à-tête avec un misérable curé de la montagne, quel meveilleux changement!

— Nous sommes d'accord maintenant, mon ami... Eh bien! voyons, votre paroisse va bien?... Vous l'avez quittée ce matin?...

— Assez de plaisanteries, Monseigneur. Je n'ai pas pris cette cruelle détermination pour vous dire

ou pour écouter des balivernes. Je vois, à votre ton, que vous avez peur, et vous avez raison. Vous pourriez supposer qu'un moment de fièvre furieuse m'a fait me précipiter chez vous. Rassurez-vous de ce côté : je ne suis pas Vergès, un fou qui va punir l'infortuné Sibour d'être allé, contre sa conscience, proclamer le dogme de l'Immaculée Conception. J'ai toute ma raison, autant que vous, moins la préoccupation de notre situation étrange. Mais mon parti est pris. Au moindre cri que vous jetteriez pour appeler au secours, vous voyez cette burette?

Et il lui montrait le revolver :

Il y aurait deux coups à boire pour vous et deux pour moi ensuite, et tout serait fini.

– Peut-être il n'est pas fou, se disait à part lui l'archevêque ; alors, c'est bien grave.

— Écoutez-moi, maintenant, reprit Loubaire. Depuis que vous êtes archevêque, il y a bien peu de temps, voilà la troisième paroisse où vous m'envoyez. Je n'ai fait que courir monts et vallées, nord et midi, dans le diocèse. A ma paroisse de ***, j'ai déplu à la comtesse de B... Elle trouvait que je n'aimais pas assez les Jésuites. Vous m'avez ôté ma cure, vous m'avez humilié en m'envoyant vicaire à Saint-Bertrand. Les frères de l'école chrétienne m'ont dénoncé comme ne croyant pas à l'Immaculée Conception. Vous m'avez infligé

quinze jours de retraite au grand séminaire et vous m'avez relégué dans la montagne. Je me trouvais bien avec mes pâtres de la vallée du Lys. Vous m'en avez chassé, parce que, disiez-vous, je manquais de zèle dans mon église, que tout y était en désordre, et autres niaiseries de ce genre. Maintenant, vous me menacez de me renvoyer de L..., parce qu'on vous a dénoncé mes relations trop fréquentes avec la famille de mon ancien maire de la vallée du Lys. Eh bien, vous allez savoir toute la vérité ! J'ai payé de petites dettes; je viens d'acheter ce revolver 90 francs ; il me reste 10 francs que je destine à celui qui creusera ma fosse. Je suis venu ici avec l'intention bien arrêtée de débarrasser le clergé d'un tyran tel que vous et de me délivrer moi-même de la vie. Voyons, monsieur l'archevêque, êtes-vous prêt à mourir ? Moi je suis prêt.

Ces mots, prononcés lentement par cet homme terrible qui avait repris un sang-froid incroyable et qui parlait à un prince de l'Église comme à un inférieur, glaçaient d'effroi le malheureux archevêque.

— Tu trembles. Tu n'es donc pas prêt ? Eh bien ! à genoux !

L'archevêque ne bougea pas, mais il murmura : *In manus tuas, Domine.*

— A genoux! te dis-je, pas devant moi, mais devant Dieu!

Il était imprudent de hâter le moment fatal; l'archevêque se résigna, et tournant le visage vers un beau crucifix d'ivoire placé dans un encadrement sur un fond de velours noir, il s'agenouilla :

— Que Dieu vous pardonne, mon frère!

— Eh bien, écoute! Tu n'as pas été un évêque, tu n'as pas été un homme avec moi. Tu m'as foulé comme de la boue, tu t'es acharné sur ta victime, comme la bête sur sa proie. Je vais te prouver que je vaux mieux que toi. Voici ce que je vais faire : je ne te tuerai pas. Je te renfermerai dans ton cabinet et je me ferai sauter la tête dans ton grand salon. On accourra au bruit : on trouvera ma cervelle sur les meubles et sur le parquet; l'instrument que j'aurai à la main sera la preuve évidente d'un suicide. D'ailleurs, tu ne pourrais être soupçonné; ce n'est pas ainsi que les évêques assassinent. Ils y mettent plus de temps. Mais, Monseigneur, maintenant voici ma condition : parmi toutes les victimes que vous avez faites dans votre administration, il en est une qui est digne de la vénération de tous; celui-là n'est pas un désespéré comme moi. Il n'aura jamais une parole amère contre son évêque. Je savais le rôle infâme que vous avez joué vis-à-vis de lui. Un ami commun, par une heureuse indiscrétion, m'avait

tout appris. Vous avez eu l'imprudence d'abuser de votre position d'évêque pour lui imposer l'obligation d'abandonner un riche héritage à la voracité des enfants de Loyola. Je sais qu'il a courageusement maintenu ses droits. Mais enfin il est sous le coup de vos menaces. Je l'ai vu, il y a peu de jours. Il ne prononce votre nom qu'avec respect. Je lui ai dit que je savais tout. Je n'ai pas pu lui arracher une plainte contre vous. Je l'ai admiré et je me suis promis d'être son vengeur. Si maintenant vous me jurez devant Dieu et devant ce Christ..... (et il lui montrait l'image sainte), que vous laisserez en paix ce digne prêtre, cet homme de bien, que vous ne tourmenterez jamais cette belle existence sacerdotale, eh bien, devant ce serment sacré, je vous fais bien de l'honneur, je vous crois capable de tenir un serment, je vous rends la vie. Vous la devez à la vertu de Julio de la Clavière que vous avez persécuté. Jurez-vous devant le Christ?

— Oui, je vous le jure, dit l'archevêque en tremblant; je vous en fais sincèrement la promesse.

— Relevez-vous, Monseigneur, j'ai foi en votre parole. J'emporte la pensée d'avoir terminé ma vie par une bonne action.

Et, se précipitant vers la porte :

— Maintenant, adieu, Monseigneur; priez pour

celui qui aura été votre victime. Peut-être mon sang n'aura pas coulé en vain : vous serez plus doux pour les pauvres prêtres.

Cependant, la certitude que cet infortuné n'en voulait plus à ses jours avait ramené le sang au cœur du pauvre archevêque, jusque-là plus mort que vif. C'était un homme dont le fond n'était pas mauvais. Il fut touché du sentiment de sauvage générosité de cette homme qui rachetait la vie du prélat qu'il abhorrait, en lui imposant une promesse de bonté et de douceur envers ses prêtres.

Dans une détermination vive comme l'éclair, il résolut, s'il était possible, de sauver Loubaire. Comme il était encore robuste pour son âge, il se précipita sur les pas du prêtre et le suivit de si près, qu'il l'empêcha de fermer la porte de la chambre, même celle du salon.

— Monseigneur, laissez-moi!... Monseigneur, laissez-moi! s'écriait avec l'accent d'une rage féroce le malheureux, qui cherchait à diriger vers son front le canon du revolver.

Il y parvint et le coup partit. L'archevêque, au désespoir, vit l'infortuné tomber baigné dans son sang.

XI

PRÉLIMINAIRES UTILES DANS UN PROCÈS

Un laquais en grande livrée se présentait à la maison des Jésuites et demandait le père Boniface. Il était porteur de la lettre suivante :

« Mon révérend Père,

« Dans l'intérêt d'une œuvre à laquelle je m'intéresse, j'ai besoin de connaître le nom de l'avocat qui doit plaider pour votre sainte compagnie. Veuillez me l'envoyer par le porteur.

« Pardon de vous troubler, mon révérend Père, dans votre pieuse solitude. Priez pour une pauvre âme toujours bien tiède et qui fait si peu de progrès dans la perfection.

« Recevez l'assurance de mon respectueux dévouement,

« Comtesse DE ***. »

Le laquais rapportait, avec mille compliments des révérends Pères, le nom suivant écrit sur une bande de papier :

« Monsieur Delpas, avocat, rue du Musée. »

La comtesse de ***, avec son instinct de femme, avait compris qu'il ne fallait pas abandonner Madelette aux surprises de l'interrogatoire pendant le procès, et qu'il était utile de lui bien tracer le rôle qu'elle devait jouer. Elle avait su déjà persuader à la Pyrénéenne que sa mauvaise humeur contre Tournichon avait égaré son jugement et que, la volonté de madame de la Clavière ne pouvant être douteuse, il était de son devoir de rétracter tout ce qu'un moment de passion lui avait fait dire. Il est bon de noter ici que, grâce aux équivoques et aux subtilités jésuitiques, la grande dame, en abusant de la fille du peuple, s'abusait elle-même et ne croyait nullement enfreindre la loi « Faux témoignage ne diras. »

Elle pensa qu'il serait bon de mettre Madelette en rapport avec l'avocat des Jésuites, s'en rapportant pleinement à l'habileté de l'homme pour achever de styler la vieille fille.

Prenant donc Madelette dans sa voiture, elle se rendit à l'adresse indiquée.

Maître Delpas était l'avocat le moins connu et le moins éloquent de tout le barreau de T., mais c'était

le plus retors et celui qui avait en réalité la plus solide clientèle. En se destinant au barreau, il avait compris qu'il avait besoin d'une protection puissante pour percer au milieu d'un groupe d'hommes distingués, qui avaient pour eux, les uns l'éclat d'un nom déjà rendu célèbre, d'autres un talent hors ligne avec lequel on arrive toujours au succès. Maître Delpas, esprit délié, joignant toute la souplesse du singe à la finesse du renard, s'était jeté dans les bras des Jésuites, dès le début de sa carrière, avant même de plaider sa première cause. En même temps, et comme corollaire, il était entré dans la société de Saint-Vincent de Paul, société puissante à T., et disposant d'immenses ressources.

Il avait, en toutes circonstances, prouvé aux Jésuites, dont il était l'élève, un dévouement sans bornes. Ce tout jeune homme était un petit saint. Il avait été au collége « chevalier de Marie. » Ces bons antécédents l'avaient fait accepter par les Pères comme l'un de ces jeunes hommes modèles qu'ils prônent chaudement : — Voyez le jeune Delpas, comme il a bien persévéré !

Trois ou quatre ans après son entrée au barreau de T., les Jésuites lui avaient fait faire un bon mariage.

Le Père provincial était allé trouver la supérieure

du couvent du Sacré-Cœur, où s'élèvent toutes les jeunes filles des grandes maisons du pays.

— Ma mère, je vous préviens un peu à l'avance. Voici ce qu'il me faut : une jeune héritière, très-pieuse et très-riche; s'il se peut, de famille influente. Pour la beauté, nous ne serons pas exigeants. Nous lui donnerons la perle de la jeunesse de T., un saint, l'avocat Delpas, un de nos enfants, un de nos amis, un homme sur lequel vous et moi devons compter.

La commande était faite. Maître Delpas serait bien servi. Dix mois après il épousait mademoiselle Éléonore Bertal, fille unique d'un ancien président de chambre à la cour impériale, créature assez laide, mais immensément riche, devenue bientôt la femme la plus intrigante et la plus dangereuse de T. Cet heureux couple avait été formé par les Jésuites. Un révérend Père avait béni ce saint assemblage. Et, grâce à la protection avouée de la maison des Jésuites, grâce à l'influence du président, qui songeait à finir en bon chrétien une vie passée dans les plaisirs, grâce au mouvement que se donna la jeune madame Delpas, l'avocat fut poussé et se vit bientôt chargé d'affaires considérables.

A la vérité, ses plaidoiries étaient lourdes, son débit détestable, son style diffus et traînant, mais il embrouillait habilement une affaire, mettait les

juges à la torture, se posait en avocat à qui pour tout au monde sa conscience de catholique pratiquant ne permettait pas de soutenir une cause dont il n'eût bien connu la justice, et s'arrangeait si bien que, devant ce comédien de premier ordre, les juges honnêtes étaient embarrassés et finissaient presque toujours par lui faire gagner ses procès. Il abordait rarement les cours d'assises où les braves jurés ne se rendent qu'aux gros coups de caisse de l'éloquence cicéronienne. Il y eût complétement échoué; mais il était fort dans les procédures civiles.

Madelette, en voiture à côté de l'élégante comtesse de ***, perdait la tête de se voir entourée de tant d'honneurs. Quand elle eut été déposée dans le cabinet de l'avocat, la comtesse se retira dans son hôtel. Elle avait joué son rôle. L'avocat ne joua pas moins bien le sien, et Madelette sortit de là bien persuadée qu'elle obéirait à sa conscience en rétractant tout ce qu'elle avait dit à Verdelon.

Les Jésuites, auxquels le vicaire général Gaguel était vendu, se servirent de lui pour agir sur le curé de la Clavière. Mais cette pression n'eut pas le résultat qu'ils en attendaient : Gaguel échoua. Le digne curé s'était déjà trop avancé. Il avait déclaré assez haut qu'il avait une conscience, et que, dans le cas où Madelette viendrait à faiblir ou man-

querait de mémoire, il serait là pour reproduire presque textuellement son récit.

Selon les vieilles mœurs dont la province ne s'est pas défaite encore, on peut aller solliciter ses juges. Tournichon, le seul qui parût ostensiblement en tout cela, n'y manqua pas; et les Jésuites, sans se compromettre en rien, surent user de leur influence auprès de leurs pénitentes pour les lancer auprès des juges qui devaient prononcer l'arrêt.

Tout fut donc mis en œuvre dans cette affaire capitale. *L'Etoile languedocienne*, feuille inspirée par *la Mappemonde catholique* et subventionnée par les Jésuites et par le parti clérical pour soutenir dans le Midi les intérêts de la papauté temporelle, réchauffer le zèle des souscripteurs au Denier de Saint-Pierre que l'on organisait alors, et d'où chaque matin partaient quelques bonnes injures à la « prétendue civilisation moderne, » prépara l'opinion publique à ne voir dans ce procès qu'une misérable affaire du libéralisme, qu'un coup monté par la révolution pour insulter un ordre vénérable qui se distinguait par un dévouement à toute épreuve envers le souverain pontife. La feuille pieuse insinuait, avec une admirable perfidie, que la révolution s'était donné pour complice, dans ce procès, un malheureux prêtre à l'intelligence peut-être un peu troublée, et tristement connu à T. par une publication excentrique et des

imprudences de langage que l'autorité religieuse, dans son indulgence habituelle, avait bien voulu, eu égard à la jeunesse du coupable, ne pas punir avec la rigueur qu'elles méritaient.

Depuis l'affaire Léotade, aucun procès n'avait autant occupé l'opinion publique dans le Midi que celui des héritiers la Clavière contre Tournichon et les Jésuites. Il passionna toutes les têtes dans un pays où les bons Pères ont de nombreux partisans et d'ardents antagonistes.

Huit jours avant l'audience où la cause devait être appelée, il n'y eut pas d'autre sujet d'entretien dans toutes les réunions. Le peuple, la bourgeoisie libérale, les hommes du professorat, le barreau, les artistes étaient pour Julio. La magistrature elle-même, de sa nature si prudente et si impénétrable, ne cachait pas ses sympathies pour les deux orphelins. La noblesse, les couvents, les dévotes des paroisses, le haut clergé, les ambitieux et les fanatiques dans le clergé secondaire étaient pour les Jésuites.

Julio avait une extrême répugnance à paraître devant le tribunal civil, plus de répugnance encore à y voir figurer sa chère Louise. Il fut convenu avec Verdelon qu'ils retourneraient à Saint-Aventin, ni l'un ni l'autre ne pouvant donner d'éclair-

cissement de quelque importance sur le fait principal de la captation.

Verdelon n'avait pas manqué de faire assigner le curé de la Clavière, témoin essentiel dans le cas où Madelette refuserait de s'expliquer catégoriquement contre les Jésuites. Au reste, il avait revu Madelette et celle-ci avait promis à l'avocat de dire toute la vérité.

XII

PROCÈS PLAIDÉ

L'affaire fut mise au rôle pour le lundi 6 septembre 1860. Ce jour-là il y eut une affluence considérable au palais de justice. L'importance de l'arrêt n'échappait à personne. Si le testament était annulé, quel coup pour les Jésuites! La vraie question n'était pas cinq ou six cent mille francs de moins entre les mains de la sainte compagnie, mais la flétrissure, au nom de la justice, contre des religieux spoliateurs.

L'action en nullité du testament de madame de la Clavière, pour raison de captation et de fidéicommis, fut soutenue par Verdelon au nom de Julio et de Louise. Nos villes de province, même les plus grandes, sont toujours un peu village. Tout s'y connaît, tout s'y raconte; le cancan est à l'état endémique. Malgré le mystère que Louise et

Verdelon avaient mis dans leurs amours, on savait que l'avocat, dont la réputation était déjà faite à T., plaidait cette fois pour celle qu'il aimait. Il s'attachait donc un intérêt de roman au succès de sa plaidoirie. On supposait que l'orateur se surpasserait lui-même, et que le cœur, qui est un si grand maître en fait d'éloquence, lui fournirait les plus brûlantes inspirations.

La jeunesse de T. avait gardé un bon souvenir des prédications si élevées de l'abbé Julio. Elle venait là, comme elle va toujours aux causes où se trouvent en jeu les questions de liberté, d'honneur, d'amour, pour lesquelles elle se passionne. Elle y venait surtout avec ses instincts de répulsion contre les Jésuites, les grands coupables à ses yeux, les hardis conspirateurs que le monde moderne rencontre partout devant lui, pour l'arrêter dans ses plans d'améliorations sociales et retenir l'humanité dans les vieux langes de la théocratie.

L'enceinte du tribunal était donc une arène où allait se livrer une bataille passionnée. C'était deux mondes en présence. L'un ardent, implacable, qui a pris depuis des siècles la tâche sanglante de venger Dieu outragé par des doctrines hétérodoxes, et qui s'irrite dans ses vaines colères et les dernières manifestations de son impuissance; l'autre qui sourit à l'avenir et inflige aux adorateurs du passé l'intolérable supplice de voir grandir, chaque jour,

sous leurs yeux, cette civilisation moderne qu'ils ont tant maudite.

Les représentants du vieux monde devant cette foule qui s'était préparée aux plus vives émotions, étaient le vieux Tournichon, maître Delpas et Madelette. Derrière eux se tenait prête, avec ses applaudissements frénétiques, cette foule façonnée par les Jésuites et qui s'appelle : « Légion. »

Auguste Verdelon comme avocat, le digne curé de la Clavière comme témoin, représentaient le monde de l'avenir. Ils venaient demander justice en faveur de deux orphelins et dévoiler à toute l'Europe les procédés de captation d'un ordre dont aucune loi ne saurait refréner l'ambition.

Ils avaient les sympathies de la masse libérale qui attendait ce jour-là, de la justice humaine, un acte de courage, un arrêt infligeant une flétrissure aux spoliateurs des familles.

Le fait particulier débattu devant le tribunal, quelle que fût son importance, prenait des proportions colossales par les résultats du verdict qui serait prononcé. On plaidait là, devant le monde civilisé, pour faire subir une note d'infamie à un ordre religieux tout entier ou pour le faire déclarer innocent.

La plaidoirie de Verdelon fut écrasante pour les Jésuites. Il montra Tournichon, espèce de cuistre

arrivé à une demi-aisance, grâce à son métier d'entremetteur d'affaires, homme d'éducation fort commune que les Jésuites avaient pris à leur service comme un habile limier pour poursuivre les héritages. Ils le poussaient, il y avait dix ans, par la recommandation toute puissante du père Briffard, confesseur de madame de la Clavière, dans la maison de cette dame qui voyait peu de monde. Aucune liaison d'ancienne amitié, aucune relation de famille n'expliquait la présence devenue bientôt quotidienne du sieur Tournichon dans la maison la Clavière. Il fallait un intérêt bien sérieux pour que Tournichon quittât, presque chaque soir, sa famille, ses vieilles relations avec des hommes de son rang et de son âge, pour venir faire la partie de cartes d'une femme maladive, parlant peu et ne pouvant offrir aucune de ces distractions que demandent les gens d'affaires après les courses et les travaux de la journée.

L'avocat faisait comparaître ensuite Madelette, fille plus que simple, sortie toute jeune de sa montagne, et n'ayant jamais servi dans aucune autre maison que celle de madame de la Clavière. Les Jésuites pensaient, par l'obsession du père Briffard, confesseur de la dame, obtenir le testament en faveur de Tournichon. Mais cette dame, extrêmement faible de caractère, aimait beaucoup Julio et Louise, dont elle était la seconde mère. Elle

pourrait donc, à un moment donné, surtout aux approches de la mort, revenir sur son premier testament, écouter la voix de la nature et rendre à ses neveux ce que sa conscience lui reprochait certainement de donner à un ordre puissant qui avait poussé la cupidité jusqu'à ne vouloir laisser aux héritiers légitimes qu'une mesquine pension viagère. Ici les faits venaient confirmer cette présomption. Et l'avocat, dévoilant toute la scène qui s'était passée devant lui et devant un témoin irrécusable, le curé de la Clavière, montrait Madelette trompée dans ses espérances et furieuse, ne dissimulant rien des démarches faites auprès d'elle pour qu'elle surveillât ses derniers moments où la mort qui s'approche est la plus sévère leçon donnée à la conscience.

Il résultait donc des antécédents du sieur Tournichon et des aveux que la Providence ménageait par la bouche de Madelette, qu'une trame habile avait été ourdie par le père Briffard, il y avait dix ans; que Briffard avait exigé le testament sous le nom de Tournichon, que madame de la Clavière avait été, d'après le témoignage de Madelette, sur le point de faire des dispositions nouvelles en faveur de ceux qu'elle appelait : « ces pauvres enfants! » et que c'était par la connivence de Madelette et les frayeurs de l'enfer, habilement exploitées par Tournichon, que la malheureuse femme avait ren-

voyé le notaire appelé par elle pour recevoir un autre testament.

Pendant cette plaidoirie, Verdelon s'éleva à une grande hauteur. Passant des considérations particulières de la cause à des considérations générales, il montra les Jésuites suivant dans toutes les villes de France le même système pour s'enrichir : effrayant les femmes par les terreurs de la religion, et leur arrachant l'or dont elles peuvent disposer, leurs bijoux, leurs diamants, comme autant de vanités dont il faut se défaire. Il montra le père Candal traversant la France en triomphateur, et étalant, dans les salons aristocratiques, les parures de prix, les riches dentelles, les bijoux de toute sorte enlevés par son éloquence à la mondanité. Il citait ce trait, incroyable au dix-neuvième siècle, d'un Jésuite se mettant lui-même en loterie, c'est-à-dire s'engageant à appartenir pendant quelques jours à la personne qui aurait le numéro gagnant. L'histoire a couru les journaux dans le temps, et elle est d'une authenticité incontestable. Les billets étaient de cent francs : ils ne pouvaient être placés que parmi des dames. Et ce curieux placement eut lieu en effet à Paris dans le monde ultra-religieux. La loterie fut tirée, et le lot gagné, c'est-à-dire que le révérend Père se mit en effet à la disposition d'une grande dame que le sort avait favorisée. Verdelon cita les villes de Marseille, de

Lyon, de Poitiers, etc., etc., où les mêmes procédés, sauf la loterie d'un Jésuite vivant, avaient été employés au su de la France entière, au vif déplaisir du clergé séculier, qui murmure tout bas, mais qui est forcé de se taire devant ces puissants dominateurs.

La plaidoirie de Verdelon causa une admiration universelle et fut applaudie à diverses reprises, malgré les menaces du président de faire évacuer la salle.

Maître Delpas, sûr de la dénégation de Madelette, railla assez finement la plaidoirie bruyante de son adversaire, en appelant tout cela un conte bleu inventé pour soutenir une thèse impossible. Il affirma que le testament avait été fait avec l'intention réelle de madame de la Clavière de reconnaître le dévouement d'un vieil ami. Tournichon était en relation avec elle depuis dix ans. Une véritable affection s'était établie entre ces deux personnes unies déjà par une conformité d'opinions; et le fait du testament, qui remontait à deux ans, n'avait rien d'inexplicable. Mais ce qui expliquait tout, c'était la date de ces dispositions. Qu'on se souvienne de la date de la publication du testament du cardinal de Flamarens, de certains discours dont la portion religieuse de cette ville s'est profondément émue, et qu'on vienne après dire qu'il est inexplicable que madame de la Clavière eût préféré

donner sa fortune à un ami qui avait toutes ses sympathies plutôt qu'à un parent dont les opinions et les doctrines ont jeté tant d'amertume sur ses dernières années. Quant à Madelette, dans un moment où elle s'était exagéré ses prétentions, elle avait pu témoigner de l'humeur contre M. Tournichon, mais il affirmait que ce moment de colère n'avait pas duré, et que, sans doute, elle viendrait aujourd'hui, spontanément, devant le tribunal, désavouer des paroles d'une regrettable vivacité.

Cette déclaration du défenseur des Jésuites parut un coup de foudre et piqua vivement la curiosité générale. Les deux plaidoiries ayant pris toute la séance, l'audition des témoins fut remise au lendemain.

CINQUIÈME PARTIE

UNE

SÉQUESTRATION AU XIX[e] SIÈCLE

I

UN AMOUR TROMPÉ

Madelette, qui tenait à gagner la somme que la comtesse de B*** lui avait fait entrevoir dans son portefeuille, mais qu'elle ne devait toucher qu'après la conclusion du procès, joua parfaitement son rôle. Elle ne nia aucun des propos qu'elle avait tenus devant le curé de la Clavière, mais elle persista à soutenir qu'elle était dominée alors par la colère. Revenue à elle-même, elle devait dire la vérité, et la vérité était que les Pères n'étaient pour rien dans ce testament.

Le président, accoutumé à des dénégations de ce genre, fit à cette fille grossière des demandes de différentes sortes, des menaces même, auxquelles elle répondit toujours :

— Je vous ai dit, monsieur le président, ce que je sais ; je ne puis vous en dire davantage.

La déposition du curé de la Clavière eut une véritable importance. Elle confirma pleinement le récit de Verdelon et fit connaître une foule de circonstances capitales qui jetèrent un jour de plus en plus vif sur le fond de la question.

Verdelon reprit la parole et démontra ce que les rétractations de Madelette avaient de suspect, après le récit qui lui était échappé au moment de sa cupidité désappointée, récit que le curé de la Clavière rendait avec une exactitude si rigoureuse.

Lorsque les débats furent clos, le procureur impérial prit la parole. Il dit que la volonté de la testatrice était, aux yeux de la loi, celle de son testament; que ce n'était pas sur des paroles vagues, échappées à une servante dans un moment de colère, que des magistrats impartiaux devaient se faire une conscience, mais sur le document lui-même accompli selon toutes les règles et produit par la testatrice, lorsqu'elle avait le libre usage de ses facultés.

La cour s'étant retirée pour délibérer, rentra bientôt et rendit un arrêt qui, rejetant la preuve, présentée par la défense, des faits de captation et des fidéicommis, faite au nom de Julio et de Louise de la Clavière, maintenait le sieur Tournichon dans la possession des biens de la donatrice.

Ce jugement causa une surprise indicible.

Verdelon se retira atterré.

Le parti des Jésuites à T. reçut cet arrêt avec une joie frénétique. Il y eut des messes d'actions de grâces célébrées à la chapelle de l'Inquisition, où se rendit toute l'aristocratie de T. Les pénitentes les plus dévouées firent brûler force cierges devant les madones. Chez les Frères, dans les sacristies, dans tous les couvents, on regarda cet événement comme une intervention miraculeuse de la Vierge Immaculée qui récompensait ses fidèles serviteurs. Des neuvaines en son honneur avaient été faites dans toute la ville, et c'était le neuvième jour, au moment même où se terminait la neuvaine, que l'arrêt en faveur des révérends Pères avait été rendu. Il n'y avait que des impies qui puissent révoquer en doute un miracle aussi éclatant.

Le monde religieux alla faire visite au Père provincial ; on lui fit remettre des cartes. L'archevêque, le visage triomphant, accompagné de l'abbé Gaguel, se rendit l'un des premiers pour complimenter les Pères. Et tous les journaux religieux de Paris et de la province annoncèrent que les calomniateurs des Jésuites avaient été confondus.

Verdelon avait compté sur un triomphe. Il eut

celui de sa magnifique parole, mais il perdit sa cause. Cet homme joignait à un véritable talent d'orateur un esprit positif. Il ne se fit pas illusion sur le crédit des Jésuites à T. et sur les chances d'un appel. Cependant, il écrivit à Julio le résultat du procès et l'engagea à faire immédiatement appel, moins dans l'espérance de gagner devant un tribunal supérieur, que pour relever le gant et ne pas paraître céder à ses puissants adversaires.

Julio répondit à Verdelon que non-seulement son intention était de faire appel, mais encore de le soutenir vigoureusement; que pour lui c'était moins une affaire d'intérêt, quelque grave qu'elle fût pour sa chère Louise, qu'un devoir de lutter jusqu'au bout contre ses persécuteurs et de les dévoiler au monde civilisé. Il annonça donc à son ami un *Mémoire contre les Jésuites*, qu'il allait publier immédiatement. A défaut d'un succès devant les juges, il voulait un triomphe aux yeux de l'opinion. Pour lui c'était là le gain du procès.

On sut bientôt dans T. que Julio allait faire appel, qu'un mémoire terrible allait paraître, que les débats auraient plus de retentissement encore que dans le premier procès et que la célèbre compagnie serait de nouveau flagellée par la parole

de Verdelon. L'inquiétude recommença dans le monde dévoué aux bons Pères, et, avec l'inquiétude, les neuvaines habituelles et les intrigues qui viennent en aide aux neuvaines.

A la nouvelle de la perte de sa fortune et de celle de sa sœur, Julio fit tous ses efforts pour rendre à Louise le coup moins terrible. Il lui exagéra l'importance de l'appel et l'effet que ne manquerait pas de produire son mémoire distribué à la cour impériale. Louise parut croire à ces belles espérances, mais le coup était porté à son cœur. Elle se renferma dans sa pauvre cellule et ne demanda qu'à ses larmes un peu de soulagement devant les malheurs qu'elle n'avait que trop prévus depuis longtemps.

Verdelon, malgré son habileté, n'avait pas su échapper à la pénétration d'une femme. Ses lettres, plus rares et moins expansives depuis quelque temps, avaient appris à Louise qu'il y avait là un amour qui s'attiédissait. La perte du procès devait en éteindre les dernières flammes. C'était la conviction intime de Louise, et les femmes, pour les secrets du cœur, sont devineresses. Bientôt il n'y eut plus de Verdelon que des lettres embarrassées. Louise répondit avec dignité qu'elle comprenait tout. Verdelon n'essaya pas de se justifier. La correspondance cessa presque entièrement, et le cœur aimant de Louise fut brisé.

Elle essaya de reporter sur le bon Julio cet amour qu'un ingrat avait profané. D'abord pour s'étourdir elle-même et ne plus se trouver seule à seule avec un souvenir trop amer, elle commença par se tenir plus fréquemment auprès de son frère. Si Verdelon avait eu les fascinations de l'amour, Julio avait toutes les tendresses pures de l'amitié. L'un n'était pas l'autre, sans doute; mais après une cruelle déception en amour, une amitié chaude, de bons épanchements avec un frère sont encore le baume le plus doux qui puisse être posé sur les plaies du cœur.

Louise ressentit peu à peu les salutaires effets de ce divin remède. S'il ne faisait pas oublier cet homme auquel elle avait trop donné de son âme, il faisait croire à un échange d'un grand prix, et peu à peu le cœur de Louise en vint à comprendre que l'époux qui lui aurait juré sa foi n'eût pas eu plus de bonheur intime à offrir que le frère si dévoué, si aimant, dont elle était l'affection unique, absorbante. Louise, après tout, n'était ni une enfant, ni une femme excentrique. Elle se dit que le temps apporterait à sa plaie des cicatrices. Et l'on est presque guéri en amour le jour où l'on prévoit que l'on peut en guérir.

Julio suivit avec anxiété le drame intime qui venait de s'accomplir entre sa sœur et son ami. Il n'y eut jamais d'allusions à ce fait douloureux. Ce

silence fut d'un côté du respect, de l'autre de la pudeur. La cruelle épreuve de Louise imprima à son caractère une mélancolie profonde qui devint un charme de plus aux yeux de Julio. Il lui sembla que ce pauvre cœur blessé se reposerait plus doucement sur son cœur.

II

PLAN HARDI DE LA COMTESSE DE ***

Le grand art des Jésuites est de savoir tirer parti de l'élément mondain qu'ils parviennent à s'approprier. De tous les ordres religieux, — et nous ne les en blâmons pas, — c'est celui qui pousse le moins ses jeunes pénitentes vers le cloître; surtout quand elles ont pour elles les avantages de la naissance, de la fortune, de la beauté et de l'intelligence. Présider à leur mariage, en faire des protectrices de leur société, les mères d'une génération de jeunes hommes, dont un jour l'éducation leur sera confiée, leur paraît bien aurement important que de les envoyer dans un couvent psalmodier l'office en latin qu'elles ne comprennent pas. Et si le père Briffard avait voulu faire de Louise une religieuse, c'était pour écarter un obstacle à l'œuvre de captation de l'héritage de madame de la Clavière.

Il n'en est pas ainsi des autres ordres religieux. Un Père carme croit avoir bien mérité de sainte Thérèse d'abord, de Dieu ensuite, quand il a réussi à ensevelir sous la bure du Carmel une jeune fille appelée dans le monde à de hautes et brillantes destinées. Avoir fanatisé une telle créature, lui avoir persuadé qu'en déchirant avec les nœuds d'une discipline et les pointes d'un cilice ce corps accoutumé à tous les soins que les raffinements de la civilisation nous ont apportés sous le nom d'hygiène, elle sera une victime expiatoire pour les péchés des hommes et obtiendra, en retour des joies du monde et de la famille abandonnées pour jamais, les extases séraphiques de la contemplation et celles d'une âme qui se dégage du corps, à mesure que ce corps devient débile, pour se perdre dans l'âme du Christ; s'abriter dans ses plaies sacrées et y trouver des torrents de voluptés que les mondains ne peuvent ni ressentir ni comprendre, avoir, dis-je, persuadé cela à une jeune fille qui ne sait rien du monde ni d'elle-même, c'est pour un moine avoir fait quelque chose de grand. Il ne se doute pas qu'en engageant à poursuivre un idéal dont les types sont Thérèse d'Avila et Marie Alacoque, il a jeté une intelligence dans une espèce de folie, disons mieux, dans une folie réelle : le mysticisme à son plus haut degré de puissance n'est pas autre chose. De même que

l'amour devient une fureur hideuse quand il cesse d'être réglé par les lois de la morale, de la raison et de la pudeur, de même ce noble sentiment qui porte les belles âmes à chercher Dieu et à l'aimer, dirigé par des fanatiques, se change en quelque chose d'anormal qui a plus de rapports qu'on ne le croit avec les ardeurs de l'amour sensuel. Et de là sans doute ces luttes terribles avec l'esprit du mal décrites, dans la vie des saints et surtout dans celle des saintes les plus avancées dans la voie du mysticisme, en traits si brûlants par leurs historiens. La nature et la raison, outragées par les excès d'austérité de ces insensées, se vengent en remplissant leur imagination de rêves monstrueux et en allumant, dans leurs corps exténués par la pénitence, les désirs ardents des voluptés auxquelles elles ont renoncé. Les pieux narrateurs de ces luttes douloureuses entre l'ange et la bête, — que ne connaissent pas les religieuses vouées aux œuvres de charité, — rejettent tout sur le vieux Satan qui n'en peut mais ! ils ne voient pas que la seule cause en est la rupture imprudente du sage équilibre qui doit toujours exister entre le corps et l'âme. Et eux, les fous qui conduisent de malheureuses jeunes filles, des femmes dans la force de l'âge, au sommet de ce qu'ils appellent la montagne mystique, ils s'applaudissent !!!

Nous n'avons pas ici à examiner si les gouver-

nements, d'après les principes de notre droit moderne, n'auraient pas des devoirs à remplir, une surveillance à exercer sur ces maisons cloîtrées où l'accomplissement d'une règle barbare est un véritable suicide physique et moral. Dans un moment où les idées d'un mysticisme extravagant prennent tous les jours plus de force, ceci est une question sérieuse et que nous ne pouvons qu'indiquer.

La liberté religieuse est de toutes les libertés la plus sacrée; mais la liberté de la folie et du suicide n'est pas la liberté religieuse; et la liberté catholique n'en serait pas moins entière quand le gouvernement, en se servant seulement des lois existantes, ne souffrirait ni carmélites, ni clarisses, ni trappistines, etc., etc. Et c'est au pouvoir à réfléchir si permettre l'établissement de ces sombres maisons cloîtrées, sur lesquelles il ne peut exercer la moindre surveillance, n'est pas tout simplement donner la liberté à des excès déplorables.

Au reste, nous le répétons, les Jésuites ne poussent guère leurs *Philothées* dans ces voies extrêmes. La haute spiritualité n'a que le second rang dans leurs préoccupations : le sommet de la montagne mystique leur semble trop éloigné de la terre. Des femmes du monde qui les prônent, qui les exaltent, leur sont bien autrement utiles que des recluses qui se donneraient la discipline, à huis clos, à leur intention.

Les femmes sont enthousiastes : leur nature toute spontanée les porte à épancher au dehors les sentiments qui les dominent. Du moment qu'elles ont adopté les révérends Pères, elles sont bien obligées de faire leur réputation, de décider leurs maris à leur confier l'éducation des enfants. Tout cela se fait naturellement. C'est une force motrice à laquelle les Jésuites ont à peine besoin de donner un léger mouvement d'impulsion et qu'il est quelquefois nécessaire de modérer.

Car il faut faire un choix dans tous ces dévouements féminins dont la prudence n'est pas toujours la vertu distinctive, et qui, par cela même, peuvent devenir dangereux. Ce choix est difficile, et les plus experts font des écoles. L'imprévu a là un trop large part pour ne pas dérouter les calculs les plus habiles.

S'être servi de madame la comtesse de *** pour acheter le silence de Madelette, sans qu'elle se doutât qu'elle n'était qu'un instrument entre les mains du père Candal, était un coup de maître. On ne s'était pas compromis, on n'avait pas eu besoin d'ouvrir le coffre-fort de la compagnie; tout avait été gain dans cette affaire. Seulement, on avait oublié le danger de pousser dans la voie des initiatives cette nature impérieuse qu'on avait eu tant de peine à assouplir; on n'avait pas calculé qu'enivrée de son succès, elle ne se remettrait pas sous

le joug d'une direction minutieuse et qu'il serait difficile de modérer ses excès de zèle. Jamais les Jésuites ne feront comprendre aux femmes le *tanquam ac cadaver*.

En effet, la comtesse de *** s'était tellement passionnée pour la cause des Pères, dans l'affaire du testament de madame de la Clavière, que cela était devenu chez elle une monomanie. Les Jésuites devaient réussir. Elle les avait sauvés une première fois sans qu'ils s'en doutassent, ne pourrait-elle au besoin les sauver une seconde fois? Car, il ne fallait pas se le dissimuler, l'appel avait des chances de succès. Si le monde religieux avait fait éclater ses transports de joie en apprenant le jugement rendu en faveur de Tournichon, les gens « mal pensants » avaient manifesté des sentiments contraires avec énergie, et ils ne cachaient pas leurs espérances au sujet de cet appel. Le mémoire de Julio devait, disait-on, révéler des faits qui, s'ils eussent été connus, auraient apporté une modification importante dans la manière de voir des premiers juges. Et, dans tous les cas, avec le talent incontestable de l'auteur, ce mémoire devait exercer une grande influence morale. On disait aussi que Verdelon ferait des révélations accablantes contre les Jésuites et que de nouvelles attaques en captation pourraient en surgir. Dans tous les cas, soit qu'ils perdissent, soit qu'ils gagnassent, leur

considération recevrait une grave atteinte. On parlait même de mesures qui pourraient être prises. On irait, disait-on, jusqu'à demander la suppression de leur collége.

Tous ces bruits évidemment exagérés mettaient la comtesse de *** au désespoir. Elle n'était pas non plus sans quelques craintes personnelles. Si Madelette venait à dévoiler ce qui s'était passé entre elles deux? Ce n'était guère probable, puisqu'elle n'avait pas encore touché toute la somme qui lui avait été promise. Mais ces infâmes libéraux sont capables de tout : ils pourraient très-bien agir auprès de Madelette, s'enquérir des motifs de ses rétractations, lui payer peut-être ses paroles plus qu'on avait payé son silence. La franc-maçonnerie, la comtesse n'en doutait pas, dirigeait toute cette affaire. Nul doute que ce mauvais prêtre, l'abbé Julio, ne fût un de ses affiliés, en dépit des excommunications lancées contre ceux qui font partie de la secte maçonnique. Mettre un obstacle à cet appel pouvait seul sauver les Jésuites et la gloire de Dieu menacée par les francs-maçons et les libres penseurs.

Mais comment arriver à ce but?

Pour peu qu'une femme soit intelligente, elle n'est pas embarrassée pour composer la trame d'un roman. La comtesse de ***, après y avoir un peu réfléchi, en composa un, non pour l'écrire,

mais pour le mettre en action. Elle disposa ses personnages, les rôles qu'elle voulait leur donner, celui qu'elle se réservait à elle-même; et, si la scène était bien conduite, les Jésuites étaient sauvés.

Il n'y avait pas de temps à perdre. Le moment approchait où la cause serait portée à la cour impériale. Les Jésuites savaient par leurs espions que l'imprimeur de Julio attendait sous peu de jours le mémoire manuscrit pour le composer immédiatement. Un libraire de T. en faisait une spéculation. Le livre allait se vendre à des milliers d'exemplaires et courir toute la France.

Julio avait l'habitude de faire toutes les semaines une visite aux malades de sa paroisse. Sa présence, ses paroles douces et consolantes étaient une bénédiction pour ceux qui souffraient. Sa voix calmait leurs douleurs. Il donnait des conseils d'hygiène qu'on suivait, et le mal disparaissait comme par enchantement. On n'était pas très-éloigné de crier au miracle; et si Julio avait eu des dispositions à jouer le rôle de thaumaturge, il eût trouvé toute sa paroisse disposée à le prôner comme tel.

Un de ces jeudis, un petit paysan de dix à douze ans, étranger à Saint-Aventin, arriva au presbytère et demanda mademoiselle Louise de la Clavière. Marthe le fit entrer.

L'enfant remit un billet à Louise.

« Mademoiselle,

« Une ancienne amie de votre mère et de votre tante madame de la Clavière aurait à vous faire une communication de la plus grande importance dans votre intérêt, et surtout dans celui de M. l'abbé Julio. Si vous voulez vous rendre à la chapelle de Saint-Aventin, vous trouverez là la personne qui vous écrit et que des raisons particulières empêchent de se présenter chez vous. Une heure de conversation suffira pour vous apprendre ce dont il s'agit. Venez tout de suite : les moments sont précieux. »

Cette lettre causa une grande surprise à Louise, et son premier mouvement fut de refuser de se rendre à l'invitation qui luí était faite. Puis elle examina attentivement la missive. L'écriture était d'une femme : les caractères en étaient réguliers, l'orthographe irréprochable. Le papier était satiné et parfumé; tout indiquait les habitudes aristocratiques de celle qui l'avait écrite. C'était bien quelque femme de la société de T. qui voulait lui parler. Louise, après quelques hésitations, se décida à se rendre à la chapelle de Saint-Aventin.

En y arrivant, elle vit une dame très-simplement mise qui était à genoux aux pieds d'une ma-

done. Elle paraissait prier avec ferveur. Ne sachant point si c'était bien la personne qui l'attendait, Louise fit quelques pas dans la chapelle. Alors la dame se retourna, et Louise reconnut la comtesse de ***; elle l'avait vue quelquefois chez sa tante.

Dès lors ses craintes vagues disparurent. Elle s'inclina devant l'autel et, après une courte prière, elle sortit de l'église avec la comtesse. Elles quittèrent la route, toujours dans ce moment assez fréquentée, et s'engagèrent dans la montagne. Arrivées à une anfractuosité de rocher tapissée d'une éclatante verdure et abritée par un bouquet de pins qui ne permettait pas aux rayons du soleil d'y pénétrer, la comtesse s'assit et fit placer Louise auprès d'elle. Elle avait gardé, après les salutations d'usage, un profond silence.

Elle se décida enfin à le rompre :

— Mademoiselle, je n'ai eu que rarement l'occasion de vous rencontrer dans le monde, et cependant vous m'avez toujours inspiré un vif intérêt.

— Je vous en suis très-reconnaissante, madame.

— Cet intérêt avait sans doute pour cause vos charmantes qualités, votre piété surtout. Je savais que, renonçant à la position que votre naissance, votre beauté, vos espérances de fortune vous donnaient le droit d'espérer, vous vouliez sacrifier tout cela à Dieu et entrer au Sacré-Cœur. C'était là une

belle et bonne pensée, mon enfant. Vous avez des talents, une intelligence supérieure ; consacrer ces dons si précieux à l'éducation des jeunes filles du monde, c'était beau, héroïque même, et je vous aimais d'avoir ce courage.

Louise rougit. Ces pensées étaient bien loin de son esprit et les louanges de la comtesse commençaient à l'embarrasser.

— Il me semble, mon enfant, continua celle-ci en donnant à sa voix les inflexions les plus caressantes, que cette affection pour vous, qui est beaucoup plus grande que vous ne pouvez le penser, me donne le droit d'intervenir dans une affaire des plus graves et qui vous concerne, vous et M. l'abbé Julio.

Le bon sens de Louise, un instinct de cœur, la mettaient en garde contre les flatteries de la comtesse. Le timbre de cette voix doucereuse ne lui paraissait pas naturel. Toutefois elle se reprochait presque ces impressions et l'accent un peu froid avec lequel elle répondit :

— Je suis prête, madame, à vous écouter. De quoi s'agit-il ?

Mais la comtesse n'en avait pas fini avec les préambules. Elle s'aperçut que l'effet qu'elle voulait produire sur la jeune fille était manqué. Elle avait en réserve un autre moyen ; elle en usa.

— Chère Louise, dit-elle, permettez-moi de vous

parler avec cette familiarité. J'ai connu et j'ai aimé votre mère, et voilà surtout pourquoi je vous aime.

Ce souvenir d'une mère morte depuis quinze ans, mais qui était resté vivace, profond dans le cœur de Louise, ne fut pas évoqué en vain. Elle s'émut, et regardant la comtesse avec des yeux pleins de larmes, elle lui dit :

— Vous avez été l'amie de ma mère, et vous voulez bien reporter sur moi l'affection que vous aviez pour elle. Merci, madame!

Et Louise serra avec effusion la main que lui tendait la comtesse.

Cette fois, la glace était rompue; et l'amie zélée des Jésuites, retenant entre ses mains celle de Louise :

— Oui, mon enfant, j'ai beaucoup aimé votre mère, et elle avait en moi une très-grande confiance. Aussi, bien que, par suite des habitudes sédentaires de madame votre tante, je n'aie eu que de rares occasions de vous rencontrer, mon affection vous suivait avec une vive sollicitude; je voyais avec bonheur que vous étiez telle que votre mère eût pu le désirer si elle avait vécu. Votre mère, morte si jeune, et d'un mal que les médecins n'ont jamais connu! il y avait là une douleur morale, j'en suis presque sûre.

Louise, de plus en plus émue par ces souvenirs,

sentait se dissiper toutes ses répulsions; et la comtesse, à laquelle elles n'avaient point échappé, jouissait de son triomphe.

— C'est uniquement parce que je vous aime, Louise, que je m'intéresse au sort d'une personne pour laquelle vous avez, je le sais, une vive affection. Cette personne est, dans ce moment, exposée à un danger réel.

— Julio, mon frère! s'écria Louise.

— Oui, chère Louise, M. l'abbé Julio, votre frère. Vous le savez, il a intenté un inique procès aux Jésuites dans la personne de M. Tournichon.

— Non, madame, ce n'est pas un procès inique; nous sommes bien convaincus que M. Tournichon n'est pas l'héritier réel de ma tante.

— Eh bien! Louise, car je vous parlerai avec la franchise que je dois à la fille de madame de la Clavière, quand votre tante aurait eu, en effet, la pensée de donner tout son bien aux Jésuites, sa volonté ne devrait-elle pas être sacrée pour vous?

— Oui, madame, elle serait sacrée pour mon frère et pour moi, si nous n'avions pas la certitude qu'il y a eu séduction sur un esprit affaibli par l'âge. Ma tante s'est repentie jusqu'au dernier moment d'avoir cédé à une influence dont elle sentait la pression sans avoir la force de s'y soustraire. Depuis que je suis chez mon frère, j'ai consulté mes souvenirs, quelques notes que j'avais écrites dans

le temps, tout ceci réuni et communiqué à M. Verdelon, — la voix de Louise trembla en prononçant ce nom, la comtesse le remarqua et sourit, — l'ont mis sur la voie de faits qui doivent jeter un nouveau jour sur cette affaire, et le succès de l'appel ne saurait être douteux.

— Écoutez-moi, Louise : d'abord, je vous le jure devant Dieu, j'ai la certitude que madame de la Clavière ne voulait pas laisser sa fortune à votre frère. Vous ne pouvez ignorer combien les idées étranges et révolutionnaires de ce jeune imprudent brisaient de douleur le cœur de votre tante. Elle a dû s'en expliquer souvent devant vous.

— Oui, madame; mais je n'ignore pas non plus avec quelle infernale méchanceté on a calomnié mon frère auprès d'elle, en exagérant ses opinions. Et pourtant ma tante l'aimait tendrement; elle croyait qu'il se trompait, mais elle rendait justice à la pureté de ses intentions.

Et enfin, madame, ajouta Louise, ma tante ne pouvait me faire les mêmes reproches qu'à Julio, et cependant elle m'a traitée de la même manière. Ce ne sont donc pas les opinions de mon frère qui l'ont fait déshériter.

— Mais, ma chère Louise, le petit patrimoine que vous a laissé votre mère, si insignifiant qu'il soit pour un établissement dans le monde, faisait une dot à peu près convenable pour votre entrée au

Sacré-Cœur. La pension que votre tante vous laissait, y ajoutait encore, et elle devait être convaincue que votre vocation religieuse était solide, comme j'ai moi-même la conviction qu'elle l'est encore. Au reste, il ne s'agit pas de cela dans ce moment. Il s'agit de votre frère. Je vous avoue franchement, Louise, et au risque de vous blesser, que je ne lui porte qu'un intérêt très-restreint. Les ennemis de l'Église et des ordres religieux approuvés par l'Église sont mes ennemis : je n'en connais pas d'autres. Mais à cause de vous et pour éviter un affreux scandale, je suis prête à lui tendre une main secourable. Le temps presse, mon enfant : si la demande en appel n'est pas retirée dans deux jours, ainsi que l'odieux mémoire écrit par l'abbé Julio contre les Pères, votre frère sera interdit par l'archevêché. Vous savez qu'il en a été menacé ; eh bien, sachez de plus que la lettre qui lui signifiera l'interdit est prête et qu'elle est signée.

Louise fondit en larmes. Elle était encore trop enlacée dans les préjugés d'une éducation que Michelet qualifie si bien par ses mots : *éducation byzantine*, pour ne pas regarder un interdit comme la plus honteuse de toute les flétrissures. Et puis Louise avait fait des rêves où l'orgueil et l'affection fraternelle se confondaient. Julio, si grand par l'intelligence, si supérieur à tous, devait arriver nécessairement aux plus hautes dignités de l'Église.

Il fallait, au lieu de cette brillante perspective, en voir s'ouvrir une autre toute d'humiliations et d'abaissements.

— Il y a quelque chose de plus grave encore, reprit la comtesse, qui depuis quelques minutes gardait le silence.

III

LES PRIVILÉGES DES JÉSUITES

Louise releva la tête.

— Et que pourrait-il y avoir de plus grave, madame ?

— L'interdit, vous le savez peut-être, ne sépare pas un prêtre de l'Église. C'est un châtiment, une flétrissure imposée par l'autorité ecclésiastique. Mais enfin, le coupable fait encore partie de la famille chrétienne. Il est une peine plus terrible, rarement appliquée de nos jours, et c'est celle qui menace votre frère.

— Au nom du ciel ! madame, s'écria Louise, parlez ; de quoi s'agit-il ? Que peut-il y avoir de plus terrible pour lui que d'être privé de monter à l'autel. Oh ! je vous en supplie, expliquez-vous ! Quel est donc ce châtiment qui menace mon cher Julio ?

— L'excommunication majeure, dit la comtesse

à voix basse et comme si elle eût été effrayée elle-même des paroles qu'elle prononçait.

Ce gros mot « excommunication majeure » résonna aux oreilles de Louise comme un coup de tonnerre. Elle devint très-pâle. Son ignorance des questions théologiques ne lui permettait pas de voir tout ce qu'il y avait de ridicule et d'impossible dans l'assertion de la comtesse.

— L'excommunication! dit-elle. Mais, madame, pour être excommunié, il faut avoir commis des crimes!

— Être opposé aux bulles et aux constitutions des souverains pontifes est un crime pour tout catholique. C'en est un bien plus grand pour un prêtre.

— Et en quoi mon frère peut-il se trouver en opposition avec les bulles et les constitutions des souverains pontifes?

— Votre éducation religieuse, comme celle de la plupart des femmes, a été fort négligée, ma chère enfant, dit la comtesse, qui ayant quelque peu feuilleté des livres de théologie, et des plus extravagants, s'était fait une doctrine sur laquelle elle échafaudait le joli roman qu'elle avait composé à l'intention de Louise. Sachez donc, continua-t-elle, que le second principe fondamental des constitutions des Jésuites est *que la papauté souveraine dans l'ordre spirituel et dans l'ordre tem-*

porel, selon la doctrine des véritables catholiques, *a communiqué son pouvoir absolu à la Société dans la personne du général, pour la conservation et l'accroissement du bien spirituel et temporel de la Société*. Vous comprenez d'après cela, ma chère Louise, que le général est juge infaillible dans ce qui regarde les biens spirituels et temporels de son ordre, aussi bien que le pape l'est lui-même pour ce qui regarde le bien spirituel et temporel de la papauté.

Louise ne s'était jamais occupée de ces questions, seulement, elle avait été élevée au Sacré-Cœur dans les idées de l'ultramontanisme le plus exagéré. Son bon sens naturel, les opinions qu'elle avait entendu émettre par son frère avaient jeté quelque jour dans son esprit. Mais c'était une faible lueur. Il faut du temps pour oublier les premières impressions reçues. Et Louise, malgré elle, avait dû se demander plus d'une fois si son cher Julio n'était pas dans une fatale erreur en s'écartant d'une doctrine préconisée par le père Briffard, par l'illustre Tournichon et par les bonnes dévotes qui venaient le soir faire leur partie de boston avec madame de la Clavière. Ces mots d'excommunication, de pouvoir absolu donné aux Jésuites, de transmission d'infaillibilité jetaient dans son cerveau une confusion d'idées fatigantes; ses craintes nuisaient à la solidité de son jugement, et la com-

tesse triomphait en voyant qu'elle avait amené, par la terreur, cette pauvre enfant à croire tout ce dont elle voulait la persuader.

— On ne connaît guère en France, lui dit-elle, toute l'étendue du pouvoir des Jésuites. Nos lois anticatholiques ne leur permettent pas d'en user toujours tant qu'au temporel, mais elles ne sauraient anéantir des droits donnés par le seul tribunal qui soit sans appel sur la terre : celui de Rome. Les papes, continua la comtesse, ont été si loin dans leurs faveurs pour cet ordre entièrement dévoué à la cour de Rome, que Paul III a accordé aux Jésuites la faculté *de bâtir et d'acquérir dans toutes les parties du monde, malgré toute puissance ecclésiastique et séculière.* Saint Pie V a été plus loin encore : par une bulle, il a accordé à cet ordre tous les *priviléges passés, présents et futurs que les papes avaient accordés aux différents ordres religieux, et tous ceux qu'ils pourraient accorder, sans aucune concession particulière.* Il défend *qu'il soit dérogé à aucun de ces priviléges. Si cela arrivait, le général de la Société pourrait se rétablir dans ses droits, aussi bien que la Société, sous telle date qu'il voudra choisir.* Vous le voyez donc, en vous opposant aux Jésuites dans ce qui concerne leurs intérêts temporels, vous vous opposez à la papauté elle-même. Voilà ce qui touche particulièrement votre frère, et vous-même, si

vous vous obstiniez dans une voie déplorable. Il y a encore excommunication majeure, prononcée *ipso facto*, ce qui veut dire *par le seul fait*, contre *tout roi, prince, administrateur qui mettrait quelque imposition ou quelque charge sur la Société, personnes ou biens*. Il est évident que sous ce malheureux Code civil qui régit la France actuellement, les Jésuites ne peuvent faire valoir ce droit; mais ce droit, il existe; mais ceux *qui causent quelques dommages à la Société, qui* osent retenir quelque chose qui lui *appartient, qui attaquent l'Institut, qui attentent à la réputation des Jésuites* sont excommuniés. Or, votre frère voulant faire casser le testament de sa tante, parce qu'il suppose que les Jésuites sont héritiers, au lieu et place de M. Tournichon, et cela est vrai, attente à la propriété des Jésuites. En écrivant un mémoire contre eux, il attente à leur réputation. Vous le comprenez, ma pauvre enfant : si la loi civile, la loi païenne ne peut l'arrêter, si même elle allait jusqu'à condamner la Société, la loi spirituelle atteindrait le prêtre prévaricateur : l'interdit d'abord, qui est déjà suspendu sur la tête du coupable, et la terrible excommunication. La sentence est arrivée de Rome, et dans deux jours le Père provincial l'enverra à l'archevêque qui sera bien obligé de la proclamer.

— Dans deux jours! exclama Louise, toute

ahurie du fatras théologique dont la comtesse l'avait assourdie.

— Dans deux jours, dit froidement la comtesse, la sentence, — l'ordre est formel, — sera proclamée et affichée dans l'église.

Louise était consternée.

— Vous comprenez, mon enfant, que les Pères ont été forcés d'en venir à cette extrémité pour se défendre. Cependant ils sont si bons, si indulgents, le père Briffard surtout vous porte un intérêt si grand, votre âme lui est si chère, il a tant redouté, comme votre Père spirituel, de voir votre vocation religieuse se perdre au contact de celui qui aurait dû l'affermir, qu'il veut encore, à cause de vous, essayer de sauver votre frère ; et le salut de l'abbé Julio est dans vos mains.

— Dans mes mains, madame! parlez : que dois-je faire? Je suis prête à tous les sacrifices pour mon frère.

— Eh bien ! alors, vous le sauverez, vous vous sauverez ; et même, ajouta négligemment la comtesse, vous rendrez, — mais ceci est pour vous d'un intérêt secondaire, — un immense service à M. Verdelon.

— A M. Verdelon!

La voix de Louise s'altéra, et une vive rougeur colora ses joues pâlies par les émotions qu'elle venait d'éprouver.

« Dieu! se dit la comtesse, qui l'observait avec attention, je m'en doutais, et à présent j'en suis sûre, elle aime l'avocat. »

— Mon Dieu, oui, continua-t-elle tout haut : il a demandé en mariage, il y a deux jours, une jeune fille fort riche. Je ne puis vous dire son nom, c'est un secret qui m'a été confié ; mais les parents, qui sont très-religieux, ont répondu qu'ils ne consentiraient à ce mariage que si M. Verdelon renonçait à plaider ce malheureux procès. Lui croit son honneur engagé à le soutenir. Il est évident que si l'appel n'avait pas lieu, M. Verdelon ferait un excellent mariage. La jeune fille l'aime.

Louise était redevenue d'une pâleur livide.

— Parlez, madame, dit-elle, que puis-je faire?

— Vous êtes bien persuadée que votre frère ne poursuit ce procès que dans votre intérêt?

— Dans celui de la justice d'abord, madame, dans le mien ensuite.

— La justice ne peut être que du côté des Pères : seuls, ils sont juges compétents pour cela.

— Soit, madame, je reconnais que nous devons plier devant eux. Mais, au nom du ciel, comment puis-je éloigner de mon frère le coup dont on le menace?

— Le père Briffard, qui m'a envoyée vers vous, ne demande que deux choses. Si vous y consentez, la bulle d'excommunication que les Pères ont ob-

tenue de Rome sera brûlée, et il ne sera pas donné suite à l'interdit. Le père Briffard se chargera d'arranger l'affaire à l'archevêché.

— Dites, madame, dites! je ne tiens pas à cette fortune, moi. A quoi me servirait-elle, à présent?

— Bon, pensa la comtesse, la nouvelle du prétendu mariage de Verdelon a produit son effet.

— Je le crois, mon enfant, dit-elle; votre âme s'élève plus haut qu'un vil attachement aux choses périssables. Le monde n'est pas digne de vous posséder.

— Il ne s'agit pas de moi, madame, mais de mon frère; les moments sont précieux.

— Eh bien! renoncez d'abord pour vous-même à cet appel. Voilà la première condition imposée par le père Briffard. Je vais vous dicter cette renonciation.

Et la comtesse tira d'un petit sac de voyage tout ce qu'il fallait pour écrire.

Nul doute que cette pièce, une fois déposée au parquet, votre frère ne sente qu'une poursuite de sa part serait inutile. Il n'aurait même pas l'excuse de l'amour fraternel.

Cette pièce était ainsi conçue:

« Moi, Louise Julio de la Clavière, demeurant à, etc., etc., déclare que, parfaitement convaincue,

par suite de renseignements qui me sont parvenus, que la volonté de ma tante Suzanne Guitrat de la Clavière, née Julio de la Clavière, a bien été de laisser la totalité de ses biens à M. Tournichon, sauf les legs énoncés dans le testament, je déclare que je renonce à l'appel qui avait été formé tant en mon nom qu'en celui de mon frère, ne croyant pas pouvoir attaquer en conscience des dispositions que je sais avoir été faites librement en faveur de M. Tournichon sans aucune des conditions qui constituent un fidéicommis.

« Fait à Saint-Aventin, le 12 septembre 1860. »

— Madame, dit Louise, après avoir mis sa signature, je fais ceci pour sauver mon frère, mais, je ne me le dissimule pas, il condamnerait cette action s'il la connaissait. Car, enfin, j'affirme ce que je sais être faux. C'est bien la fortune des Jésuites qu'il s'agit de sauvegarder, et l'acte que je viens de faire est un mensonge. Que Dieu me le pardonne et à ceux qui me poussent à de telles extrémités!

— Vous ne voyez pas les choses telles qu'elles sont. Qu'importe que les termes de votre déclaration portent sur Tournichon? Il y a des cas nombreux où il est permis d'user d'équivoques, et celui-là en est un.

— A présent, madame, quelle est la seconde con-

dition qui m'est imposée pour acheter la tranquillité de mon frère?

— Celle-ci, dit la comtesse, vous est imposée par le père Briffard, seulement dans votre intérêt.

— Enfin, de quoi s'agit-il? dit Louise presque avec impatience.

— Il ne faut pas que votre frère sache à présent ce qui s'est passé entre nous. J'espère même que plus tard vous ne lui direz que ce que la prudence exige. Vous allez donc vous retirer dans un couvent jusqu'à ce que cette affaire soit terminée. Ce sera juste le temps de faire une retraite et de demander à Dieu de vous éclairer sur votre vocation religieuse. Le père Briffard est persuadé qu'elle est sérieuse, et il se demande ce que vous pouvez avoir vu dans le monde qui vous ait séduite jusqu'au point de vous faire oublier les saintes promesses que vous aviez faites à Dieu.

— Oh! je n'aurais rien à regretter dans ce monde que mon cher Julio, dit Louise, dont le cœur se brisait à la pensée de la trahison de son amant.

Hélas! cette trahison était prévue : la froideur des dernières lettres de Verdelon l'avait fait assez pressentir. Mais il y a si loin de la crainte à la réalité! La pauvre Louise ne mit pas en doute l'assertion de la comtesse de *** au sujet du mariage de Verdelon. Brisée par les émotions de ce cruel rendez-vous, elle résista pourtant avant

de se soumettre à la seconde condition du père Briffard. Partir avec la comtesse, quitter Julio sans le prévenir, sans lui demander conseil, le livrer à de mortelles inquiétudes, cela n'était pas possible !

La comtesse répondit à toutes les objections de Louise :

— Le père Briffard tient autant à cette seconde condition qu'à la première. Après les exercices de cette sainte retraite, vous serez libre de retourner à Saint-Aventin. D'ailleurs, écrivez à votre frère.

Puis la menace de l'excommunication, de l'interdit fut répétée.

Louise céda et elle écrivit à Julio dans le sens que lui indiqua la comtesse.

« Mon cher Julio, je suis convaincue que le procès que nous avons intenté à M. Tournichon est injuste. Pour moi, je me désiste de mon appel. Je te quitte pour quelques jours. Il ne tient qu'à toi de me voir revenir bientôt à Saint-Aventin. Renonce à ce malheureux procès. Renonce surtout à la publication de ton mémoire contre les Jésuites, qui attirerait sur moi et sur toi les plus graves malheurs. Fais cela pour l'amour de ta sœur. Je ne puis m'expliquer davantage ; mais je suis bien déterminée à ne retourner à Saint-Aventin que lorsque tu auras cédé à mes désirs. Songe

que me refuser serait peut-être prononcer l'arrêt d'une séparation éternelle. »

La comtesse de *** pria Louise de lui donner une copie de cette lettre pour le père Briffard. Après cela, elles firent un détour dans la montagne qui les ramena sur la route de Luchon. Le jour baissait ; une voiture se trouva là ; la comtesse y monta avec Louise.

IV

LE PARQUET

Quand Julio rentra chez lui, l'heure du repas du soir était depuis longtemps passée, et il riait en lui-même à la pensée de la charmante petite querelle que Louise allait lui faire, pour avoir laissé refroidir le dîner de mère Marthe, qui n'entendait pas plaisanterie là-dessus. Mais il avait de si bonnes excuses à faire valoir, il apportait à Louise de la part de ses malades tant de bénédictions pour les secours qu'elle leur avait envoyés, que la paix serait bientôt faite. On mangerait, en riant, le dîner froid; on le trouverait excellent, et on laisserait bougonner la bonne Marthe tout à son aise. Jamais peut-être Julio n'avait tant savouré les joies de ce cher petit intérieur où Louise était pour lui l'univers entier.

Il fut d'abord assez surpris d'apprendre que sa sœur avait quitté le presbytère une heure après lui et qu'elle n'était pas encore rentrée. Marthe raconta à Julio ce qui s'était passé : le petit messager, la lettre qu'il avait apportée, et comment Louise, après l'avoir lue, avait changé de robe, pris son chapeau et son châle et était sortie sans dire où elle allait.

Ces détails inquiétèrent Julio. Pourquoi cette espèce de toilette? Jusqu'à présent le deuil récent de Louise l'avait empêchée de faire des visites dans les rares maisons bourgeoises de Saint-Aventin et des environs. Où pouvait-elle être allée? Elle ne connaissait personne. Et cette lettre, de qui venait-elle? Un instant Julio pensa à Verdelon. Aurait-il demandé un rendez-vous à sa sœur? Mais Verdelon savait que la porte du presbytère était toujours ouverte pour lui. Il n'était pas nécessaire de prendre un moyen détourné pour parler à Louise; et Louise elle-même aurait dû trouver cette manière d'agir au moins inconvenante. Et le pauvre Julio se sentait au cœur une vive irritation. Elle cessa bientôt. Si Louise fût sortie pour aller rejoindre Verdelon à un lieu indiqué, elle serait rentrée depuis longtemps. Cinq heures s'étaient écoulées depuis le moment de son départ. Elle ne voudrait pas se faire un jeu des inquiétudes de son frère. Verdelon n'était pour rien là-dedans. Alors

une autre pensée, pensée terrible, arriva au cœur de Julio. Il était arrivé un accident à Louise!

Que faire? Où la chercher? Nul indice... Marthe ignorait quelle direction elle avait prise. Les voisins questionnés n'en savaient pas davantage. Il fallait attendre encore.

Julio assis devant la table, sur laquelle Marthe avait placé le dîner, la tête appuyée dans ses mains, réfléchissait, et son imagination ne lui présentait plus que des images sinistres. Il ne répondait pas à Marthe, qui le pressait de prendre au moins un peu de potage. Il se levait, marchait à grands pas dans la chambre, puis il sortait, explorait les sentiers et se demandait avec angoisse quel était celui que sa sœur avait pris. La soirée se passa ainsi. La nuit était arrivée, Julio se préparait à aller demander à ses paroissiens, alors arrivés de leurs travaux, de prendre des torches et d'aller avec lui à la recherche de sa sœur. Chacun suivrait une direction différente et l'on conviendrait des points sur lesquels on devrait se trouver. Tout à coup on frappe à la porte du presbytère : c'est elle, dit Julio. Il va ouvrir, et voit devant lui un jeune homme presque idiot. Ce garçon était d'une commune voisine de Saint-Aventin ; il était connu dans toute la montagne qu'il parcourait en demandant l'aumône. Il comprenait assez ce qu'on lui disait pour faire les petites commissions dont on le char-

geait. Mais sa bouche n'articulait que des sons confus ou quelques mots que la misère lui avait appris à prononcer : Du pain... J'ai froid... Un sou... Il balbutia tout cela à Julio, en lui remettant la lettre de sa sœur. Louise avait rencontré l'enfant à quelque distance de la chapelle de Saint-Aventin, et elle lui avait donné la lettre qu'elle avait écrite sous la dictée de la comtesse. Celle-ci ne s'opposa pas à ce que Louise se servît de l'idiot. C'était de tous les messagers le moins compromettant. Et Louise fut heureuse de savoir que son frère ne passerait pas la nuit tout entière dans des angoisses mortelles

Le pauvre idiot aimait beaucoup le jeune prêtre et sa sœur : ils lui parlaient avec douceur, et lui faisaient faire souvent de bons repas, seule jouissance à laquelle cet être dégradé parût sensible. Sans doute il s'était hâté pour apporter cette lettre, car il était inondé de sueur, ce qui ne l'empêchait pas de répéter d'une voix lugubre : — J'ai froid... j'ai froid... du pain... un sou. — Julio le fit entrer et le recommanda à Marthe; puis il ouvrit, en tremblant, la lettre de Louise.

Il vit là aussitôt une trame odieuse, un piége tendu à sa sœur et à lui. Cela était de la dernière évidence. Il ne pouvait en accuser que ceux qui avaient un intérêt à effrayer sa sœur et à lui faire

prendre une détermination extrême. Les Jésuites avaient tout fait.

Julio, pourtant, se trouva soulagé d'une affreuse inquiétude. Où était Louise? Il le saurait sans doute bientôt. Mais enfin il n'aurait point à explorer les précipices de la montagne avec l'horrible crainte d'y trouver le corps mutilé de sa sœur. Après avoir passé par toutes les angoisses qui peuvent déchirer le cœur d'un homme, cette lettre était presque un bonheur. Quant à demander des renseignements à l'idiot, c'était chose inutile. Sans doute le lendemain une nouvelle lettre arriverait qui expliquerait toute cette mystérieuse affaire.

Le curé de Saint-Aventin ne put trouver pendant la nuit un seul instant de repos. — Où était Louise? Comment avait-elle été amenée à lui écrire cette lettre?

Il n'eut pas la pensée de renoncer à l'appel et à la publication de son mémoire. Il y avait là une odieuse intrigue qu'il fallait déjouer.

Le lendemain matin, il partit pour T. Il se rendit chez son imprimeur et lui remit son manuscrit. Un entre-filet placé dans le principal journal de T. devait annoncer la nouvelle de la mise sous presse du mémoire. De là il se rendit au parquet.

Le substitut apprit à Julio que le désistement de Louise de l'appel contre le jugement qui avait été

rendu en faveur de Tournichon était arrivé le matin même au parquet.

Julio fut accueilli à T. avec courtoisie par le substitut du procureur impérial, qui reçut sa déclaration et entre les mains duquel il déposa la lettre de Louise pour avertir la justice de la disparition de sa sœur, disparition qu'il pouvait légimement attribuer à des manœuvres odieuses.

C'était le moment où la magistrature en France exerçait une surveillance extrême sur les communautés religieuses. Des plaintes graves étaient venues de plusieurs points du territoire, et des enquêtes avaient constaté des actes coupables de séquestration sur de jeunes filles mineures vainement réclamées par leurs parents. Des procès avaient eu lieu, et il avait été prouvé que des prêtres appartenant à des corporations religieuses n'étaient pas étrangers à ces délits sévèrement prohibés par la loi.

— Nous allons, dit le substitut, donner les ordres les plus précis pour la recherche de mademoiselle de la Clavière, non-seulement dans le département, mais encore dans toute la France. Son signalement sera adressé à nos agents à l'étranger et la police ne négligera rien pour la retrouver. Mais notre rôle dans tout ceci ne peut être qu'officieux. Nous ne pouvons intenter une action contre personne. Mademoiselle votre sœur n'est pas mineure; elle a

vingt-deux ans : dès lors elle s'appartient, aux yeux de la loi. La pièce que vous me communiquez parle de malheurs auxquels elle serait exposée ainsi que vous. Mais la loi n'atteint que des délits et nullement l'hypothèse d'un danger. Il est bien évident que les Jésuites sont pour quelque chose là-dedans. Mais, s'ils sont dignes de la réputation qu'on leur a faite, ils ont été assez habiles pour ne paraître absolument en rien dans une affaire où ils sont cependant les uniques intéressés. Je gagerais tout au monde que mademoiselle votre sœur ne se trouvera dans aucun des couvents du Sacré-Cœur dont ils ont la direction exclusive. En aurions-nous le droit, nous ne pourrions faire là de recherches que pour la forme. Mais croyez bien que nous n'arriverions jamais à constater un corps de délit contre les Jésuites.

— La loi est donc impuissante? Vous avouez vous-même que les Jésuites sont les auteurs de cette coupable disparition. Elle est faite avec violence, puisque la victime se déclare en danger. Elle parle de malheurs que mon refus de me désister pourrait attirer sur elle et sur moi.

— Vous pressez un peu trop l'argument, monsieur l'abbé. De ce que votre sœur, pour obtenir, à tort ou à raison, votre désistement d'un appel défavorable aux Jésuites, se dit en danger, il ne faut pas conclure que le danger existe réellement. Elle

a pu ou le croire de bonne foi, quoiqu'il n'y ait eu que des menaces, ou tremper dans quelque misérable intrigue destinée à vous intimider, intrigue qu'une âme simple et loyale comme la sienne n'aura pas soupçonnée. Dans tous les cas, rien ne constitue un délit, et la loi ne poursuit que les délits. Et puis des amis fanatiques des Jésuites, sinon à leur insu, du moins avec leur consentement tacite, peuvent bien ourdir quelque trame ténébreuse et braver la loi pour la mettre à exécution. Les tribunaux ont retenti il y a peu de mois de faits semblables. Et nous savons qu'on va juger, dans deux ou trois villes, des délits de séquestration. Mais, je vous le répète : là il s'agit de mineures. Toutefois, malgré ces déclarations, qui, je le vois, vous surprennent, — on croit chez nous à l'omnipotence du parquet, — nous ferons des efforts de toute sorte pour arriver à un résultat favorable. Majeure ou non, si mademoiselle votre sœur est tombée dans un piége, si l'on a fait violence à sa liberté par des ruses coupables, nous lui devons secours. Comptez, monsieur, sur tout notre zèle. De votre côté, livrez-vous aux recherches les plus actives. Je vous reverrai toujours avec le plus vif intérêt, et les moindres indices que vous aurez recueillis pourront me mettre sur la trace des coupables, si nous pouvons, je vous le répète, trouver des coupables.

Julio sortit du cabinet du substitut profondément découragé. Les hommes qui se trouvent blessés par une injustice ne comprennent pas que la loi ne puisse à l'instant réparer le tort dont ils se plaignent. Les longueurs, les tâtonnements des magistrats chargés de poursuivre les délits sont des protections de la liberté de tous. Julio, depuis le départ de sa sœur, s'était fait tout une petite procédure à son usage. Il voyait déjà, à travers son imagination, ces coupables Jésuites, ces hommes qui captaient les héritages et faisaient au besoin enlever les héritières, convaincus devant les tribunaux d'avoir eu recours à des moyens odieux pour le faire renoncer à son appel. Le magistrat venait de mettre de la glace sur ce beau feu. Avant de poursuivre un Jésuite ou un autre, il faut constater un délit.

Verdelon apprit, presque avec sang-froid, de la bouche de Julio, l'aventure de Louise.

— Comment a-t-elle pu se laisser prendre à un piége si grossier? Vraiment les femmes ont bien peu de tête!

— Mon Dieu! qui sait? Une jeune fille candide entre les mains de telles gens...

— Il faut être bien naïve pour croire que, de notre temps, on puisse exercer une violence.

— Pourtant cela s'est vu.

— Allons donc! oui, sur des enfants. Nous savons les affaires Blount... Mais une femme de vingt-deux à vingt-trois ans.

Il était évident que Verdelon cherchait des torts à Louise.

— Que ferons-nous maintenant?

— Je ne vois pas trop. Soyez prudent dans votre mémoire. Les Jésuites pourraient vous poursuivre en calomnie; et il y a prison. Prenez-y garde. A défaut d'autre vengeance, ils seraient heureux de vous voir vous perdre vous-même. Et franchement, après l'arrêt du tribunal civil, je commence à croire que vous ne seriez pas traité avec indulgence. C'est triste à dire; mais dame Thémis a bien quelques prédilections pour les forts.

— Et Louise?

— Que voulez-vous? Elle est majeure. Si on lui a fait croire un tas de sornettes et qu'on vous la promène de couvent en couvent, où irez-vous la saisir? Vous connaissez aussi bien que moi de quoi ces gens-là sont capables.

— Vous n'êtes guère consolant.

— Mon ami, il faut être positif dans la vie et voir les choses ce qu'elles sont. Votre sœur a fait une sottise; vous en supporterez les conséquences. Elle vous a quitté plus ou moins volontairement;

les termes de sa lettre n'indiquent pas la violence : seulement on l'a effrayée.

— Vous me conseilleriez donc de me désister de mon appel.

— Pas le moins du monde. Il y a encore une chance ; il faut la courir. Notre honneur y est intéressé. Devant cette menace, vous devez moins encore reculer.

— C'est bien ma résolution. Je viens de porter mon mémoire sur les Jésuites à mon imprimeur.

— Relisez toujours avec le plus grand soin les épreuves. Surtout pas d'allusions à l'enlèvement de votre sœur : ils vous poursuivraient en calomnie. Je vous renouvelle ce conseil.

— Et Louise?

— Il faut la chercher.

Julio se retira. Il n'avait jamais trouvé Verdelon aussi froid. L'amour était éteint, l'amitié était oubliée. Julio le comprit.

Il passa plusieurs jours à T., ses recherches furent infructueuses. Celles de la police, qui mit en campagne ses agents les plus habiles, n'eurent pas un meilleur résultat. Il demeura prouvé que mademoiselle de la Clavière n'était point à T., et que, probablement même, elle n'avait pas traversé la ville à son départ de Saint-Aventin.

Les perquisitions continuèrent à Paris, dans

les départements et à l'étranger. Le parquet tint parole à Julio. C'était au moment où il fallait faire du zèle dans ce sens. Le ministre de la justice fut prévenu, par un rapport du procureur impérial, de l'événement de Saint-Aventin.

V

DÉLAISSEMENT

La vue du presbytère où Julio avait possédé son cher trésor réveilla toutes les douleurs que le mouvement, les visites, les courses dans une grande ville semblaient avoir atiédies. La solitude leur donna une intensité terrible. Quelques pages de ses mémoires retrouvées plus tard rendent toute l'amertume de cette existence, à jamais brisée.

. . . .

« . . Et maintenant je suis seul !

« Tous mes rêves de bonheur, toutes mes illusions de joies pures, dans le plus humble des presbytères, de la vie passée à jouir de Dieu, de la nature, de l'amitié la plus douce qui pût se trouver ici-bas, tout cela n'a duré qu'un instant !

« Ils m'ont enlevé ma Louise, le seul bien que

j'eusse demandé à Dieu des choses de la terre. Où la retiennent-ils? Peut-être au delà des mers! Le génie jésuitique embrasse le monde.

« Souvent, depuis cet enlèvement fatal, auquel à l'heure présente j'ai de la peine à croire, tant il est de sa nature invraisemblable, il me semble que des siècles se sont déjà écoulés sur ma vie et que ce fait bizarre s'est accompli à l'une de ces époques légendaires où, la loi ne protégeant personne, parce qu'elle s'arrêtait aux limites de chaque terre baronale, des chevaliers se croyaient obligés à s'armer pour faire une police officieuse et défendre la veuve et l'orphelin.

« Si le crime qui fait le désespoir de mon cœur se fût commis en plein moyen âge, il y aurait eu à parcourir un rayon bien étroit pour trouver la prison de ma sœur. Et je suis au dix-neuvième siècle! Et peut-être on l'expédie avec une cargaison de filles en cornettes pour les missions de la Chine ou de l'Australie. Julio va donc faire à cette heure le chevalier errant!

« Mais ne maudissons pas notre civilisation. Si elle favorise l'évasion des bandits, l'enlèvement des femmes, la séquestration des êtres faibles ou trompés dans des cellules de couvent, elle me permet de faire entendre ma plainte jusqu'aux limites du monde où ma langue peut être comprise. Je

pourrai flétrir pour ce siècle et pour les siècles suivants les misérables qui s'acharnent sur moi. Je léguerai à l'avenir ma protestation énergique contre l'ambition désordonnée d'un ordre dont la destinée semble emporter la ruine du catholicisme.

« Mais ces hommes se rient de mon impuissance. Peut-être, au moment où je jette ces lignes sur le papier pour m'étourdir de ma douleur et interrompre la monotonie de mes longues heures de solitude, ils obtiennent encore de la justice humaine une seconde consécration de leur fraude. Et la gent béate applaudira à ce triomphe et en bénira le ciel. Elle aura ses messes d'actions de grâces pour les bons pères indignement accusés ; et le spolié, le martyr de ces hommes sera le monstre objet des saintes haines, le maudit sur qui tomberont les anathèmes, le paria que le clergé ne devra ni toucher de la main ni saluer du regard!

« O raison! où sont tes conquêtes?

« Superstition, abaissement du sens moral, horrible fanatisme, que vous avez encore de puissance!

« Puis ils s'étonnent des répulsions qu'ils trouvent dans le monde! Une immense conspiration se perpétue de siècle en siècle contre eux; et le jour où ils reviennent afficher par leurs constructions

colossales le triomphe sur les révolutions qui les ont vaincus, mettre à néant les expulsions juridiques par un développement nouveau et des prospérités qui dépassent celles de leurs époques les plus brillantes, ils retrouvent la société civile aussi implacable que jamais, redoutant, comme aux siècles écoulés, la domination qu'ils ont exercée sur toute l'Europe, et prenant des précautions prudentes pour ne pas tomber sous le système théocratique dont ils sont les ardents promoteurs. Et les haines persévérantes du monde moderne les étonnent ! Ils lui ont déclaré une guerre acharnée. Ce monde se défend.

« Ils sont bien fiers quand ils peuvent dire : — Ce n'est pas nous que l'on poursuit, c'est la religion, c'est l'Église, c'est la papauté dont nous sommes les plus ardents défenseurs.

« Et d'abord, comment êtes-vous de meilleurs appuis de la religion que quarante mille prêtres qui sont en France, vous, quatre à cinq cents Jésuites exerçant la prédication ou le professorat parmi nous?

« Votre éloquence en chaire a-t-elle plus de valeur que la nôtre? Le sermon du Jésuite diffère-t-il notablement de celui du vicaire de la paroise? Nous ne nous en apercevons pas. Votre enseignement a-t-il quelque procédé qui ne soit connu et

mis en pratique dans le plus modeste des petits séminaires de province comme dans vos colléges? Que dites-vous aux âmes pieuses dans le confessionnal que ce que tous peuvent dire? Vous êtes plus indulgents : c'est votre affaire. Vous flattez une caste qui vous aime et qui vous prodigue son or! Vous l'envoyez au ciel par un chemin semé de roses : nous n'avons pas à nous y opposer. Dieu est bon pour ce monde-là, comme pour le monde des pauvres, des campagnards, des travailleurs qui sont notre troupeau. Mais, de grâce, renoncez donc à cette orgueilleuse prétention d'être l'avant-garde du catholicisme. L'Église était avant vous, et c'est depuis vos beaux systèmes que l'Église périclite, et que cette Rome temporelle, portée sur vos épaules, s'effondre en ruines.

« Saint Ignace a fondé votre compagnie au seizième siècle.

« Saint Vincent de Paul a fondé la sienne dans les premières années du dix-septième.

« Pourquoi crie-t-on dans le monde : « A bas les « Jésuites! »

« Pourquoi n'a-t-on jamais crié : « A bas les « Lazaristes! »

« Les Sulpiciens, fondés dans le même temps, sont très-connus. Ils ont le premier séminaire de France. C'est de leur maison que sont sortis une

foule d'évêques, de prédicateurs, d'écrivains religieux. Ils dirigent dans toute la France un grand nombre de séminaires. J'ai été à T. leur élève. Pourquoi les animosités publiques ne tombent-elles pas sur ces hommes qui, certes, rendent à la religion, sans ostentation aucune, sans se déclarer les premiers en toute chose dans l'Eglise, beaucoup plus de services et de services plus durables que les vôtres ?

« On ne crie jamais que je sache : « A bas les « Sulpiciens ! » Moins encore, que je sache, le mot sulpicien est-il, dans la langue, synonyme d'hypocrisie de pharisaïsme.

« En est-il de même du mot injurieux : Jésuite ?

« Le monde est donc contre vous, parce qu'il a des griefs terribles à faire valoir contre vous. Il n'a pas un mot de haine contre les Sulpiciens, les Lazaristes et toute réunion de prêtres humbles et renfermés dans une tâche purement spirituelle, parce qu'il n'y a contre de tels hommes aucun grief.

« Ce n'est donc pas la religion que l'on hait dans votre ordre, mais les vices d'orgueil, d'ambition, de domination, d'*industries pieuses*, comme l'a reproché à vous et aux autres ordres religieux de son temps, Camus, évêque de Belley. Il n'y a pas d'année où votre nom n'ait retenti devant quelque

tribunal. Quand vous étiez puissants, sous l'ancien régime, vous meniez le même train; vous suivez la même théorie sous le régime nouveau; voùs recueillez les mêmes haines. Ne vous plaignez pas : c'est la justice des peuples.

« Mais je fais là un réquisitoire contre les Jésuites. Vraiment, il serait plus sage d'étudier un brin d'herbe ou de contempler une heure de plus les grandes images de la nature, se dressant devant moi, si majestueuses dans ces montagnes.

« Chères Pyrénées, si admirables de fraîcheur et de vie, si riches pour l'étude et les méditations de la science, qui me dit que je les verrai encore longtemps? S'ils ont appréhendé au corps la pauvre sœur, ne peuvent-ils pas atteindre de mille autres façons le frère? Il faudra bien que mon livre des *Jésuites dévoilés* me soit payé en monnaie de Jésuite. Ils ont pour humbles serviteurs cet épiscopat inintelligent qui se sert d'eux contre nous et ne se doute pas qu'ils le mettent au second rang dans l'opinion du monde catholique. Et c'est justice : ceux-là sont évêques qui gouvernent l'Église. Le pauvre archevêque croira faire chose prudente que de leur immoler un de ses prêtres. Et, d'un jour à l'autre, mes pouvoirs de curé peuvent m'être enlevés par simple lettre administrative.

« Allons! courbons la tête! Maudit, attends-toi aux vengeances! Paria, va retremper ton âme pour

qu'elle soit de bronze et résiste aux coups et à l'opprobre!

« Et vous, douces images, souvenir sacré de la seule femme dont le cœur ait battu sur mon cœur, ne me faites pas trop de mal, ne venez pas me rappeler les joies pures qui auront été peut-être les dernières de mon existence douloureuse! Je ne pourrais supporter mes déchirements et mes regrets.

VI

LE DRAME DU JUIF ERRANT

Peu de temps avant l'appel contre le verdict du tribunal de T. qui consacrait la spoliation de Julio et de Louise, l'opinion publique contristée avait pris sur les Jésuites une revanche éclatante. Tout est bruyant dans les manifestations de ces chaudes populations du Midi. Elles sentent vivement; elles rendent avec enthousiasme leurs amours et leurs haines. Impressionnables à l'excès, il y a des heures où elles ne se connaissent pas; et chez elles le sentiment s'arrête avec peine sur les limites de la violence.

Était-ce hasard et dans l'ordre de son répertoire? était-ce instinct du bruit que ne manquerait pas de faire la pièce, et par les accusations incessantes qu'elle contient contre les Jésuites, et par la coïncidence de cette représentation avec le procès

de Julio ? M. Jules Reni, directeur du théâtre de T., mit un beau matin sur son affiche l'annonce du drame *le Juif errant.* Un artiste de talent devait jouer le rôle de Rodin.

Grand bruit dans la ville de T. Les espions des Jésuites ne manquèrent pas de leur apprendre cette désagréable nouvelle. Le monde religieux cria au scandale. « M. le président ne veut pas qu'on le joue. » On se remua de toutes manières. L'autorité fut inébranlable. Le maire de T., qui a la police du théâtre, répondit qu'il maintiendrait la liberté de la scène, du moment que la pièce n'avait rien d'immoral, et qu'elle avait été jouée à Paris. Le préfet, menacé par les influences religieuses de la ville, fut obligé, pour se mettre à l'abri, de recourir au gouvernement par une dépêche télégraphique. Le parti religieux s'attendait à un triomphe. Le ministre de l'intérieur fit réponse que l'administration n'avait à se mêler en rien des représentations théâtrales, laissées à la surveillance de l'autorité municipale.

On alla jusqu'au parquet, jusqu'aux chefs des hautes cours, qui déclinèrent toute immixtion dans cette affaire placée en dehors de leur compétence.

La pièce devait donc se jouer.

Toutes ces démarches, toutes ces intrigues du parti favorable aux Jésuites étaient connues du peuple. On en parlait avec un langage fort signi-

ficatif jusque dans les cafés. Les cercles, où se rend le monde libéral, n'avaient pas d'autre sujet d'entretien. Ce fut une grande affaire à T.

Le jour même de la première représentation, M. Jules Reni recevait une lettre que lui apportait un personnage qui avait demandé au concierge du théâtre, avec beaucoup de mystère, le cabinet de M. le directeur. La lettre était ainsi conçue.

« Le père Guillet, provincial des Jésuites, aurait à faire à M. le directeur du théâtre une communication très-importante. Il lui serait infiniment obligé s'il voulait se donner la peine de passer le plus promptement possible à la maison des Pères, rue de l'Inquisition.

« Monsieur le directeur comprendra les raisons de haute convenance qui ne me permettent pas de me rendre en personne à son cabinet. Il voudra bien m'excuser.

« Son dévoué serviteur,

« GUILLET, S. J. »

M. Jules Reni, en homme de bonne compagnie, était trop poli pour ne pas se rendre à l'invitation du Père provincial. Il partit immédiatement pour la rue de l'Inquisition. Il entra vers une heure dans la maison des Pères.

— Monsieur Guillet, provincial des Jésuites, dit-il au portier.

— Je vais l'avertir, monsieur. Votre nom?

— Le directeur du théâtre.

Le corridor où M. Jules Reni parlait au frère portier correspondait avec la petite cour où les révérends Pères prenaient en ce moment leur récréation. Quelques-uns avaient entendu ce nom mal sonnant, «M. le directeur du théâtre.» En un moment ce nom passa de bouche en bouche, et quand M. Jules Reni traversa la cour pour se rendre au cabinet du Provincial, il vit les Pères se signer, comme si Satan se fût introduit dans leur sainte maison.

L'entretien suivant, dont M. Jules Reni ne fit mystère à personne, eut lieu entre lui et le père Guillet.

— Monsieur, je me suis empressé de me rendre à votre invitation.

— Vous êtes réellement trop bon, monsieur le directeur. J'aurais à m'entendre avec vous sur une chose qui nous est extrêmement pénible. Vous faites jouer une pièce malheureusement dirigée contre nous. Dans la situation présente des esprits, cette représentation peut avoir des conséquences graves : elle alimentera les passions déjà si vivement excitées à T. Ne pourrions-nous pas nous entendre pour que cette représentation n'ait pas lieu?

— Cela est bien difficile, monsieur ; ce serait manquer gravement au public.

— Je comprends. Si toutefois une compensation suffisante accordée aux acteurs...

Le directeur devina son homme : il voulut voir jusqu'où il irait dans cette négociation.

— Les acteurs, monsieur, dit-il, aiment leur art. Il n'y a pas de compensations à leurs yeux pour ces applaudissements qu'ils attendent de la justice du public, quand ils ont bien rempli leurs rôles.

— Cependant une somme considérable...

— Je n'oserai jamais, monsieur, proposer à mes acteurs ce qu'ils regarderaient comme une humiliation pour la carrière qu'ils remplissent noblement.

— Voyez toutefois... Vous-même... Il s'agit d'épargner à la ville de T. un scandale... Les gens bien pensants vous sauront gré...

— Merci, monsieur ; je suis de ces hommes qu'on n'achète pas.

Le Jésuite ne se déclarait pas encore battu. Devant cette affirmation, dite presque avec sécheresse, il trouva encore la force d'ajouter ceci :

— Nous pourrions aller jusqu'à vingt mille francs.

— Oh ! monsieur ! Mais ce que vous me dites là

est la plus belle réclame que je puisse faire. Je vous salue bien humblement.

Et il laissa le Révérend provincial tout ébahi.

Comment des hommes qui ont une telle réputation d'habileté s'étaient-ils exposés à cette réponse? Comment n'avaient-ils pas compris qu'un refus étant probable, leur offre les convrirait de ridicule dans T.? Historien du fait, je le transmets, je ne l'explique pas. Probablement le Provincial croyait qu'un directeur de théâtre, des acteurs, étaient des gens vils, faciles à acheter. Il ne soupçonnait pas qu'il y eût dignité et honneur sur les planches.

Il serait superflu de dire l'immense explosion que souleva dans la T. mondaine le récit de l'entretien de M. Jules Reni et du Provincial. L'aventure courut toute la ville comme une étincelle électrique. Le théâtre fut trop petit pour contenir la foule qui demandait à entrer : toute la place du Capitole était couverte d'une foule compacte, et pendant que l'acteur chargé du rôle de Rodin exprimait avec une vérité si saisissante l'homme qui s'abaisse profondément dans son humilité factice pour se relever dans toute l'exaltation de son orgueil, aux trépignements, aux applaudissements du parterre, qu'on entendait résonner au dehors comme le roulement d'un tonnerre lointain, se joignaient les cris de la foule qui n'avait pu franchir les portes du théâtre, et qui, exaspérée, s'é-

penchait en philippiques violentes contre les enfants de Loyola.

Pendant un mois, la même représentation, toujours demandée par le public, se renouvela devant une affluence dont il semblait que l'ardeur ne devait jamais s'épuiser. Bien des fois il fallut recourir à la force pour arrêter les manifestations trop bruyantes, les allusions trop vives contre les malheureux Jésuites. Le public s'engoua de l'acteur qui jouait *Rodin*. On lui jetait des couronnes, on le saluait par de triples salves d'applaudissements quand il paraissait en scène. A la fin de la pièce, on le rappelait plusieurs fois; peu s'en fallut que les hommes ne le portassent en triomphe à sa sortie du théâtre. Ce fut sur lui que se concentra toute la chaleur de l'enthousiasme méridional. On se vengeait des Jésuites par ces applaudissements frénétiques.

VII

PROCÈS EN APPEL

Trois jours après le départ de Louise, Julio reçut cette lettre :

« Mon frère, au nom de Dieu ! si vous m'aimez, ne m'abandonez pas ! Croyez donc bien cette fois qu'il y va de ma liberté, peut-être de ma vie. Désistez-vous. Je suis bien loin de vous ; mais votre désistement sera ma mise en liberté. »

Cette fois Julio hésita. Les Jésuites, car il ne doutait pas qu'ils ne fussent les ravisseurs de Louise, seraient-ils capables d'un crime ?

— Non, mille fois non. Il y a là du chantage. On exploite les frayeurs faites à une pauvre fille, qu'on retient peut-être dans quelque cellule, loin de toutes relations. Non, il n'y aura pas de crime. Ce n'est

pas possible. Ces mots *il y va peut-être de ma vie* sont une exagération de la douleur; rien de plus.

Toutefois, la pensée du désespoir de sa sœur fut poignante pour Julio.

— Après tout, se disait-il, que m'importe cette fortune? Si Louise eût gardé son héritage, Verdelon l'eût épousée. Si elle est pauvre, elle me restera; je l'aurai à moi, ma Louise bien-aimée. Le monde n'est pas digne de ce trésor. La perte de notre procès est peut-être le moyen dont la Providence veut se servir pour qu'elle passe des jours paisibles avec moi, loin des agitations d'une société frivole et corrompue. Eh bien! désistons-nous. Il y a déjà tant de chances pour perdre une seconde fois ce malheureux procès! Mais non, Julio, tu n'as pas le droit de renoncer pour ta sœur. C'est une femme, une femme jeune, retenue dans l'ignorance des choses de la vie par l'existence qu'elle a menée. Elle a signé un désistement; mais tant que tu ne te désisteras pas toi-même, ce désistement n'aura pas d'effet. C'est encore, malgré ses vingt-trois ans, une pupille pour toi. Remplis ton devoir jusqu'au bout. Songe à elle, à son avenir. As-tu le droit de l'ensevelir dans un presbytère? Un jour tu aurais des remords, des reproches peut-être, et tu te dirais que tu as été lâche et égoïste.

Cependant il vint un soupçon à Julio.

— Si cette lettre n'était pas de ma sœur?

Il la reprit, l'examina attentivement. Les lettres, étudiées séparément, étaient bien celles de Louise. Cependant elles semblaient avoir été tracées avec une certaine hésitation. Chacune d'elles était comme un caractère d'imprimerie, juxtaposé près d'un autre caractère. Julio avait appris d'un calligraphe que les faussaires se trahissaient toujours à des détails insignifiants en apparence, les barres des *t*, la forme des points-virgules, les traits de prolongement des finales. Julio n'eut pas besoin d'un long examen pour se convaincre que la lettre avait été fabriquée. Chaque mot se terminait par un trait court et droit, pendant que Louise formait toujours ce trait arrondi. Les points-virgules étaient courts et gros, ceux de Louise étaient allongés et aigus. Les *t* étaient barrés en ligne droite, et par une ligne amincie spéciale; ceux de Louise se barraient en forme de demi-cercle.

Les mots *Saint-Aventin près Luchon* étaient sur l'adresse, soulignés d'un trait de plume épais et s'arrêtant avec rudesse. Quand Louise écrivait à son frère, ce trait était arrondi en courbe gracieuse et se terminait finement.

— Plus de doute pour moi, se dit Julio, la lettre n'est pas de ma sœur.

Le surlendemain le facteur apporta une autre lettre. Elle était, comme la précédente, timbrée de T.

« Si dans quarante-huit heures votre désistement n'est point arrivé au parquet, mon sort sera irrévocablement fixé, et jamais vous ne reverrez votre sœur. Mon frère, ayez pitié de moi! »

Cette fois, l'imitation était moins rigoureuse. On s'était peu gêné. La lettre contenait des majuscules qui n'étaient pas de l'écriture de Louise. Puis Louise aurait-elle employé des termes techniques? Savait-elle ce que c'est qu'un désistement et un parquet?

— Prenons patience, se dit Julio; ce mystère s'éclaircira. Les Jésuites en seront pour leurs frais.

Et Julio persista dans sa détermination d'en appeler; mais il envoya les deux lettres au procureur impérial.

Le jour de l'audience arriva enfin pour l'appel de Julio contre le jugement du tribunal civil. La cause était portée sur un plus grand théâtre. Le monde de T. s'impressionna plus vivement encore que la première fois. C'était une exaltation fiévreuse qui courait la ville comme ces miasmes contagieux qui se communiquent dans les temps d'épidémie. Les partis rivaux, le monde clérical et le monde libéral se lançaient des regards farouches. Dans le Midi, on se tient toujours sur la limite d'un argument brutal et on la franchit souvent. Il s'était brûlé aux autels de la Vierge, dans toute la ville,

beaucoup plus de cire qu'à l'époque du premier procès. Les neuvaines pleuvaient, et, sans le savoir et surtout sans le vouloir, les Jésuites, qui n'y pouvaient suffire, faisaient les affaires du clergé séculier. Les dévotes de toutes les classes envahissaient les sacristies, et toutes tremblantes s'assuraient la bienheureuse neuvaine qui devait sauver les bons Pères.

D'un autre côté, le mémoire de Julio contre les Jésuites avait produit une immense sensation. L'éditeur, en homme habile, avait mis pour titre : *Les Jésuites dévoilés*, et en sous-titre : *Mémoire pour la cour d'appel*. Le format était celui d'un livre, nullement celui d'un mémoire. C'était donc un pamphlet qui allait courir le monde et exciter encore l'animosité universelle contre la fameuse compagnie.

Le premier tirage à plusieurs milliers d'exemplaires put à peine satisfaire les demandes empressées de la seule ville de T. Les commissionnaires en librairie arrivèrent, et il fallut plusieurs tirages successifs. Le procès avait fait du bruit. La correspondance judiciaire de l'*Indépendance belge* avait donné un compte rendu fort exact, mais fort piquant, des premiers débats. Elle avait annoncé l'appel et le fameux mémoire. Paris, Bruxelles, Londres, Turin, Pétersbourg même, envoyèrent

des demandes considérables. Ce livre eut une publicité européenne.

Julio l'avait écrit loyalement.

Pas un mot de haine, nulle incrimination malveillante contre les Pères. Il rendait pleine justice aux vertus privées des membres de la congrégation. Sur ce point il était généreux. Quant au système général de gouvernement de l'ordre, à l'esprit dominateur, à la cupidité insatiable, aux procédés habiles et tenaces pour se procurer de riches héritages, le livre était terrible. Il montrait chaque Jésuite, depuis le général de l'ordre à Rome jusqu'au plus humble Père, fonctionnant comme un engrenage dans les rouages compliqués de cette immense machine. Tout se résumait dans ces mots : « Les Jésuites, c'est une franc-maçonnerie. »

Verdelon fut peut-être moins brillant, moins chaleureux dans sa plaidoirie devant la cour d'appel qu'il avait été au tribunal civil. La grande inspiration lui manquait. Il n'espérait plus le succès et il s'était détaché de Louise; mais il fut plus acerbe, plus écrasant pour les Jésuites.

« J'ignore, dit-il, quel sera le verdict de la cour. Je porte trop de respect à ses décisions pour ne pas dire qu'elle suivra simplement sa conscience et se prononcera dans l'intérêt de la loi. Il peut donc se faire que les clartés qui illuminent cette

honteuse affaire ne portent pas dans l'esprit des juges les convictions qui sont dans le mien et, à l'heure présente, dans la conscience de la plupart de ceux qui en Europe ont suivi ces débats. Mais, en dehors de cette enceinte et des raisons, quelles qu'elles soient, qui pourraient légitimer un doute, au point de vue légal, de la part des magistrats chargés de confirmer ou d'annuler le premier arrêt, il y aura dans le monde civil un autre arrêt, au point de vue moral, qui sera pour ces hommes une éternelle flétrissure. Nous venons d'écrire une page de l'histoire contemporaine. Il sera prouvé qu'en plein dix-neuvième siècle, l'astuce, les procédés honteux, la captation avec ses longues préméditations et ses marches ténébreuses, auront été employés, pour s'assurer de riches héritages, par une corporation qui affiche la sainteté. On aura exercé sur une jeune personne timide et ignorante de beaucoup de choses les influences et les terreurs de la religion pour l'amener à renoncer au monde et à s'ensevelir dans le cloître, et à l'heure présente, je le dis avec horreur, cette jeune femme qui a résisté longtemps à toute l'habileté d'un père Briffard, vient de tomber dans quelque piége tendu à sa bonne foi. Errante ou séquestrée par un abus infâme de la ruse ou de la force, elle a été emmenée hors du domicile de son frère. La justice aura peut-être à informer sur ce fait, qui rappelle les coupa-

bles séquestrations dont les tribunaux ont retenti naguère. Nous serons réservés sur une accusation dont les éléments mystérieux nous échappent, mais qui sont certainement liés à l'affaire présente d'une manière intime. Allez maintenant! Que ce demi-million acheté par dix ans de sollicitudes, de bassesses, d'intrigues, arrive dans votre coffre-fort; qu'il paye sa part de la citadelle somptueuse que vous avez élevée au centre de T. Il vous aura coûté cher! Vous l'aurez payé de cet honneur auquel ne renoncent pas les misérables couverts de haillons! Vous l'aurez payé du stigmate de l'infamie que, dans la liberté de la défense, la loi, en attendant son verdict, me donne le droit d'imprimer sur votre front! »

L'éloquence eut tort. L'arrêt de la cour impériale confirma le jugement du tribunal civil. Le triomphe des Jésuites fut définitif.

VIII

LETTRE DU GÉNÉRAL DES JÉSUITES

Le procès de Julio contre les Jésuites avait eu un retentissement immense dans toute l'Europe. Julio avait bien compris que c'était une cause à gagner devant l'opinion, lors même que les tribunaux ne trouveraient pas de preuves juridiques indispensables pour constater la captation. C'était lui qui, en définitive, avait battu les Jésuites : son livre était là.

Mais, toutefois, devant l'arrêt de la cour, grande fut la joie des amis des Jésuites, grande aussi fut l'irritation contre le maudit, prêtre venu, comme un antechrist, pour faire blasphémer, dans la plus sainte ville du Midi et dans la France entière, cet ordre si vénéré des Jésuites.

Une lettre sévère partit de Rome. Le général de la compagnie écrivit officiellement au Provincial

de T. qu'il ne s'expliquait pas que le prêtre qui avait tracé ce livre infâme contre les grands serviteurs de Dieu et du Saint-Siége fût encore au nombre des pasteurs du diocèse de France; qu'il y avait là un scandale qu'il était temps d'extirper de l'Église, et qu'il chargeait le Provincial d'aller en son nom témoigner toute sa surprise à l'illustrissime et révérendissime archevêque de T.; qu'il ne niait pas les difficultés du temps ni les ménagements que les évêques, toujours enclins à éviter la rigueur, avaient à garder envers leur clergé, mais qu'enfin l'indulgence avait des limites, qu'elle pouvait, à un moment donné, passer pour une complicité; qu'il était loin de croire l'archevêque indifférent à l'honneur de la compagnie, mais qu'après l'état de ce misérable procès, où Dieu et la Vierge immaculée avaient si visiblement protégé la société innocente, il était juste que l'instigateur de cette persécution nouvelle et l'auteur d'un écrit, petit d'étendue, mais immense d'injures et de violences, fût hautement condamné par l'autorité ecclésiastique, comme une preuve que cette autorité, si chère aux yeux du peuple chrétien, n'avait été d'aucune connivence avec le malheureux prêtre accusateur de la Société, mais au contraire avait, conformément aux lois de la sainte discipline, flétri sa personne et ses écrits.

Il chargeait le Provincial de ses respects les plus

profonds pour l'illustrissime et révérendissime archevêque, et lui annonçait de plus qu'il était en instance auprès de la sainte congrégation de l'*Index* pour obtenir la condamnation du libelle diffamatoire produit par l'abbé Julio.

Muni de ce document, fort du verdict rendu en sa faveur, le révérend Père se transporta à l'archevêché. Là il signifia, avec beaucoup d'humilité dans la forme et d'autorité dans le fond, les ordres de la Compagnie à l'illustrissime et révérendissime archevêque, sans toutefois lui communiquer la lettre qu'il avait reçue.

— Vous savez, lui dit l'archevêque, quelle part M. Gaguel, moi, les membres du chapitre, tout le clergé, nous avons prise à cette affaire; nous avons été bien heureux du succès que vous avez obtenu.

— Je le sais, Monseigneur.

— Je vous l'avoue, je me suis presque compromis avec ce malheureux prêtre. Je l'ai mis dans le cas de résister à mes ordres. J'avais exigé, formellement exigé, mon révérend Père, qu'il se désistât. Mais c'est une si mauvaise tête!

— Mais maintenant, Monseigneur?

— Voyez-vous, mon révérend Père, je m'étais arrêté dans la sévérité de mes mesures. Si je l'avais frappé avant l'arrêt de la cour, on n'aurait pas manqué de vous accuser de m'avoir demandé sa destitution.

— Cela est possible. Et maintenant, Monseigneur?

— Maintenant je suis fort embarrassé. J'hésite, je veux me consulter encore. Vous n'ignorez pas qu'il a pour lui une forte partie du public, et même des hommes, il faut bien en convenir, sincèrement religieux.

— Raison de plus, Monseigneur, pour que Votre Grandeur ne paraisse pas tolérer plus longtemps...

— Moi, tolérer, mon révérend Père! Eh! je prends plus à cœur toute cette affaire que votre sainte compagnie elle-même. C'est moi que l'on atteint à T. lorsqu'un de mes prêtres se permet des attaques contre vous. Cependant les règles de la prudence...

Le Provincial vit bien que l'archevêque cherchait à louvoyer et qu'il était déterminé à ne pas agir contre Julio. Il était temps de se servir de la grosse artillerie qu'il tenait en réserve. Il présenta à l'archevêque la lettre du père Général.

Cette lettre presque menaçante mit l'archevêque dans un embarras visible. Pour tout au monde il ne voulait pas désobliger le Général qui, dans ce moment, après la réconciliation complète de Pie IX avec les Jésuites, pouvait lui être d'un si grand secours pour le chapeau. D'un autre côté, il se sentait humilié. Le Jésuite parlait en pape et menaçait presque l'illustrissime comme un inférieur.

—Écrivez au révérendissime Général, mon Père,

que toute justice vous sera rendue. De graves raisons, peut-être moins rigoureusement nécessaires dans les États de Sa Sainteté, nous imposent des ménagements de toute sorte envers notre clergé. Nous connaissons les dispositions du pouvoir, et, dans un temps de luttes, nous avons besoin de précautions. Mais croyez bien que je donnerai des preuves éclatantes de l'indignation que m'a inspirée la conduite de ce malheureux jeune prêtre.

Et il termina l'audience donnée au Jésuite par mille choses aimables qui prouvèrent à Sa Révérence combien Sa Grandeur lui était dévouée ainsi qu'à l'ordre vénérable des Jésuites.

Le même jour, par le courrier du soir, partait pour Saint-Aventin la lettre autographe suivante :

« *Archevêché de T. — Cabinet de Monseigneur.*

« T., le 29 septembre 1860.

« Mon bien cher Curé,

« J'ai à traiter de vive voix avec vous une affaire importante. Quelle que soit mon affection pour tous mes prêtres, la position exceptionnelle dans laquelle nous vous devons placer nous commande un intérêt tout spécial. Venez donc vous entendre

avec moi. Je regrette vivement de vous imposer la fatigue d'un voyage.

« Je vous attends au premier jour.

« Votre affectueux et dévoué,

« Pierre-François Le Cricq,
« Archevêque de T.

« A M. l'abbé Julio de la Clavière, curé de Saint-Aventin. »

Julio ignorait complétement la terrible scène où l'abbé Loubaire avait arraché à l'archevêque le serment de laisser en paix le pauvre prêtre. La lettre qu'il reçut, le ton bienveillant, affectueux même de cette lettre, lui parurent une énigme. Qu'était devenu l'homme aux menaces?

Le lendemain Julio se rendit à T.

— J'ai vraiment du regret, mon cher abbé, de vous avoir fait courir comme cela. Mais nous ne pouvions pas traiter notre affaire par écrit ; il fallait se voir. Commençons d'abord par bien nous entendre. Voyons, soyez franc : vous n'avez jamais cru que je vous aimasse, n'est-ce pas?

— Je n'ai jamais suspecté votre cœur.

— Allons, vous êtes délicat. Les apparences, je l'avoue, ont été contre moi. Mon Dieu! mon cher abbé, mettez-vous à ma place : nous sommes si har-

celés ! Tant d'influences nous accablent ! Il y a tant à ménager ! Tout n'est pas rose dans l'épiscopat. Oh ! qu'un bon prêtre bien paisible dans sa paroisse est plus heureux !... Enfin, il faut porter sa croix. Venons à la question. J'ai eu beaucoup de peine par rapport à vous. Vous devez bien supposer qu'on m'a tourmenté de toutes les manières. Votre livre, franchement, là, votre livre n'est pas excusable. Vous attaquez un ordre vénéré dans l'Église, mon cher abbé, rappelez-vous donc votre bréviaire, *un ordre établi de Dieu dans les derniers temps pour combattre l'hérésie*. C'est formel, mon ami ; lisez plutôt.

Et le brave homme avait marqué d'un trait, dans son bréviaire, le passage de la légende qu'il lut à Julio : *Deum Luthero ejusdemque temporis hæreticis Ignatium et institutam ab eo societatem objecisse.*

— C'est fort, cela ! continua le prélat. Et vous avez attaqué cet ordre ! Et comment l'avez-vous attaqué ? Si je n'avais pas à m'occuper de cette affaire et que je fusse un homme du monde, je dirais que vous l'avez malmené. Vous êtes terrible contre lui, parce que vous êtes modéré. Que cela reste entre nous, n'est-ce pas ? Maintenant c'est un cri universel, tout le monde tombe sur vous. Que voulez-vous que je fasse ? J'ai lu une lettre de Rome qui annonce que vous êtes déféré à l'*Index*. Que

ferez-vous? Il faudra vous soumettre. Voyez dans quelle position nous serons l'un et l'autre. Vous avez mis les Jésuites à mes trousses. Ils ne me laisseront guère en repos. Savez-vous qu'ils n'entendent pas raillerie, les bons Pères, et qu'ils malmèneraient un archevêque de T. comme un curé de Saint-Aventin, sans plus se gêner que cela? Je les connais. Mais, enfin, je tiens à vous prouver que je vous aime. Je ne veux pas avoir l'amer chagrin d'exécuter contre vous les animosités des Jésuites. Rendez-moi un service, soyez bon pour moi. Vous voyez que je vous parle à cœur ouvert. Vous pouvez vivre honorablement de la rente viagère qui vous est échue. Eh bien! laissez là le ministère pendant quelque temps, deux ou trois années, si cela est possible. Hélas! mon cher abbé, dans trois ou quatre ans, qui sait où on en sera à Rome et chez les Jésuites? Les choses vont si vite à notre époque! Les événements d'une année sont ceux d'un siècle d'autrefois. Accordez-moi ce que je vous demande tout amicalement. Donnez votre démission de la cure de Saint-Aventin. Écrivez-moi, là, sur mon bureau, une petite lettre par laquelle vous m'apprendrez que, voulant prendre un repos nécessaire à votre santé, vous voulez sortir pendant quelque temps du diocèse. Je vous ferai expédier par le secrétariat un *exeat pro quâcumque diœcesi*. Quand le calme sera fait sur tout

cela, que les événements auront marché, que peut-être Garibaldi et les chemises rouges auront balayé de Rome l'Index et les Jésuites, car il faut s'attendre à tout, vous reviendrez paisible reprendre quelque bon petit poste dans votre diocèse. Voilà, mon bien cher abbé. Ne me refusez pas. C'est une solution, celle-là. Nous agissons comme deux amis.

Il n'y avait pas à résister à l'argumentation de ce bénin archevêque. C'était une manière honnête de mettre un homme à la porte. Julio comprit qu'il fallait s'exécuter de bonne grâce.

L'archevêque le fit asseoir à son bureau. Julio écrivit la lettre demandant un *exeat*.

L'archevêque sonna.

Un secrétaire parut.

— Remplissez-moi un *exeat pro quâcumque diœcesi* pour M. l'abbé Julio, curé de Saint-Aventin.

— Ayez la bonté, Monseigneur, d'y porter mon titre de chanoine *ad honores* de T.

— Très-volontiers. Bien entendu, mon enfant, que vous pouvez prendre quinze jours ou même davantage pour régler vos intérêts à Saint-Aventin. Vous ferez savoir, par un petit mot à mon secrétaire, le jour où le presbytère sera libre.

Le secrétaire revint bientôt,

L'archevêque embrassa le jeune prêtre. Julio partit. Il n'était plus rien dans le diocèse de T.

Et le lendemain un entrefilet de l'*Etoile du Languedoc* annonçait ce qui suit :

« M. l'abbé Paul Caze, vicaire de***, est nommé curé de Saint-Aventin. »

L'archevêque avait contenté les Jésuites.

On s'explique facilement le ton paterne de l'illustrissime archevêque et presque ses tendresses à Julio. Le pauvre abbé ne se les expliquait pas. D'où venait, grand Dieu ! tant de déférence? Ce potentat qui pouvait briser d'une parole s'était excusé de faire venir Julio de Saint-Aventin. Il avait écrit une lettre affectueuse, comme à l'un de ses prêtres les mieux aimés. L'accueil à l'archevêché avait été affable au plus haut point. Était-ce une tournure hypocrite pour obtenir plus facilement de l'abbé qu'il consentît librement à quitter le diocèse de T., plutôt que d'être forcé, lui, archevêque, à prendre une mesure rigoureuse? Rien de tout cela. L'abbé Loubaire, l'assassin, était toujours présent à la pensée du prélat, et Julio ne connaissait rien du drame de l'archevêché, auquel, sans qu'il s'en doutât le moins du monde, son nom se trouvait mêlé d'une façon si étrange.

L'archevêque, avec son éducation, son esprit, son rang dans l'Église, était superstitieux comme une vieille femme. Le sang du prêtre souillant le

grand canapé de son salon de réception, ce cadavre étendu devant ses yeux sur le parquet, lui étaient restés à l'esprit comme un cauchemar permanent. Il lui semblait que la pourpre qu'il avait tant convoitée, il l'avait vue maintenant, mais que cette pourpre n'était autre chose que le sang du prêtre qui avait rougi sa robe violette lorsqu'il avait aidé son valet de chambre, pour que nul autre de ses domestiques ne connût l'affreux suicide, à porter le corps de Loubaire dans une pièce séparée, mais attenante aux grands appartements, où depuis longtemps personne n'avait logé.

Voici ce qui s'était passé.

Lorsque Loubaire, atteint par la balle, s'était affaissé sur le canapé du grand salon, l'archevêque, saisi d'horreur, avait fui. Mais, au moment de franchir l'antichambre pour appeler au secours, il se ravisa. Il avait pour valet de chambre un homme âgé et respectable, en qui il avait toute confiance. Il sonna Jérôme et le reçut lui-même dans le vestibule. Il referma avec soin la porte donnant sur l'escalier. Ce fut alors qu'il lui confia qu'un pauvre prêtre atteint, par ces grandes chaleurs, d'un accès de fièvre cérébrale, venait de se tuer en sa présence.

Jérôme vit le prêtre, examina sa blessure. Dans le mouvement brusque du bras pour éviter l'étreinte de l'archevêque, l'infortuné avait mal dirigé le coup.

La balle, heureusement, au lieu de traverser le crâne, avait pris une direction oblique et fait une blessure aux chairs, espèce de large sillon effrayant à voir, qui au premier coup d'œil ne paraissait pas mortelle. L'archevêque tenait par-dessus tout à étouffer cette affaire, qui aurait reçu de si fâcheuses interprétations dans le public.

— Nous avons, dit-il à Jérôme, un médecin, homme dévoué, sur lequel nous pouvons compter. Nous allons porter le corps sur un lit. Le médecin viendra. Nous dirons dans la maison que ce prêtre a été pris d'une hémorragie dans le grand salon. Une fois convalescent, il sortira de l'archevêché. Cela vaut mieux mille fois, malgré toute la peine qu'il nous donnera, qu'un épouvantable scandale.

Jérôme trouva que l'archevêque avait parfaitement raison. Le bruit de l'arme à feu n'avait pas été entendu au loin, grâce à une marche jouée par des clairons qui précédaient un détachement de cavalerie, de passage en ce moment dans la rue de l'Archevêché, grâce aussi aux draperies épaisses baissées alors pour intercepter la lumière, et aux fenêtres fermées à cause de la chaleur.

Le blessé, à l'état de cadavre, fut porté par Jérôme et par l'archevêque dans la chambre voisine. On lui fit respirer des sels. Il reprit connaissance et ne dut pas être peu étonné de se trouver dans

un lit, avec un archevêque pour infirmier. Le valet de chambre était allé chercher le médecin.

Le misérable prêtre n'était guère en état de parler. L'archevêque fut délicat, et dans l'intérêt d'une guérison à laquelle il tenait maintenant par-dessus toute chose, il lui adressa deux ou trois paroles bien paternelles, destinées avec raison, dans sa pensée, à agir fortement sur le moral de cet homme.

Le docteur arriva. Quoique, en effet, la blessure ne fût pas mortelle, le mal était grand, et une irritation au cerveau, à défaut d'inflammation, pouvait emporter le malade. La plaie fut pansée, les chairs très-proprement cousues, et le malade laissé aux bons soins de Jérôme. On évita sans affectation que les gens de service de l'archevêché montassent dans les appartements. Et quand Jérôme ne pouvait pas rester auprès de Loubaire, c'était l'archeque qui le gardait.

Ce fut dans ces longs moments, qui souvent prenaient une grande partie des nuits, que le superstitieux archevêque, peut-être dans un état de demi-sommeil, se vit tout habillé de rouge. Il porta sur lui sa main, et sa robe violette suintait le sang du prêtre.

A partir de ce moment, ses visites à Loubaire furent moins fréquentes. Il avait horreur de lui-même et de cet homme. De sinistres pensées ve-

naient l'obséder, et une autre victime qu'il avait faite, un autre pauvre martyr qu'il avait impitoyablement flagellé tant qu'il avait pu, Julio, se presentait en tiers devant lui et d'un visage suave et doux lui disait : « Moi, je ne t'ai jamais menacé. Ni mon cœur ni mes lèvres ne se sont souillés d'une pensée de haine contre toi. J'ai respecté ton haut sacerdoce, ta dignité épiscopale; mais il y a un Dieu pour les opprimés qui savent se résigner et ne se plaindre qu'à lui.

Quand Loubaire fut en pleine convalescence, l'archevêque le fit conduire dans sa famille. Après ce qui s'était passé, il était tout naturel qu'il demandât à Monseigneur de le faire placer dans quelque diocèse éloigné. M. Le Cricq avait fait à Rome, dans son voyage *ad limina apostolorum*, la connaissance intime de l'archevêque de Chambéry. Il donna à Loubaire une lettre de recommandation pour ce prélat.

Il y ajouta généreusement un billet de mille francs.

— Je l'accepte de vous, Monseigneur, dit le prêtre. Mais, ni pour cet argent, ni pour rien au monde, je ne vous relève du serment que vous m'avez fait devant le Christ. Il faut que mon sang serve à quelque chose. Monseigneur, songez-y !

Le pauvre archevêque épouvanté n'osa répondre,

et ce fut sous l'impression de cette dernière scène, moins émouvante que celle du suicide, mais plus présente à son cerveau déjà fatigué par les précédentes, qu'il reçut la visite du Père provincial.

Ce jour-là il maudit de tout son cœur « ces ennuyeux Jésuites. »

— Voilà bien nos maîtres, se dit-il ; l'abbé Julio a raison.

Mais il rongea son frein ; mais il fut poli, obséquieux pour le révérend Père provincial ; mais il s'exécuta devant le désir manifesté de Rome ; mais tourmenté de ses remords, entre son ambition et sa parole donnée, il manœuvra pour que Julio parût s'exiler volontairement du diocèse et que lui-même pût dire à l'ombre vengeresse de Loubaire, si elle se présentait dans ses rêves menaçante et terrible : « Julio m'a demandé de partir, voici sa lettre. »

IX

CÉLÉBRITÉ DE JULIO

Cette année, la fin de la saison des bains à Luchon avait été très-brillante. Les étrangers y affluaient. Le bruit du procès de Julio avait eu là plus de retentissement qu'ailleurs. Le petit libraire étalagiste, qui vient y passer les cinq plus beaux mois de l'année, spécula sur le livre de Julio. Il en fit venir un nombre considérable d'exemplaires. Une énorme affiche intitulée : *Les Jésuites dévoilés, prix* 1 fr., attirait les regards des nombreux promeneurs sous les allées. Le petit livre « pervers » fut lu avec avidité. La course à Saint-Aventin, sur le chemin du lac d'Oo, devint une espèce de pèlerinage à la mode, et les derniers jours que Julio passa à son presbytère furent presque une suite d'ovations. Des hommes éminents, des publicistes, des magistrats, des étrangers de distinction, tenaient à

honneur d'aller serrer la main de l'homme de courage qui avait noblement maintenu son droit devant une société puissante et terrible dans ses vengeances.

L'évêque de ***, qui était venu aux eaux, fit le pèlerinage de l'amitié, au grand désespoir du curé de Luchon, qui ne comprenait pas qu'un évêque osât communiquer avec un maudit.

Le dialogue suivant eut lieu dans le salon du presbytère :

— Mais je l'aime, ce bon abbé Julio, avait dit l'évêque.

— Votre Grandeur est libre, mais elle m'excusera de ne pas l'accompagner.

— Quel mal vous a-t-il fait?

— Il a insulté l'Église dans ses plus illustres défenseurs. Voyez! on vend partout son misérable pamphlet. Il a la honte d'avoir reçu les éloges de l'*Opinion nationale*, du *Siècle* et de l'*Indépendance belge*.

— C'est grave!

— D'ailleurs il doit être interdit à l'heure présente. Son successeur est nommé.

— Je ne crois pas qu'il soit interdit. Après tout, il n'a fait que défendre ses droits.

— Mais ce livre, Monseigneur, ce livre!... Je ne pense pas qu'aucun prêtre lui adresse maintenant

la parole.... Qui attaque les Jésuites nous attaque tous.

— Allons, mon cher curé, je vois que les bons Pères ont en vous un ami chaleureux. C'est très-bien. Bonsoir.

L'évêque avait pris un appartement au presbytère : il se retira et ordonna à son valet de chambre de se tenir prêt pour le lendemain.

L'expédition projetée se fit.

— Monseigneur, dit Julio, sitôt qu'il aperçut l'évêque, vous payerez cher l'acte de charité que vous faites aujourd'hui en venant visiter un proscrit. Vous ne serez pas cardinal.

— Peut-être, répondit l'évêque. Je suis jeune, je me réserve pour les promotions d'une autre époque. Les Jésuites seront peut-être alors moins puissants à Rome.

L'évêque passa toute la journée à Saint-Aventin. Julio le conduisit dans la petit chambre de Louise.

— Elle n'est plus là, Monseigneur. Qu'en ont-ils fait? Voyez ce qui me reste d'elle, et dites que je suis bien malheureux!

— Il est possible qu'ils aient ourdi quelque trame pour effrayer votre sœur; mais aujourd'hui les actes de violence ne sont plus possibles.

— Je l'espère.

— Vous ferez bien, pourtant, de vous hâter de

faire vous-même les démarches nécessaires pour retrouver votre pauvre sœur. Qu'elle soit partie volontairement ou non, vous devez savoir où elle est. Vous serez probablement plus heureux, dans vos efforts, que la police.

— Au moment où l'évêque de *** quittait Saint-Aventin, Julio reçut la lettre suivante :

« Monsieur l'abbé,

« Je n'ai pas perdu de vue l'intéressante affaire pour laquelle vous avez déposé une plainte au parquet de T. Des recherches actives ont été faites et se font encore sur tous les points du territoire français et à l'étranger. Je puis même vous donner l'assurance que Son Excellence M. le ministre de la justice a pris cette affaire à cœur et y mettra un zèle tout particulier. Elle vient de me faire adresser un rapport malheureusement un peu vague d'un de nos agents en Italie qui a cru reconnaître le signalement de mademoiselle de la Clavière dans une jeune personne arrivée à Civitta Vecchia par le bateau des Compagnies impériales, vers le milieu du mois d'août, en compagnie de deux religieuses et d'une autre jeune fille ne paraissant pas avoir plus de treize ou quatorze ans.

« Des ordres ont été envoyés de Paris à nos agents de Rome. Après des informations secrètes, longues et patientes, il a été reconnu que la jeune

personne n'est pas dans le couvent *della Trinita del Monte*, unique maison que les dames du Sacré-Cœur aient à Rome.

« C'est la seule indication un peu précise qui soit arrivée de l'étranger aux bureaux du ministère de la justice.

« Je dois ajouter, cependant, que, parmi les rapports que nous avons reçus ici à T., nous trouvons que, le 14 septembre, date postérieure de deux jours à la disparition de votre sœur de Saint-Aventin, une dame aurait accompagné à la petite station d'Escalquens, sur le chemin de fer de T. à Narbonne, une jeune personne simplement vêtue, dont les manières distinguées ont attiré l'attention. Son signalement aurait quelque ressemblance avec celui de votre sœur. On n'a pu préciser pour quelle destination cette jeune personne, qui monta dans un vagon de première classe accompagnée d'une femme de chambre déjà âgée, avait pris son billet. L'agent qui a signalé ce fait a été frappé de la beauté et de l'air profondément attristé de cette voyageuse; cette circonstance lui fit prendre note du fait.

« Il n'y a pas là, monsieur l'abbé, de données rigoureuses. Elles ont cependant leur valeur. Faites-en votre profit. Nous continuerons de notre côté nos recherches.

« Je dois vous dire confidentiellement que pas un indice n'est arrivé jusqu'à nous, pas même l'apparence d'une intervention des Jésuites dans cette affaire.

« Veuillez agréer, etc. »

X

VISITE DE DEUIL A LA PAPAUTÉ TEMPORELLE

Trois grands faits dominent dans l'histoire des temps modernes : la réforme du seizième siècle, la révolution sociale de 1789 et la chute de la puissance temporelle des papes au dix-neuvième siècle. Ce sont trois crises dans l'humanité occidentale qui ont pour dernier terme ce grand mot : Émancipation.

La bulle du pape brûlée par Luther, les droits de l'homme proclamés par la Convention, Pie IX ou le successeur de Pie IX simple pontife au Vatican, résument tout le travail de l'esprit humain pour briser la coquille de bronze dans laquelle, pendant la longue et douloureuse nuit du moyen âge, s'est faite l'incubation de l'homme moderne.

Ce travail a duré mille ans. Il y a longtemps que s'est arrêtée l'action produite par la réforme. La

révolution de 1789 arrive à ses dernières phases. Nous assistons à la chute de la royauté pontificale.

Au point de vue religieux, la réforme a été complétement stérile. Elle a bouleversé le vieux catholicisme, elle n'a pas fait un chrétien de plus; et aujourd'hui, autant qu'en plein pays de prélats et de moines, tout se meurt chez elle dans cette atonie du scepticisme qui est devenue la maladie de l'âme mécontente des formes vieillies dont le moyen âge enveloppa l'Évangile et n'apercevant pas encore devant elle la formule de la religion de l'avenir. Mais la secousse que la réforme a donnée à l'esprit humain a été une véritable révolution intellectuelle. Elle a proclamé les droits de l'esprit, la royauté de la pensée humaine. Dès ce jour, cette pensée collective, appelée opinion, a été, à la lettre, ce qu'a très-bien vu Pascal, la reine du monde.

Émancipation intellectuelle de l'esprit humain pris dans les tenailles du *Magister dixit* pendant tout le moyen âge, voilà la révolution opérée par Luther.

Émancipation sociale de l'humanité déclarée éternellement mineure par le vieux droit politique, voilà la révolution opérée par 1789.

Émancipation de l'idée évangélique bizarrement accouplée au césarisme pontifical, voilà la révolution qui s'opère par la proclamation de Rome capitale de l'Italie.

La réforme a cru faire un mouvement religieux, elle a produit un mouvement intellectuel.

L'Italie croit faire un mouvement politique, elle produit un mouvement religieux.

Révolution intellectuelle,

Révolution sociale,

Révolution chrétienne,

Telle est l'œuvre trinaire du génie humain en travail d'émancipation. Dans son procédé matériel et brutal, il n'a pour but avoué que des griefs à redresser, des garanties à prendre contre une oppression, un mieux à poser dans la condition de l'existence d'un peuple. Et tout à coup, ô merveille ! il surgit un monde nouveau de ces luttes dont les contemporains, en majorité même, n'ont pas compris le sens. Ce moine à cou de taureau, appelé Martin Luther, despote religieux, aussi implacable que le pape, se posant comme lui en infaillible, se doutait-il lui-même que ses actes de violence contre Rome étaient la proclamation de la grande charte philosophique de l'humanité ? La Convention était bien loin de croire qu'elle établissait sur un éternel granit les bases du droit social moderne, et les patriotes italiens qui ont dit en face des grandes cités jalouses, Turin, Naples, Florence, Milan : « Il nous faut la grande Rome pour capitale, » ne savent pas que ce mot émancipe le

Christ étouffant depuis quatorze siècles sous la soutane blanche du *Pontifex maximus*.

Logique de Dieu, ce sont là de vos miracles !

Aussi y a-t-il résistance et résistance frénétique à la dernière révolution qui s'accomplit en ce moment en Italie. Brisement d'une puissance gigantesque, lézarde dans l'édifice somptueux du moyen âge, au couronnement d'or, à la base d'argile, après laquelle, au moindre toucher de n'importe qui, de quelques bersagliers, de quelques volontaires, moins que cela, d'une petite note diplomatique, signifiant qu'on cesse de monter la garde au château Saint-Ange, voilà le colosse qui s'effondre dans une nuage de poussière, à ébranler l'univers sous sa masse écroulée et à effrayer comme d'un cataclysme l'Europe chrétienne, depuis le Bosphore jusqu'à l'océan Glacial. Pape, avec vos excommunications et vos anathèmes, vous n'arrêterez pas cela. La lézarde est béante ; voyez, elle s'élargit encore. Reculez-vous si vous ne voulez pas être écrasé comme un fêtu sous les ruines ! Majestés très-catholiques et rois très-chrétiens, fils aînés de l'Église, vous n'arrêterez pas cela ! Vous seriez en négation d'idées avec votre siècle, et ceux d'entre vous qui sont les sages, parce qu'ils sont les habiles, savent et disent qu'on ne gouverne que par les idées. Vous n'irez pas mettre vos fortes épaules sous le pan colossal qui surplombe déme-

surément. Reculez aussi, pontifes, qui vous dites dogmatiquement apôtres, et qui êtes venus, avec une abnégation maladroite et contradictoire avec le dogme qui constitue votre grandeur, abdiquer ce qui vous restait de la puissance de vos ancêtres dans le pontificat, entre les mains de l'évêque unique, du pontife suprême ; votre voix collective se perdra dans le bruit de la tempête ! Le monde ne vous a pas écoutés. A tout le bruit que vous avez fait à Rome, il a été répondu par l'indifférence universelle, mot écrasant que vous ne comprenez pas encore. Retirez-vous, et allez dans vos églises couver quelque peu, sous la cendre, les dernières étincelles de la foi ! Les triomphes que vous avez rêvés, splendidement vêtus de vos chapes d'or, ce sont de rudes épreuves. Évêques, laissez passer la révolution sur la Rome papale; et s'il en est parmi vous qui comprennent le sens du *Christus factus est obediens*, dites à votre frère de Rome qu'il y aurait sagesse, s'il tient encore aux vestiges de sa grandeur, d'accepter le somptueux presbytère du Vatican, parce que, le jour où auront passé les colères du peuple, le successeur de Pierre pourra bien chercher un abri dans quelque recoin des catacombes !

Ces pensées, du moins dans la mesure des événements accomplis alors, étaient celles de Julio, pendant qu'assis sur l'un de ces bancs à jour

placés le long des bastingages, il voyait le bateau à vapeur, comme animé par une intelligence, fendre d'un mouvement rapide les belles eaux de la Méditerranée. Il allait assister à Rome aux dernières représentations de cette pièce qui se joue depuis le moyen âge, et dans laquelle le grand acteur s'appelle vicaire du Christ, et les personnages secondaires, cardinaux et prélats. Julio appelait, plus tard, son voyage à Rome une visite de deuil à la puissance temporelle.

I

ODYSSÉE DE JULIO

Nous sommes sur le bateau à vapeur des Messageries impériales de Marseille à Civitta-Vecchia. Julio est en laïque, en costume noir très-sévère. On peut le prendre pour un magistrat, pour un médecin, pour un professeur ; mais il ne se cache pas sur le pont pour dire son bréviaire. Les passagers ne tardent pas à savoir qu'il est prêtre ; il n'a ni dissimulé ni affiché ce qu'il était.

Sur le bateau est un autre personnage, habillé en costume complet de prêtre français. Il ne paraît pas, il est vrai, beaucoup se préoccuper de son bréviaire ; il se lie facilement avec tout le monde et joue le rôle d'un important. Julio est modestement aux secondes ; cela est assez dans ses goûts. D'ailleurs, l'imprévu devait nécessairement jouer un grand rôle dans son voyage. Il sent le besoin de ménager ses ressources.

M. l'abbé Denis, c'est le nom du personnage, est aux premières, et tient beaucoup à la place d'honneur que lui donne à table le capitaine.

Ces deux hommes se ressemblent fort peu. L'un est la candeur dans tout ce qu'elle a de vrai et de bon, l'autre est la finesse nonchalamment cachée sous la bonhomie. L'un parle peu et d'une voix modérée, l'autre a le verbe très-haut, argumente sur toutes choses, parle de tout et a tout vu.

Julio resterait six mois sur un bateau à vapeur qu il n'irait entreprendre personne, sans une circonstance qui lui ferait nouer un entretien. L'autre n'était pas depuis deux heures sur le pont que, quittant le côté des premières places, il allait se promener hardiment sur le côté des secondes, et après avoir vu Julio réciter son bréviaire, il lui disait à brûle-pourpoint et à haute voix :

— Vous êtes dans les ordres, monsieur, cela me fait bien plaisir; je ne serai pas le seul prêtre de la traversée.

Et, continuant la conversation :

- Vous allez à Rome, sans doute?

— Je vais toujours en Italie.

— Moi, je ferai un long voyage. Je veux parcourir la péninsule, ville par ville. Elle est si curieuse à visiter maintenant!

Et sans laisser à Julio le temps de répondre, s'asseyant près de lui sur une des banquettes du

bord, il lui racontait en détail toute son histoire, la généalogie des Denis, ses études chez les Jésuites, ses cours de théologie au séminaire de Lyon, les vicariats qu'il avait faits, le dernier poste qu'il occupait, son vif mécontentement du cardinal archevêque qui le négligeait dans un des recoins de son diocèse, ses griefs contre les révérends pères Jésuites qui lui avaient promis une protection efficace en raison de quelques services qu'il leur avait rendus, et enfin la détermination de voir un peu le monde, ayant eu l'esprit depuis quelques années de faire de petites économies et ayant un grand-oncle, « un caissier donné par la nature, » qui le gâtait et lui avait garni d'or la ceinture pour ce merveilleux voyage d'Italie dans lequel il se promettait tant de jouissances. Car lui, abbé Denis, voulait étudier les questions sociales, politiques, religieuses et administratives, faire de l'archéologie étrusque et romaine, suivre les grandes écoles de peinture et de statuaire, s'occuper de géologie, de numismatique, de botanique, au besoin même de recherches agronomiques.

Déjà notre homme desséchait les marais Pontins, détruisait la malaria, changeait le désert de Rome en villes verdoyantes, fouillait le Tibre, mettait Victor-Emmanuel au Quirinal, et lui faisant faire une accolade à Pie IX, installait ce dernier, heureux et content, sur la colline vaticane,

libre désormais des soins de la politique humaine et ayant cassé aux gages son Antonelli.

Julio écoutait tout cela paisiblement, presque froidement, cependant avec ce sentiment de curiosité naturelle au génie français qui se résume en nous par ces mots : Qu'est-ce donc que cet original?

Tout ceci se passait sur le pont, le matin même de l'embarquement à Marseille, lorsque les côtes rouges de la Provence disparaissaient lentement à l'horizon avec leurs rochers déchiquetés et figurant au loin des débris de villes anciennes sortant d'un incendie.

L'abbé Denis allait, venait, causait avec le capitaine, comme s'il l'eût connu depuis vingt ans. Il était d'une exquise politesse avec les dames, d'une déférence obséquieuse avec les vieillards et d'une morgue plaisante avec les hommes de son âge ou qu'il croyait plus jeunes que lui.

Il revint dans l'après-midi auprès de Julio.

— Me voilà encore, mon cher abbé.

La connaissance, on le voit, avait marché rapidement.

— Ma foi! continua Denis, vous m'avez donné dans l'œil. Je vous ai beaucoup parlé de moi. Vous avez eu de la patience avec un bavard. Mon Dieu! c'est un peu mon défaut. Les voyages n'ont que cela d'agréable : on peut parler de tout.

Vous me direz bien de quel diocèse vous êtes?

— De T., monsieur l'abbé.

— Ah! diable! ville antique, ville célèbre. Vous avez là un Capitole...

Un sourire vint sur les lèvres de Julio.

— Ce garçon-là, se dit-il tout bas, a manqué sa vocation; il était né commis voyageur.

— Vous étiez vicaire de quelque paroisse de la ville?

— Non, j'étais curé dans les Pyrénées.

— Ah! magnifique pays, dit-on, mais terrible l'hiver, hein, n'est-ce pas?

— Pas mal.

— Et, sans trop d'indiscrétion, votre nom?

— Mon nom importe peu.

— Mais encore?

— Julio de la Clavière.

— Julio! Attendez... Mais ce nom m'est très-connu. Voyons, ne perdons pas la mémoire... Seriez-vous l'auteur d'un fameux livre que j'ai acheté à Lyon, intitulé : *Les Jésuites dévoilés*.

— Oui, monsieur.

— Pas possible! Quel bonheur! Je suis né pour les bonnes rencontres. Bst! J'ai de la chance. Vous rencontrer, vous, l'abbé Julio, qui avez si bien mené ces Loyola!

— J'ai été juste.

— Sans doute, trop juste même. Oh! les infâmes! je ne les aime pas moi, tel que vous me voyez. Nous ne les aimons guère plus à Lyon, dans le clergé. Ils nous rendent bien la pareille. Le cardinal en a peur. Dans nos réunions de prêtres, nous les mordons à belles dents.

— Je fais autrement que vous. Je les vénère comme prêtres, parce que, en général, ils le méritent; je ne blâme que l'esprit dangereux de leur ordre.

— Sans doute, sans doute; c'est bien ce que je veux dire. Oh! je vous ai bien compris en lisant votre mémoire. Mais ce ne sont pas tous des saints. Il y a bien là quelques gaillards qui la mènent bonne et joyeuse. Ils ont à Paris leurs petits appartements privés où ils reçoivent les grandes dames.

— Je ne crois pas à ces choses-là.

— Vous êtes trop charitable, monsieur l'abbé Julio. Ce sont des gens dont on ne viendra à bout qu'en les faisant connaître jusqu'au cœur.

Cet éternel abbé Denis revint encore dans la soirée trouver Julio.

— Nous avons parlé de vous à table, lui dit-il; le capitaine avait lu votre livre. « C'est un fort morceau, » a-t-il dit. Il y avait là quelques figures jésuitiques qui ont fait la grimace. Ma foi! le capitaine et moi nous avons soutenu le dire. Il ne faut

jamais être lâche pour ses amis. Qui touche à ceux que j'aime touche à la prunelle de l'œil. Et voici qu'une espèce de petit hobereau poitevin, que les bons Pères expédient à Rome, a osé dire : « C'est un misérable pamphlet.— Qu'appelez-vous pamphlet? » lui ai-je dit. Et d'un regard j'ai foudroyé le hobereau, qui va sans doute s'engager parmi les zouaves pontificaux. En voilà une idée! Mon Dieu! cela s'explique. Les familles nobles ont souvent leurs *voyous* dont elles ne savent que faire. Allez!... zouave pontifical!... Les Jésuites signent la feuille de route. Le papa est débarrassé. Quand son gaillard aura mangé de la vache enragée sous Mérode, il reviendra en héros de l'Église et reprendra ses chevaux et ses chiens.

Julio était ébahi : il ne pouvait pas comprendre d'où ce singulier personnage tirait tout ce qu'il débitait, sans plus d'efforts qu'une fontaine qui jette l'eau à bouillons.

— Le drôle d'homme! disait tout bas Julio. Il est commode cependant comme interlocuteur, il parle toujours. Après tout, il m'a l'air d'un bon enfant.

Julio était la bienveillance même. Les natures de cette trempe ne sont pas soupçonneuses. Elles ont un fond inaltérable d'indulgence pour toutes les faiblesses, pour tous les travers. Ce prêtre de

Lyon paraissait fort excentrique. Les Lyonnais sont un peu bavards et passablement contents d'eux-mêmes. Julio étudiait Denis comme un modèle du genre, et voilà tout.

Malheureusement, ce bavard était aussi l'homme le plus curieux et le plus indiscret. Il fit si bien, il sut si bien insister, il parvint à circonvenir Julio de telle sorte, que celui-ci lui fit part du but de son voyage : retrouver une sœur qu'il croyait séquestrée dans quelque couvent des États romains.

— Je vous disais bien que j'avais raison de ne pas aimer les Jésuites. Je ne suis pas vindicatif, mais il y aurait de quoi...

— Peut-être ne sont-ils pour rien dans tout cela. Des amis fanatiques...

— Allons donc, cher abbé, vous êtes bien naïf! Oui, ils se seront servis d'affidés. Mais le tout, allez, croyez-moi, est bien sorti de l'officine de Loyola.

— Quel drôle d'homme! se disait toujours Julio.

— Voyez-vous, si j'étais à votre place, je n'irais pas à dix endroits pour retrouver ma sœur. Elle est à Rome! Elle est à Rome, vous dis-je, comme nous sommes tous deux sur la Méditerranée; et si j'étais là, j'aurais bientôt trouvé le couvent où sans doute on la retient captive.

— C'est peut-être moins facile que vous ne le pensez.

— Ah! si c'était moi, je dépisterais ma sœur à la barbe du Général des Jésuites.

Julio commençait à se fatiguer du langage, du ton et de la familiarité de M. Denis. Il se leva, le salua et se retira dans sa cabine.

En arrivant à Civitta-Vecchia, Julio n'eut rien de plus pressé que de se rendre chez l'agent de police français, pour lequel il avait une lettre du substitut du procureur impérial de T. Cet agent, homme, du reste, d'une parfaite politesse, se montra entièrement disposé à seconder Julio, sinon de ses efforts, car jusqu'à ce moment lui-même n'était parvenu à aucun résultat, du moins de ses conseils et de l'expérience qu'il avait des États romains.

— Dans ce pays, lui dit-il, il n'y a guère de police que la nôtre, mais elle est très-active à Rome, et, si elle n'a encore rien découvert, pas même d'indices au sujet de mademoiselle votre sœur, c'est qu'il n'est nullement probable qu'elle ait été amenée à Rome, ou au moins qu'elle y ait fait quelque séjour. Il est bien rare qu'une figure étrangère, même de femme, échappe à nos agents. Du reste, vous concevez que si les Jésuites, comme vous paraissez avoir des raisons de le croire, sont les auteurs de cet enlèvement, ils ne sont pas assez maladroits pour avoir fait venir votre sœur dans une ville où leur influence spirituelle est immense, mais où ils sont placés, et ils le savent

bien, sous notre surveillance. Quelle idée, par exemple, que la personne enlevée ait été amenée dans la maison du Sacré-Cœur, *alla Trinita del Monte*, couvent où entre chaque jour le grand monde de Rome, où les enfants s'aperçoivent de tout, où l'on ne pourrait cacher personne vingt-quatre heures. Ma conviction bien intime est donc, après les recherches actives que notre nombreuse police a faites à Rome, qu'il est inutile d'aller là faire des perquisitions nouvelles. Ce serait du temps, de l'argent perdu. Mais si mon flair ne me trompe pas, les Jésuites, qui ont des ramifications partout, auront séquestré la jeune personne dans quelques-uns de ces vieux couvents de province, espèce de petites citadelles où règnent tous les usages du vieux temps, qui ont encore droit d'asile, où nulle police ne pénètre et où certainement une prisonnière resterait un siècle sans que personne pût l'y deviner. Voilà, monsieur l'abbé, ce que je crois vrai; et je ne crains pas de vous le dire, rapportez-vous-en à mon expérience. N'allez pas à Rome, si ce n'est pour votre plaisir; mais parcourez le pays en touriste ou en archéologue, en marchand même, pour mieux pénétrer partout. Parlez toujours italien, cette langue vous sera bientôt familière. Les États pontificaux ne se composent plus que de quatre provinces: la délégation de Civitta-Vecchia, où nous sommes;

celle de Viterbe, qui en est voisine au nord; celle de Frosinone sur la frontière napolitaine au midi, et au centre ce que les Italiens appellent *provincia di Roma.* Tout cela occupe une contrée de cinquante lieues de long sur quinze de large. C'est l'étendue de deux de nos départements de France. Il vous sera donc facile de parcourir cela. En ce moment il y a assez de sécurité sur les chemins. Visitez beaucoup les églises. Donnez-vous tout de suite soit pour un prêtre ou pour un marchand de tableaux, soit pour un archéologue qui visite les antiquités du pays; avec cela vous n'éveillerez aucun soupçon; et le hasard, ou mieux la Providence, vous servira. Le pays est plein d'évêchés, de couvents. Allez partout, examinez tout, faites parler sur le personnel de chaque maison. Soyez prudent. Vous paraissez calme et réservé; c'est ce qu'il faut avec les Italiens, qui sont d'une incroyable finesse. Ils soupçonnent ceux qui interrogent. Adieu, monsieur. Venez me voir n'importe dans quelles circonstances. J'ai l'ordre précis, ainsi que tous mes agents, de vous être favorable.

Julio remercia vivement cet homme qui paraissait si bienveillant pour lui. Il salua et se retira. Il avait à peine franchi la porte du cabinet de l'agent que celui-ci le rappelait, et prenant un ton de voix bien bas, lui dit :

— Je viens de réfléchir. Il faut que je vous pré-

vienne de vous tenir sur vos gardes dans ce pays, à Rome surtout, si vous y allez. Nous savons que les Jésuites ont aussi leur police. Évidemment, ils sont informés à l'heure présente que vous êtes en Italie. Ils ont intérêt à vous perdre. Si vous étiez un laïque, vous les braveriez, à part les coups de stylet. Mais vous êtes prêtre, et ils ont toute-puissance sur le tribunal de l'Inquisition, duquel relèvent à Rome tous ceux qui sont dans les ordres sacrés. Quand on veut perdre un prêtre à Rome, rien n'est plus facile. On lui prête un délit qui ne relève pas de la justice civile, et, au nom des immunités ecclésiastiques, le prêtre est livré à l'Inquisition. Je vous en dis assez : vous me comprenez, et j'ajoute que la police française ne peut rien sur ce tribunal. On en dit des choses terribles, quoiqu'il se soit un peu adouci depuis l'avénement de Pie IX ; mais toujours ne vous y fiez pas. Je crois vous rendre là un service d'ami. De grâce, ne dites jamais que je vous ai donné cet avis. A force d'entendre les Italiens prononcer le nom la *Santa Inquizitione* avec terreur, nous-mêmes Français, nous finissons par ne pas être trop rassurés sur ce mystérieux tribunal, et nous tenons à ne pas avoir affaire à lui. Mais vous m'inspirez un véritable intérêt : soyez discret et prudent. Adieu de nouveau. Puissiez-vous être heureux !

XII

SUITE DE L'ODYSSÉE DE JULIO

Au sortir de son entrevue avec l'agent français, le premier personnage que vit Julio fut l'abbé Denis.

— Vous partez pour Rome?

— Pas le moins du monde, dit Julio.

— Je gage qu'on vous en a dissuadé.

— Oui.

— En ce cas, l'on vous trompe et l'on veut vous perdre.

— Allons donc! quel intérêt aurait-on à me tromper?

— Qui sait? Il y a une police qui sert quelquefois deux partis opposés.

— Je n'ai rien à craindre de ce côté-là.

— Voyons, vous faites le mystérieux. Vous venez de chez l'agent français.

— Comment le savez-vous?

— Mon Dieu! un simple hasard.

— Eh bien, oui, l'agent français m'a donné des raisons péremptoires pour me détourner d'aller perdre mon temps à Rome en des recherches longues et inutiles.

— Suivez son conseil! Faites! Mais, selon moi, ce n'est que là que vous auriez chance. Enfin, il ne faut pas faire du bien aux gens malgré eux. Adieu, au revoir. Nous nous rencontrerons peut-être.

— Possible.

— J'ai envie de commencer mes courses par cette partie de l'ancienne Etrurie extrêmement curieuse en antiquités.

— Eh bien bon succès! Adieu.

Julio se traça d'abord son itinéraire. Il allait visiter tout le nord de l'État pontifical. Voir bien en détail Corneto, Civitella, Viterbe, Civitta-Castellana et leurs environs. Il descendrait dans le midi par Tivoli, Velletri, Terracina, Frosinone.

Modifiant un peu son costume, il prit les vêtements d'un marchand ambulant. Ensuite il alla chez l'un des marchands qui d'ordinaire, dans les grandes villes, ont un magasin d'objets pieux provenant de la Terre Sainte. Il s'acheta une jolie pacotille. C'étaient des chapelets, les uns en grains

d'olivier, les autres en bois de senteur, le tout bénit à Jérusalem, des nacres sculptées représentant des scènes évangéliques, des christs ouvragés, de petits médaillons, des croix de nacre, etc., etc. Julio pensa avec raison que, muni de ces objets, il aurait un accès facile dans les maisons religieuses, et pourrait, sans éveiller aucun soupçon, prendre des informations minutieuses sur le personnel des couvents.

Il trouva d'occasion un de ces petits chevaux robustes et doux qui conviennent aux courses journalières. Ainsi installé pour son voyage, il prit la route du nord et se rendit à Corneto.

Le pauvre abbé ne fut pas heureux dans ses débuts. Il trouva partout un accueil presque glacial. Il parvint pourtant à placer quelques objets de piété dans deux ou trois maisons religieuses de la contrée. Encore se renseignait-il difficilement sur les localités qu'il avait intérêt de visiter.

Puis son abbé Denis, comme un oiseau de mauvais augure, se trouva installé dans l'*albergo* principal de la ville, quand lui-même y entra dans son nouvel équipage.

— Tiens, charmant homme ! lui dit Denis, quel changement de décoration ! Moi, ma foi ! je suis dans les États de mon véritable souverain ; je montre partout mon caparaçon.

— Vous faites à merveille, dit Julio, et il lui tourna le dos.

Cette homme l'impatientait. Il aimait l'indépendance de caractère quand elle s'unit dans le prêtre à la délicatesse et à l'observation des convenances. Il détestait ces faiseurs et ces bavards qui posent, dans le clergé, en bons enfants. Maître Denis avait cru faire sa cour à Julio par son ton dégagé : il n'avait inspiré que du dédain.

De Corneto, notre pèlerin se dirigea sur Toscanella, petite ville très-curieuse, comme celles de cette partie des États romains, autant par les vestiges de l'art étrusque qu'on y découvre de tous côtés que par l'aspect si étrange que présentent les villes romaines, toutes pleines encore de leurs édifices du moyen âge, et spécialement de ces tours carrées d'une prodigieuse hauteur, espacées irrégulièrement dans l'enceinte des villes, destinées, dit-on, autrefois à servir de refuge dans les guerres civiles.

Julio savait qu'en Italie il y a beaucoup de villes qui ont leur antiquaire, leur marchand de bric-à-brac, espèce de demi-savant et de demi-brocanteur, qui parcourt les grandes maisons, les couvents, pour recueillir les émaux, les médailles, les poteries antiques, les bronzes, etc., etc. Ces hommes connaissent à fond les localités qu'ils habitent, sont prévenants pour les étrangers qu'ils

espèrent allécher par quelque vase etrusque raccommodé artistement ou par quelques-uns de ces bronzes fabriqués à l'imitation de l'antique, qu'ils font oxyder dans leurs caves et qu'ils vendent impudemment comme œuvres de la plus haute antiquité ! Cette fraude s'exerce en plein jour dans toute l'Italie, et il n'y a pas de ville où les *facchini* n'aient dans la poche quelque mercure ou quelque priape couvert de vert-de-gris, qu'ils vous offrent, avec un air de mystère des plus comiques, comme un objet de prix.

Toscanella possédait un de ces hommes, le type du genre. Il est vrai que celui-ci avait sérieusement étudié ses antiquités romaines. Ce n'en était pas moins un pauvre hère, vivant de ses marchés et de ses trocs, et tirant, comme on dit en France, le diable par la queue. Honnête du reste, par exception avec ses confrères, et n'ayant jamais vendu un faux antique.

Julio alla trouver cet homme fort connu des voyageurs archéologues, le signor Carlo Valloni. Il entra en marché avec lui pour quelques petits antiques récemment découverts dans l'ancienne nécropole de Toscanella, où les bons Romains de notre époque gagnent leur vie à passer à la claie la poussière des tombeaux de leurs ancêtres.

— Vous devez bien connaître tout le pays, signor Carlo, lui dit Julio.

— Je le crois, Excellenza; depuis quarante ans que j'habite cette heureuse contrée, peu de localités ont échappé à mes investigations. Nous sommes ici sur les débris d'une bien grande civilisation. Ah! les Étrusques, Excellenza, un peuple religieux, guerrier, artiste...

– Les Étrusques m'intéressent moins que l'état actuel des ordres religieux en Italie. C'est là ma spécialité. Vous savez, on ne peut pas tout embrasser...

— Excellenza! que vous avez raison! Défions-nous de ces hommes qui savent tout : ils ne savent rien. J'ai aussi ma spécialité, et je vous réponds que je m'y suis livré avec ardeur. Elle est un peu la vôtre ; mais j'ai voulu prendre cela de haut. *Ab Jove principium*. J'ai sur cette grande question des colléges de prêtres, de prêtresses, depuis la plus haute antiquité jusqu'aux ordres institués sous le catholicisme, une foule de documents que je mettrai de grand cœur au service de votre Excellence.

— Merci, signor; je suis moins savant que vous, je ne me livre qu'à des recherches de statistique.

— Il y a là des choses extrêmement curieuses, je vous l'assure, et qui éclaircissent pleinement la question du paganisme antique et de la substitution du clergé et des institutions chrétiennes au ponti-

ficat et au sacerdoce de la vieille religion. Rome a toujours été la ville religieuse par excellence. Par malheur, le sacerdoce y a une telle puissance, que la dignité de *pontifex maximus* y était prisée à l'égal de celle de l'empereur, et quand Rome eut ses papes, ses pontifes de la foi nouvelle, les empereurs, convertis eux-mêmes, tels que Constantin et ses successeurs, gardèrent ce titre si important de *pontifex maximus*, en raison des honneurs et des revenus immenses qui y étaient attachés. Ce ne fut que sous Gratien que le pontificat catholique ne vit plus sur les décrets des empereurs ce titre ambitieux pris ainsi obstinément, sous la religion nouvelle, à la barbe des évêques de Rome. A l'heure présente, si la Rome papale tient tant à se conserver telle qu'elle fut au moyen âge, c'est que, comme autrefois, ce mélange de temporel et de spirituel lui va à merveille. On croit communément que ce sont les papes qui sont rois de Rome. Ce n'est pas cela du tout. Ici la royauté prime fortement le pontificat. Nos papes tiennent plus aux carabiniers qui forment leur escorte en qualité de rois, qu'aux prélats domestiques, qui ne les quittent pas et leur font bénir des croix et des chapelets. Le pape, à l'époque de la splendeur du bon vieux temps, était le premier souverain de l'Europe. Et ce roi, dans des hommes de la trempe de Jules II, faisait au pape l'honneur

de l'envelopper sous sa cuirasse. C'était César, empereur et souverain pontife. Tout bonhomme qu'il est, notre digne et vénéré Pie IX donnerait encore la mitre pour la couronne royale. Ne vous étonnez donc pas de l'obstination de notre gouvernement clérical à refuser d'entrer dans la grande famille unitaire. Ils se soucient bien de l'Italie une! Allons donc! Ils ont un plus grand intérêt. Le pontificat et la prélature, c'est de bon argent comptant. Vous ne comprenez pas cette question, vous autres Français. Nous voyons ici les choses de près, nous pauvres Romains. Nos prêtres, ne vous choquez pas du calembour, combattent *pro aris et focis*.

— Je tiendrais peu... Sans doute, cette question politique...

— Pardon, Excellence, procédons avec ordre. Je vous disais donc que Rome antique avait donné un développement immense à l'élément religieux. Sa politique y entrait pour beaucoup. On peut gouverner un certain temps les peuples avec la religion. Tant que les sciences positives ne viennent pas braquer leurs grosses lunettes sur toutes choses, tant que l'homme ne résout aucun problème religieux et social autour de lui, le plus simple pour ceux qui gouvernent c'est de lui faire peur des dieux. Cela peut au besoin remplacer la

verge et le bourreau. Mais le jour où l'homme prend possession de lui-même...

— Vous avez bien raison, signor Carlo; mais ne pourriez-vous pas...?

— Oui, Excellence, c'est juste, passons ces théories générales. On ne sait guère, dans le monde savant, que la Rome antique avait vingt fois plus de temples fameux, de chapelles, d'édicules dédiés aux dieux que n'en a la Rome moderne sous le vocable de tous les saints du paradis. Si vous pouviez parcourir avec moi les quatorze régions qui divisent la ville aux sept collines ou, pour être plus exact, aux dix collines, vous seriez surpris de cette quantité de temples, de *fana*, de *delubra*, d'*ædes*, d'*ædicula*, consacrés aux dieux. La première région, *Porta Capena*, avait quatre temples, le temple d'Isis, le temple de Sérapis, le temple de la Fortune des voyageurs, le temple de Mars hors des murs. Six *ædes*, dix *ædicula*. La seconde région, le *Cœli Montium*, le mont Cœlius avait cinq temples, le temple de Tullus Hostilius, celui de Bacchus, celui de Faune, celui de Claudius, celui de la déesse *Carnea*. Elle avait huit *ædicula*.

— Tous ces détails...

— Oui, je comprends, nous y voilà. La troisième région avait deux temples, celui d'Isis et de Sérapis, *Moneta*, le fameux temple de la Concorde virile et huit *ædicula*. La quatrième région

avait dix temples. Négligeons, Excellence, les *ædicula.*

— Oui, signor, vous me ferez plaisir...

— La cinquième, *Esquilina,* avait dix-sept temples, parmi lesquels le fameux Panthéon. La sixième, *Alta Semita,* avait dix-sept temples. Je vous fatiguerais...

— Oui. Abrégez.

— La huitième, celle du *Forum,* avait vingt et un temples, dix *ædes,* douze *ædicula.* Vous voyez, je vous ai fait grâce...

Julio subissait une des plus fortes épreuves de patience auxquelles il eût été soumis de sa vie. Il tremblait de froisser son ennuyeux savant : il l'interrompit toutefois encore de nouveau.

— Mais, excellent signor Carlo...

— Notez qu'il y a une foule de temples dont la position est encore parmi les *desiderata* de la science. Ainsi, où était le temple de la Fortune vierge, celui de Jupiter vainqueur, celui de Junon caprotine, celui de Vénus victorieuse et vingt autres? J'ai fait sur cela des recherches, et je puis remplir maintenant une lacune en désignant la place du temple de la Fortune mâle, à l'endroit même où l'on vient d'élever la colonne de l'Immaculée Conception. Que dites-vous de la coïncidence?

— Tout cela est sans doute fort intéressant, mais...

— Je vous ai dit que nous devions procéder avec ordre, comme on le fait dans toute question scientifique. Maintenant, quant aux divinités elles-mêmes, vous n'êtes pas sans connaître les deux vers d'Ennius sur les douze dieux *consentes*, c'est-à-dire formant le conseil, le sacré collége de Jupiter :

> *Juno, Vesta, Minerva, Ceres, Diana, Venus, Mars,*
> *Mercurius...*

— Pardon, mais...

— On a toujours cru que Jupiter était le premier des dieux. C'est une erreur. Mes recherches m'ont amené à constater que la première divinité étrusque, la plus illustre, celle que j'appellerai aborigène et autochtone, c'est Janus. Janus ou Ianus, dont l'étymologie grecque est, selon moi, incontestable. Si du mot grec *kainein* vous retranchez l'aspiration, vous avez *ainein*, c'est-à-dire le principe, l'éternel. C'était lui qui avait semé la race humaine : de là lui venait son nom de Semeur. Le plus célèbre de ses temples était celui de Janus *quadrifrons*, où sa tête était formée de quatre visages, correspondant aux quatre points du ciel, toujours, Excellenza, comme symbole que c'était le premier des dieux, le dieu universel.

Julio se vit perdu : la dissertation n'allait jamais

prendre fin. Il comprit qu'il fallait ramener peu à peu son homme à la question qui l'intéressait plus que celle des douze grands dieux.

— Vous m'avez parlé, dit-il, des ordres religieux de l'antiquité...

— Oh! parfaitement : ce fut Fannus, fils de Saturne, roi du Latium, qui le premier institua des temples, des bois sacrés, des autels pour les sacrifices et des colléges de prêtres ou sacrificateurs. La plus ancienne congrégation sacerdotale que je retrouve dans les époques primitives est celle des *Luperci*, qui faisaient leurs sacrifices au dieu Pan, c'est-à-dire, au dieu tout, au dieu universel. Le collége des frères appelés par Varron *Arvales* est de la plus haute antiquité. Ils furent institués, dit-on, par Acca Laurentia, nourrice de Romulus. Flatterie des historiens. Je pourrais prouver que l'institution de ces religieux est beaucoup plus ancienne. Ces frères étaient au nombre de douze : ils portaient l'infule et la robe blanche, et ils avaient sur la tête une couronne d'épis. Leur grande autorité consistait à régler les différends sur les bornes des héritages. Ce collége ou couvent est le type des ordres religieux anciens et modernes. Croyez bien que rien n'est changé à Rome : les noms seulement différent. Le fameux collége des Flamines est le sacré collége d'aujourd'hui. Ces *Luperci*, habitants du mont Palatin, qui allaient

vêtus de peaux de bêtes fraîchement immolées, ne sont-ce pas nos capucins allant pieds nus, vêtus de leur tunique comme d'une peau de bête? Les femmes les ont en vénération comme ces matrones romaines qui se présentaient d'elles-mêmes aux coups de ces *Luperci*, pensant que cela les rendrait fécondes.

Le malheureux Julio trouvait un peu forcés les rapprochements de l'antiquaire; mais il tremblait, en disant un mot de contradiction, d'éterniser le colloque et de n'arriver jamais à ces précieux renseignements, que peut-être cet homme bizarre, qui paraissait une encyclopédie vivante, pouvait lui donner. Il se tut donc, se réservant de placer quelques mots pour ramener son savant à la question posée.

— Venait ensuite, continua l'antiquaire, le collége ou l'ordre des Aruspices, célèbre dans toute l'Étrurie, et l'une des premières institutions religieuses.

— Vous pourriez me donner moins de détails : je ne voudrais pas abuser de votre temps.

— Ah ! Excellenza, tout mon temps est à vous.

— Mais, moi-même, signor Carlo, le mien est fort limité.

— Ah ! c'est différent. Alors je ne vous parlerai point du collége des Flamines. Je regrette aussi la question si intéressante du couvent des vestales,

ces prêtresses si vénérées à Rome, premier type des carmélites et autres religieuses, qui entretenaient le feu sacré.

— Bon, nous y voilà enfin, se dit Julio. Signor Carlo, je tiendrais beaucoup à être aidé par vous dans mes recherches statistiques sur la situation actuelle des ordres religieux dans les États romains. Nous n'avons en France que des notions vagues....

— J'ai tout cela. Vous avez à Civitta-Vecchia des franciscains, des hiéronymites, des carmes, des capucins; à Corneto, des bénédictins, des carmes, des capucins ; vous trouverez les capucins partout, sans parler des Jésuites.

— Donnez-moi spécialement la note des couvents religieux des femmes.

— Oh! tout cela je l'ai dressé par tableaux, selon les localités et selon les différentes délégations. Tenez, Excellenza.

Et l'interminable antiquaire, mettant la main sur une grosse liasse de manuscrits, en tirait un in-folio épais, composé d'états ou de nomenclatures.

— C'est ce que je voulais, excellentissime signor.

— Suivez bien tous mes tableaux. Vous avez d'abord la grande famille bénédictine, dont le mont Cassin est le chef d'ordre. Vous pourriez étu-

dier les maisons de cet ordre dans chaque délégation, la date des fondations, le nom des fondateurs, le revenu de chaque couvent. La grande famille de Saint-François est la plus féconde de toutes les familles religieuses, poursuivit le signor Carlo, puisqu'elle se recrute le plus facilement parmi le peuple. Arrive l'ordre de Saint-Augustin. Tout cela est classé méthodiquement. Si vous voulez même prendre plus rapidement vos notes, voilà une table des matières, œuvre de patience, je vous assure, mais une bonne table : c'est un bon livre. Vous avez là votre affaire : augustines, bénédictines, capucines, carmélites, cisterciennes, clarisses, dominicaines, ursulines, visitandines; j'y ai ajouté, en supplément, les congrégations modernes : le Sacré-Cœur, les sœurs de Saint-Vincent de Paul, les sœurs de Saint-Charles, les sœurs de Saint-Thomas de Villeneuve, les sœurs de Saint-Joseph, etc., etc.

— Votre travail est admirable, signor Carlo. Permettez-moi de prendre seulement quelques notes.

— Très-volontiers, Excellence.

Et Julio, sûr cette fois d'avoir des renseignements complets, tira un carnet de voyage et nota exactement toutes les maisons de femmes subsistantes dans les provinces romaines.

— Vous n'avez pas été long dans vos recherches,

Excellence. A présent, pour ces petits bronzes, tomberons-nous d'accord?

C'était pour en venir là qu'il avait tiré de sa prodigieuse mémoire tant de souvenirs du vieux temps. Et, dans ce moment où rien n'allait des affaires d'antiquailles, c'était la manière d'attirer du pauvre homme. Julio marchanda pour la forme et paya ce que voulut l'antiquaire.

Les renseignements très-précis qu'il prit à Toscanella lui prouvèrent qu'il fallait continuer sa route, et il se disposa à partir pour Valentano.

Au moment où il sortait de l'*Albergo nuovo*, une tête parut du haut d'une fenêtre de l'hôtel. C'était celle de l'abbé Denis.

— Bon voyage, charmant abbé!

— Décidément, il me suit comme mon ombre, dit Julio.

XIII

RENCONTRE

Muni de son précieux itinéraire, le cœur plein d'espérance, Julio prit la route de Valentano. Il y avait là une maison de Bénédictines riche et puissante. Une magnifique église décorée d'un vaste portique, élevé sur les dessins de Bernini, était l'orgueil des filles de Saint-Benoît, et quoique depuis l'invasion française, sous la République, le monastère n'eût plus la prospérité d'autrefois, ni un nombre aussi important de religieuses, c'était encore l'un des plus prospères des États pontificaux. Il fallait faire là des recherches. Louise pouvait être à Valentano. C'est une petite ville frontière, éloignée des routes que suivent les voyageurs. Ce pays est délicieux et extrêmement salubre. Quelque chose disait à Julio que son trésor, car c'était son mot de cœur, était là.

Il fallait faire le siége de la place, y pénétrer, tout voir. C'était là la difficulté. Parler à la révérende Mère, offrir ses marchandises, entreprendre une causerie sur les lieux saints ; l'habileté de Julio pouvait aller jusque-là. Encore lui fallait-il s'armer d'un certain courage. Il lui manquait la hardiesse et la loquacité de l'abbé Denis. Le soir, à l'*Osteria della Campana*, où il avait pris gîte, il rôdait d'une salle à l'autre comme une âme en peine, ne sachant à quel saint se vouer pour obtenir des détails sur le personnel de la maison des Bénédictines.

Il sonda le maître de l'auberge.

— Vous avez ici un beau couvent.

— Oh ! magnifique, signor.

— Les sœurs sont nombreuses?

— Douze dames de chœur, huit sœurs converses.

— Ces dames sont toutes du pays ?

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire.

— Y a-t-il des étrangères parmi ces dames?

— Peut-être bien. Nous autres nous ne connaissons pas les nonnes.

Le maître de l'auberge dit cela d'un ton à faire comprendre qu'il ne voulait pas continuer l'entretien.

— Cet étranger est un espion piémontais, pensa-t-il.

Julio ne fut pas plus heureux auprès de la maî-

tresse de la maison, jeune femme dodue, enfoncée dans une espèce de large sopha. Il ne put obtenir de l'Italienne que ces mots :

— Nous ne savons pas ces choses-là, signor.

Et elle se dit :

— Cet homme est un ennemi des couvents, un agent révolutionnaire.

L'idée lui vint de se signer. C'était une des pénitentes du padre Antonio, confesseur des Bénédictines.

Julio rentra désolé dans sa chambre.

Une petite fille alerte, à l'œil vif, vint porter sur sa table une carafe d'eau fraîche et du sucre qu'il avait demandés.

Tenterait-il une conversation avec cette créature qui pouvait savoir beaucoup de choses ?

Il s'y décida.

— Dites-moi, charmante enfant, vous êtes de Valentano ?

— Oh ! oui, signor.

— C'est un bien joli pays, puis il y a un beau couvent.

— Ce n'est rien que le dehors, c'est le dedans qu'il faudrait voir. Oh ! le magnifique cloître, les belles peintures ! C'est là, signor, qu'il y a de jolies madones, les murailles de l'église sont toutes do-

rées ; et les chambres des dames, qu'elles sont bien ornées ! on dirait des petites chapelles. Oh ! elles sont bien heureuses ces dames !

— Vous y êtes donc entrée quelquefois.

— Quelquefois? très-souvent ; et j'en sors il y a huit jours. On m'avait prise pour le service d'une jeune étrangère qui est venue de Rome passer quelque temps dans le couvent, par ordre, disait-on, des médecins. Ce pays est très-sain, voyez-vous, signor.

— Elle est grande, cette étrangère?

— Oh ! oui, très-grande.

— Belle ?

— Belle comme une madone.

— Elle parlait italien?

— Pas un mot. Aussi nous ne pouvions nous entendre. C'était bien fâcheux, n'est-ce pas, signor? Aussi, après trois jours de service, la révérende Mère m'a dit : « Tu es une sotte, tu ne peux rien faire comprendre à mademoiselle. » Et j'ai été congédiée. Heureusement qu'à la *Campana* j'ai trouvé une bonne place.

— Parlait-elle français, cette dame?

— Je crois que oui.

— Vous ne savez pas son nom?

— Je l'ai entendu deux ou trois fois, mais je l'ai oublié.

— N'était-ce pas Louise?

— Je crois que oui. Elle avait l'air bien triste, bien fatiguée, bien pâle. Sa poitrine, disait-on, était dans un mauvais état.

Julio ne put obtenir d'autres renseignements sur la belle étrangère qui venait chercher la santé à Valentano.

La jeune fille se retira avec un sourire.

— Bonsoir, signor.

Resté seul, Julio songea, rumina :

— Elle est grande, elle est belle, probablement elle s'appelle Louise. C'est elle, c'est ma sœur! La maladie de poitrine, l'air des montagnes ordonné par les médecins, tout cela est fabriqué par les Pères pour donner le change. Elle ne sait pas un mot d'italien. Si elle avait habité Rome ou toute autre ville, elle saurait se faire comprendre d'une petite servante. C'est ma Louise! c'est ma Louise!

Et dans son enthousiasme, il marchait à grands pas dans la chambre.

— On étouffe ici; allons un peu prendre l'air...

La nuit approchait, mais n'était pas sombre encore. Il passa devant le portique de l'église, qui donne sur une petite place assez régulière; ensuite il suivit de petites rues étroites formant comme un chemin de ronde autour du monastère. Quand il revint sur la place, une voix partit du portique de l'église.

—Eh bien ! monsieur l'abbé, êtes-vous heureux? Avez-vous trouvé ce que vous cherchez?

Cette voix, on le devine, était celle de l'abbé Denis.

Julio, d'ordinaire doux et bon, avait des moments où il dominait difficilement sa vivacité. Il se précipita vers le portique.

— Monsieur, que vous importent mes affaires? Je voudrais que vous puissiez ne pas me crier : Monsieur l'abbé, dans toutes les villes où je passe. Quoi qu'il soit fort singulier que nos deux itinéraires coïncident constamment, veuillez dorénavant me faire le plaisir de me traiter en inconnu.

Cette sortie était maladroite. Il ne fallait pas se faire un ennemi de ce compatriote qui, après tout, avait le droit de venir prendre le frais dans les montagnes de l'Étrurie.

— Je ne vous appellerai plus monsieur l'abbé, cria-t-il à Julio. Adieu, monsieur. Nous pourrons cependant nous revoir.

Ce mot fut dit d'un ton amer et haineux qui eût dû faire réfléchir Julio.

Le lendemain Julio se présenta chez la révérende Mère des Bénédictines.

C'était une femme de cinquante-cinq ans environ. Son œil doux et pur, qu'aucun amour humain n'avait troublé, ses lèvres fines et rosées, son teint d'un blanc mat qui rendait seul ce lent étiolement

de la beauté sous l'ombre du cloître, un front sur lequel on ne découvrait aucune ride, des mains ravissantes, tout un ensemble chaste et calme, faisaient de cette femme un type que n'eût pas dédaigné le pinceau d'un maître.

Elle accueillit Julio avec cette réserve gracieuse que prennent les femmes du monde devant des étrangers.

— Je viens vous offrir, ma révérende Mère, des souvenirs pieux de la Terre Sainte. Ce sont des chapelets de grains d'olivier du Jardin des Olives, cueillis par les vénérables franciscains de la Terre Sainte, propriétaires de ce jardin, qu'ils ont fait entourer d'une muraille depuis quelques années. Il y a là quelques oliviers si anciens qu'on les regarde comme contemporains du Christ. Tout cela est authentique, ma révérende Mère.

Le petit speech de Julio fut dit d'un ton si honnête, le brave prêtre portait si bien sur ses traits cet air de loyauté auquel, par instinct, on ne se trompe pas, que la Mère s'empressa de jeter les yeux sur les petits objets qu'il étala, assez prestement, sur une jolie table ronde de mosaïque de Florence d'un grand prix, le seul meuble, avec quelques fauteuils en soie blanche ouvragée de fleurs qui décorât le parloir extérieur de la révérende Mère où Julio fut reçu. Comme il était plein de goût, il avait choisi dans le magasin de Civitta-

Vecchia plusieurs objets qui avaient une valeur artistique, au risque de ne pas les placer dans sa course aventureuse. C'étaient de ravissantes nacres sculptées, des reliquaires travaillés avec goût, mais contenant des reliques d'une authenticité fort douteuse, tels que cheveux de la Vierge, poils de chameau de la ceinture de saint Jean Baptiste, fragment des sandales de sainte Anne, morceau de la crèche de Bethléem. La révérende Mère aurait acheté toute la pacotille de Julio, ce qui n'eût pas fait l'affaire d'un marchand de cette sorte, tant elle trouvait tout charmant. Elle donna un signal, et à l'instant toutes les dames, qui prenaient leur récréation dans le cloître, arrivèrent comme un essaim folâtre.

— O ma mère, quels curieux chapelets!

— Que de jolies choses!

— Oh! les beaux reliquaires, qu'ils seraient bien sur l'autel de la Madone!

— Notre Mère, achetez donc ces nacres merveilleuses!

Julio jeta autour de lui des regards avides. Il y avait là des femmes romaines d'un beau type, et dans les rares moments où les religieuses peuvent ainsi se trouver devant un étranger, ne fût-il qu'un marchand, elles cèdent, à leur insu, à cet irrésistible besoin de plaire qui est la grande attraction de la femme. Julio, avec son costume assez étrange,

avait pourtant toute la distinction de l'homme bien élevé. Il pouvait prendre un habit modeste; il ne pouvait s'ôter ce regard de penseur, ces intonations si pures, ce parfum de bon ton qui trahissent partout les natures d'élite. Son silence même, sa modestie, le peu d'empressement qu'il mettait à se défaire de sa marchandise, en faisaient à la lettre un de ces amoureux déguisés qu'on nous présente sur le théâtre, et qui vont glisser un regard ou un billet doux à une amante que des parents barbares ont jetée dans le cloître.

Le beau marchand dut rester dans le souvenir de plus d'une des bénédictines, non pas avec des désirs coupables, mais comme de vagues images qui font rêver à ces bonheurs inconnus que des vœux éternels ont proscrits, mais dont l'âme garde malgré elle les puissants instincts.

Julio vit toutes ces figures et n'en regarda aucune. Où était Louise? Pourquoi Louise n'était-elle pas dans le cloître avec les dames de chœur? Était-elle recluse dans sa chambre? Était-elle malade réellement?

Tout le cœur du frère se bouleversa. C'était à peine s'il répondait aux interrogations de la révérende Mère et des religieuses.

Julio, qui ne voulait pas vendre, avait fait des prix exorbitants de chaque objet. Ils n'en attiraient que davantage la cupidité de la Mère. Le moment

était venu où la marchandise allait être acceptée : la bourse s'ouvrait déjà. Que faire? Quel mot dire pour voir cette étrangère? Comment s'y prendre? Julio ne pouvait sortir de là sans avoir tenté quelque chose. Il éleva sa pensée vers Dieu, et prenant un peu de courage, il dit, le moins mal qu'il put, sans cependant comprimer entièrement un léger tremblement de voix :

— Si cette jeune personne que vous avez ici depuis peu de temps voulait...

La révérende Mère jeta sur lui un regard sévère.

— Comment savez-vous, monsieur, que nous avons ici... Allez, mes sœurs, rentrez! Vous n'êtes qu'un espion, monsieur ; votre trouble vous trahit. Veuillez vous retirer..... Une lettre de Rome nous avait prévenues qu'on chercherait à voir celle que sa famille nous a confiée.

Et, saluant avec une froideur glaciale, elle laissa l'infortuné plier bagage, et rentra dans l'intérieur de la maison. Une sœur converse vint conduire Julio jusqu'à la porte du monastère et la referma sur lui.

La révérende Mère, dès le jour même, fit prendre les renseignements les plus exacts par le *padre* Antonio, sur le prétendu marchand qui se trouvait en ce moment à Valentano. Sa conversation avec les personnes de l'ostéria ne laissa plus aucun

doute dans l'esprit de l'abbesse, qu'il ne fût le ravisseur qui lui avait été signalé de Rome.

Si Julio éprouva un profond mécompte de son insuccès au couvent pour voir sa chère Louise, il avait cependant au fond du cœur une joie ineffable. Son trésor était là. — Quand je devrais gravir les murailles, me précipiter dans les appartements, faire trembler toutes ces femmes pour arriver à la chambre de ma sœur, que m'importe? Je dirai tout haut : C'est ma sœur, ma sœur adorée, que des monstres m'ont ravie! Tout Valentano sera pour moi.

Le projet était beau et digne d'un grand cœur. Julio commença par en voir tout le côté héroïque et chevaleresque. En y pensant un peu plus, il en aperçut les difficultés immenses. Et, comme il arrive souvent dans ces oscillations terribles de l'âme en proie à d'ardents désirs, il passa d'un enthousiasme irréfléchi à toutes les incertitudes du doute.

S'il faisait une tentative sur le couvent, la police arriverait, il serait pris en flagrant délit d'escalade; les galères, après un jugement à huis clos, seraient au bout de cette équipée. Adieu donc la scène bruyante si chaudement conçue tout à l'heure! N'était-il pas plus prudent de s'assurer d'abord, de science certaine, que l'étrangère que l'on disait malade était bien réellement Louise de la Clavière.

L'intervention de l'ambassade française, une fois l'identité établie, serait plus puissante qu'une intervention personnelle dans un pays où les Jésuites ont une si grande influence.

Cette fois, le parti était sage et Julio s'y arrêta. Une idée lumineuse se présenta tout à coup.

— Je vais écrire : en Italie on trouve toujours avec de l'or un affidé. C'est le pays de la vie aventureuse. Bravo ! *eureka !*

Et, prenant la plume :

« Chère Louise,

« Ton pauvre frère, ton heureux frère est à Valentano. Depuis ton départ de Saint-Aventin, quelles douleurs ! Toi-même tu as dû bien souffrir. Enfin je te trouve. La police française a fait d'inutiles recherches. Pourtant elle avait su que, partie de Marseille, tu avais débarqué à Civita-Vecchia en compagnie de deux religieuses. Tu le vois, le bon Dieu m'a conduit par la main. Remercions-le! Je pense que tu vas nettement déclarer à la révérende Mère ta résolution de voir ton frère à quelque prix que ce soit. Du reste, prends patience, l'ambassade française agira.

« Ton bon frère,

« JULIO DE LA CLAVIÈRE. »

La lettre écrite, il fallait trouver un courrier dévoué et habile. La jeune fille de l'ostéria était là. Julio l'attira dans sa chambre, sous prétexte du service.

— Voilà pour vous une pièce d'or. Pouvez-vous remettre cette lettre à la jeune demoiselle que vous avez servie au couvent?

— Parfaitement, signor : la sœur Scolastica, qui m'aime beaucoup, ne me refusera pas de me conduire dans la chambre de la signora.

— Vous aurez une seconde pièce d'or si vous me rapportez une réponse.

C'était comme la veille, quand Julio se présenta chez la révérende mère, le moment de la récréation. La jeune soubrette sonna, demanda à la portière la mère Scolastica, se glissa au parloir comme un serpent et supplia la bonne sœur de lui donner la permission de voir la belle dame qu'elle avait servie et de lui porter elle-même un beau bouquet de fleurs qu'elle tenait à la main. La sœur Scolastica, vieille, sourde et à moitié aveugle, la seule peut-être qui ne se fût pas préoccupée de la visite de Julio, ne vit aucun inconvénient à satisfaire ce qu'elle croyait un enfantillage de la petite fille. Elle la conduisit elle-même à la porte de la chambre de l'étrangère.

Les Romaines ont dans le sang quelque chose de leurs aïeules les Sabines. L'aventure du beau

marchand, car ce fut sous ce nom que se fit la légende de Julio, dans ce merveilleux cloître tout peint par les meilleurs maîtres de l'Italie, occupa beaucoup la cervelle des Bénédictines. S'il réussissait à pénétrer dans le couvent!... La chambre de la jeune malade donnait au levant sur le jardin, elle était dans une partie reculée de la maison... S'ils étaient de connivence?... S'il avait une échelle, des complices?... C'était tout un drame dans ces imaginations italiennes; mais un drame noble, une épopée d'amour. Quelques-unes se disaient tout bas : Elle est heureuse d'être aimée. Quel tressaillement de cœur de pouvoir entendre ce mot d'un amant : Je t'ai délivrée! Il y a toujours dans le cloître, même quand on y est entré de plein gré, quelque chose qui fait regarder comme le premier des biens celui d'être libre. Les jeunes sœurs ne voyaient guère que cela dans un enlèvement.

Elles se disaient tout bas qu'il se passerait bientôt quelque chose. Les amants ne se déclarent pas battus pour un premier essai infructueux. Le beau marchand pouvait prendre mille autre formes, recourir à mille autres stratagèmes. Le roman en actions allait se passer sous leurs yeux. Elles n'en lisaient pas, de romans, c'était bien défendu ; mais en voilà un dont le théâtre était leur couvent, à elles, le couvent même de Valentano. Quel bonheur ! C'était cela une nouveauté !

Toute la soirée, tout le lendemain, les plus jeunes sœurs furent aux aguets. Les yeux, les pensées étaient vers la porte, à ce parloir bien-aimé, la seule petite fissure par où le monde arrivait à elles. Quand la sœur Scolastica fut demandée au parloir, un instinct de femme leur dit que c'était pour la grande affaire. Elles en surent bientôt le curieux dénoûment.

Les moments parurent longs à Julio. Pourtant, l'enfant avait rempli sa mission avec autant de promptitude que d'intelligence, et bientôt elle frappa à la porte de Julio.

— Voilà, signor; à présent, la piécette?

Julio tremblait. Il ouvrit sa bourse, paya la petite fille et, regardant la suscription du billet :

« *A monsieur Julio de la Clavière.* »

— Ce n'est pas, dit-il, l'écriture de ma sœur.

Il ouvrit l'enveloppe et lut :

« M. Julio de la Clavière est prié de me faire le plaisir de passer au parloir. J'ai à lui faire une communication qui l'intéresse.

« Sœur Thérésa, supérieure. »

— Merci, mon Dieu, ma Louise m'est rendue!

L'heureux mortel ne fit qu'un bond de l'ostéria

au couvent. La sœur portière l'attendait et avait ordre de le recevoir.

Au parloir se trouvait la révérende Mère abbesse et une jeune personne pâle et maladive.

Julio salua. Il fut accueilli par un sourire.

— Reconnaissez-vous mademoiselle Louise de la Clavière?

— Nullement, ma Mère; mademoiselle n'est pas ma sœur.

— Vous voyez si je répare loyalement un tort. J'ai bien deviné hier que vous n'étiez pas un marchand. Mais je vous avais pris pour un ravisseur; et vous êtes un homme honorable. J'ai voulu vous donner une certitude.

Julio était consterné. Il remercia pourtant avec effusion; et rentré chez lui, il adressa la plus belle de ses nacres ciselées à l'abbesse avec ces mots:

UN PÈLERIN QUI CHERCHE SA SŒUR,

A LA RÉVÉRENDE MÈRE THÉRÉSA.

XIV

SUITE DE L'ODYSSÉE

Julio partit le lendemain de cette scène pour Aquapendente, petite ville délicieusement située au bord du beau lac de Bolsena. Il suivit un mauvais chemin, mais à travers des sites charmants, dans une région toute de montagnes dont les eaux vont alimenter le lac formé à leurs pieds. Notre pèlerin, quoique dévoré d'angoisses, trouva une distraction salutaire dans la vue de ces riches paysages. Ce n'était pas la grandeur et la végétation luxuriante des Pyrénées. La chaîne apennine et ses contre-forts ont le malheur d'être dénudés. Voir des forêts dans ces montagnes est chose bien rare; mais les aspects de l'horizon sont parfaits aux regards, tels que les aiment les peintres, pouvant être saisis sur plusieurs plans et embrassés dans un ensemble gracieux. Dans les Pyrénées, l'homme

comme une fourmi rampante, est écrasé par les masses gigantesques se dressant à pic au-dessus de lui. Ici les soulèvements ont des arêtes moins aiguës, tout s'est assoupli en formes rondes et moelleuses. Et l'homme, au lieu d'être là le vaincu de la nature, en est le maître et le roi.

Rien ne rappelle non plus, dans les beaux lacs de la chaîne apennine, ceux des Pyrénées. Les lacs pyrénéens sont d'ordinaire à de grandes altitudes, environnés de pics couverts de neiges, mamelles intarissables qui leur fournissent ces eaux si limpides et si froides qu'ils déversent avec fracas aux vallées. Les lacs des Apennins se trouvent dans les régions basses et sont plutôt des réservoirs d'eaux d'un faible écoulement; quelques-uns même forment de petites mers intérieures, tel que le lac de Pérouse. Aussi ont-ils le bénéfice de cette position chaude, leurs bords sont fréquemment couverts d'habitations. Tout est culture abondante sur leurs rivages; l'homme y passe de doux hivers et y trouve une agréable fraîcheur l'été. Le lac pyrénéen, à l'aspect sauvage et terrible, est solitaire. A peine le fermier de ses eaux a-t-il une hutte sur les côtés accessibles. Il n'est visité que des touristes et des pâtres, pendant quatre mois de l'année, et reste ensuite glacé, enseveli sous des entassements de neige qui en font souvent craquer la surface durcie, jusqu'aux fortes chaleurs, où tout cela fond

dans une affreuse débâcle et s'écoule en masses effrayantes dans les gaves torrentueux qu'ils alimentent.

Julio, qui était observateur passionné de la nature, résumait ses impressions en disant qu'il est plus doux d'habiter les régions apennines, qui ne semblent pas repousser l'homme, mais que la nature est plus grandiose et rapproche plus de Dieu dans les régions alpines et pyrénéennes, où l'homme a toujours à lutter contre des éléments farouches.

Oh! qu'à l'heure présente, s'il eût retrouvé sa sœur bien-aimée, il eût volontiers dressé sa tente dans quelqu'un de ces obscurs villages de la rive occidentale du lac de Bolséna!

Il lui fut facile de prendre des renseignements sur les clarisses et les capucines d'Aquapendante. Tout était là dans un calme profond. Rien n'arrivait dans ce recoin du monde où la civilisation est encore à son âge antédiluvien. Les capucines et les clarissses n'avaient de longtemps reçu aucune étrangère. Que serait-elle venue faire à Aquapendente? disait-on. On prit Julio pour un fou, un pauvre jeune homme qui courait le monde par suite d'un amour malheureux. On voyait tout de suite que son métier de marchand l'occupait peu. Il est des natures auxquelles il est difficile de descendre.

Quand il partit d'Aquapendente, un petit billet lui fut remis.

« Vous vous trompez toujours. Vous vous dirigez vers le Nord, c'est vers le Midi qu'il faut marcher. Allez à Rome et vous trouverez. »

L'écriture lui était inconnue : mais ce conseil n'était que la répétition de ce que lui avait dit déjà l'abbé Denis.

Cet homme l'avait donc suivi à Aquapendente. Était-ce toujours affaire de hasard, caprice de voyageur? L'abbé Denis avait-il quelque intérêt à conseiller si obstinément à Julio d'aller à Rome?

Il y avait évidemment là-dessous un mystère. Julio n'y voyait encore qu'une coïncidence.

A Torruccia, il fut mal reçu chez les dominicaines. Il rencontra maître Denis sur une place, qui le salua avec affectation, en lui criant de sa grosse voix :

— Vous aimez beaucoup le Nord, monsieur.

A Orvieto, les bénédictines ne voulurent pas même le voir. La supérieure des carmélites le reçut au tour, lui acheta un chapelet et refusa d'entrer en conversation avec lui.

A Bagnorea, les franciscaines le reçurent peu poliment ; elles avaient elles-mêmes des chapelets en abondance qu'elles vendaient. Julio était pour

elles un concurrent. Et là encore, le visage de l'abbé Denis.

Julio ne quitta pas une seule de ces localités sans se dire avec anxiété : Qui sait si je ne laisse pas ma chère Louise derrière ces murs que je n'ai pas franchis ?

A Montefiascone, même insuccès, partout difficulté de pénétrer dans les couvents, renseignements incomplets. Désespoir du pauvre voyageur.

Cette fois il manqua tomber dans les bras de l'abbé Denis au détour d'une rue.

— Mon cher, prenez garde, vous marchez d'un pas dangereux. Voyons, vous n'avez jamais voulu croire que j'étais votre ami. Eh bien, je vous le répète : il n'y a rien à découvrir pour vous dans ce pays de montagnes. Allez à Rome, mon cher, allez à Rome.

— Merci, répondit Julio, et il s'éloigna.

Un instinct lui faisait repousser cet homme, et soit persévérance dans son premier plan, soit confiance dans le conseil de l'agent français qui l'avait accueilli avec tant de bienveillance à Civitta Vecchia, soit défiance du personnage qui semblait être son mauvais génie, il ne changea rien à l'itinéraire qu'il s'était tracé. Il partit pour Viterbe, en suivant l'ancienne *via Cassia*, dont on retrouve encore de notables vestiges formés de gros blocs de basalte.

Viterbe est plein de couvents. C'est le séjour du

délégat ; ville curieuse comme ces vieilles cités anciennes que le moyen âge a semées de ses rudes constructions. Julio descendit à l'hôtel Franceschini. Il vit plusieurs fois l'abbé Denis courant les rues de la ville. Il ne lui parla pas.

Plus heureux à Viterbe que dans les autres villes qu'il avait déjà parcourues, grâce à la connaissance d'un jeune prêtre, chanoine prébendé de la cathédrale, il eut des renseignements précis sur les maisons religieuses de la ville. Il s'ouvrit entièrement à ce digne chanoine, qui se mit de grand cœur à sa disposition. Mais il fut bien établi qu'aucune jeune étrangère n'avait été admise, à titre de novice ou à titre de pensionnaire libre, dans aucun des couvents de la ville.

— L'agent français vous a, je crois, donné un bon conseil, dit le chanoine : ce n'est pas dans les grandes villes qu'on aura enseveli votre sœur. Vous la trouverez plutôt dans quelque couvent isolé.

Julio partit pour Vetrala, très-petite ville située au midi de Viterbe.

C'était le mardi 20 novembre 1860. Le temps était encore magnifique. L'automne se prolonge longtemps dans ce beau pays.

En arrivant à l'unique hôtel de quelque importance que possède Vetrala, il s'informa avec assez d'adresse des couvents de la ville et des environs.

— Nous avons ici, lui dit le maître de l'auberge, la maison des clarisses et celle des dominicaines, et, à deux milles de Vetrala, le beau couvent des bénédictines de Notre-Dame de Forcassi : c'est demain la fête patronale de ce couvent : il y aura musique et grand concours. Tout le beau monde du pays sera là.

Julio fit parler longtemps cet homme sur les maisons de Vetrala. Il n'y était arrivé depuis longtemps aucune étrangère.

— Et à Notre-Dame de Forcassi?

— Encore moins que je sache. C'est retiré dans les terres, à moins qu'on n'y soit venu par l'autre route, celle de Corneto à Viterbe, mais elle est bien mauvaise et bien mal entretenue.

Julio se promit d'aller le lendemain à Notre-Dame de Forcassi, ne fût-ce que pour voir une fête de couvent en Italie. Il dîna, et comme il lui restait encore quelques heures jusqu'au soir, il se rendit à une nécropole antique, située au nord de Vetrala, que le maître d'hôtel lui avait indiquée comme très-curieuse pour les antiquaires.

Depuis son insuccès à Montefiascone, il s'était déterminé à ne plus prendre de déguisement. Il avait donc plié dans son porte-manteau son habit de marchand.

— Soyons nous-même, se dit-il : et il se posa

partout, dès ce jour, comme voyageur français visitant le pays et étudiant les curiosités.

Il ne tarda pas à s'apercevoir qu'il était mieux venu dans les hôtelleries, que le maître d'hôtel conversait plus longuement avec lui et lui donnait plus de détails. On l'appelait Excellence.

Vêtu donc d'une redingote d'un drap fin surmontée d'un paletot, il traversa la petite ville ou plutôt la bourgade de Vetrala, et arriva au vaste emplacement de l'ancien cimetière étrusque. Le sol avait été bouleversé en plusieurs endroits, comme il est d'usage dans toute l'Italie pour y découvrir ces vases, si recherchés des savants, qui font l'ornement des beaux musées de l'Europe, surtout de ceux de Naples, de Rome et de Florence.

Les tombeaux étrusques étaient à une grande profondeur sous le sol. On y descendait par un long escalier en pierre de taille et à ciel ouvert. Une porte d'un style sévère donnait entrée dans le monument taillé dans le roc vif. Quelquefois des piliers ou des colonnes d'un ordre bizarre et qui n'a aucun rapport avec les ordres grecs supportaient le plafond; mais au lieu d'être horizontal, le plafond est incliné de deux côtés, et montre des poutres saillantes taillées de distance en distance. Les corps étaient mis dans des sarcophages dont le couvercle portait fréquemment le portrait en pied

du personnage défunt, exactement comme nos tombeaux du moyen âge dans nos églises.

Julio avait vu bien des fois déjà cette distribution des tombeaux étrusques. Cependant en parcourant le sol de la nécropole de Viterbe, il crut remarquer la façade d'un monument décoré d'une manière bizarre. Il descendit les escaliers rapides et à demi brisés pour aller étudier le style de ce monument. Il sortit même un petit album et se mit à lever le plan de la façade.

Il avait à peine commencé ce travail, qu'une voix sefit entendre sur sa tête.

— Monsieur l'abbé... Pardon, monsieur tout court, vous n'êtes donc plus marchand?

Julio se retourne, lève les yeux; c'était son Denis.

— J'ai fait comme vous, poursuivit Denis, j'ai jeté le froc aux orties.

Et, en effet, le gaillard était mis en élégant : il avait ramené sur le front les cheveux qu'il semblait auparavant jeter avec affectation derrière les oreilles, et, tenant une baguette à la main, rappelait assez ces hommes hybrides qui sentent peu la bonne compagnie, mais qui cependant paraissent avoir une teinture des lettres et un certain vernis d'éducation,

— Je ne vous fais pas compliment de votre chan-

gement de costume, lui dit Julio; celui-ci ne vous va pas bien.

— Tant pis, je suis plus à mon aise. Vous en avez bien fait autant.

— Cela est vrai. Mais dites-moi, est-ce pour accomplir un vœu que vous me suivez partout?

— Ma foi, oui, mon cher, reprit cavalièrement notre homme. Je veux voir jusqu'où peut aller l'obstination humaine. Vous m'amusez, parole d'honneur! Vous comprenez bien que si j'avais une sœur à chercher quelque part, ce ne serait pas aux extrémités du monde, à Vetrala. Quelle idée! à Vetrala! Il y a des chats à Vetrala, voilà tout. Je parierais bien que vous irez passer toute votre journée de demain à Forcassi. Allons donc! mon brave. Vous perdez la tête. Je me suis tué à vous le dire, Allez à Rome! Voilà mon refrain. Sur ce, seigneur, je vous salue et je rentre. J'ai dû loger dans le même hôtel que vous, par la bonne raison qu'il n'y a ici qu'un hôtel; sans cela je vous aurais évité l'ennui de me rencontrer sous le même toit.

A demain sans doute.

XV

UNE FÊTE PATRONALE A SANTA MARIA DE FORCASSI

Peu de madones sont aussi célèbres en Italie que celle de Forcassi. Elle est en bois noir ou peut-être peint en noir, ainsi que la vierge de Lorette, et passe, comme elle, pour l'œuvre de saint Luc, qui ne fut jamais sculpteur et qui, étant de la religion de Moïse, avait horreur de la statuaire. Mais, dans les États du pape, on n'y regarde pas de si près. Cela fait bon effet qu'on dise d'une madone qu'elle a été peinte ou sculptée par saint Luc.

Plus heureuse que la Vierge mère de Jésus, pendant sa vie mortelle en Galilée, celle de bois de Forcassi fait des miracles sans nombre. Aussi les *ex-voto* sont-ils entassés dans la chapelle. Jamais aucun temple d'Esculape n'en reçut autant, et jamais le trésor du dieu ne fut aussi riche en vases, en lampes, en chandeliers, en ornements chargés

de pierreries que celui de la puissante madone qui guérit tous les maux.

Ce qui est surtout remarquable dans le trésor de la madone de Forcassi, ce sont les sept robes à son usage, toutes plus magnifiques les unes que les autres, et qui lui servent, comme à une impératrice, pour chaque jour de la semaine. Au bon dix-huitième siècle, dans les fêtes solennelles, et particulièrement pour celle du 21 novembre à laquelle nous allons assister, elle était mise avec la dernière élégance, selon la mode du temps, avec une belle perruque blonde frisée, poudrée, musquée et avec tout l'attifement de la mode française de ce temps-là. Comme la crinoline règne maintenant en souveraine jusque dans la dernière bourgade de l'Italie, un moment viendra où il ne sera pas permis décemment d'habiller Notre-Dame de Forcassi autrement qu'en crinoline. Le progrès ira jusque-là. Déjà, comme en France, le progrès marche plus vite en Italie; nous avons vu, dès 1855, dans une ville du Midi, une chapelle pour le mois de Marie où la madone étalait une majestueuse crinoline.

Disons, à l'honneur des bonnes dames bénédictines, qu'en 1860, année de douloureuse mémoire pour les saintes âmes dévouées à la royauté temporelle du successeur de saint Pierre comme au salut suprême de l'Église, leur madone, quoique plus splendidement vêtue que jamais, n'était pas à

la mode parisienne, quoiqu'elle fût encore surchargée de rubans, de dentelles et de pierreries. Julio put la voir de près lorsque, portée par douze vigoureux paysans du voisinage, elle s'avançait majestueusement sur une espèce de trône merveilleusement décoré. Des jeunes filles du pays, vêtues de blanc, la tête couronnée de fleurs, tenant chacune un cierge à la main, entouraient la madone. Venaient ensuite les bénédictines, mais seulement durant le temps que la procession parcourait le cloître du couvent. Elles rentrèrent dans leur chœur séparé du reste de l'église par une grille de bois artistement travaillée, et voilée par une draperie fine et assez transparente pour que, de la nef, sans distinguer nettement les visages, on pût voir tous les mouvements des religieuses.

L'église, édifice superbe, était couverte de peintures de Procaccini, parmi lesquelles est une toile de Léonard de Vinci et une Sainte Famille attribuée à Raphaël. Le tableau du maître-autel représente une Purification. Le peintre, qui est de l'école bolonaise, a représenté les deux tourterelles dans un panier couvert d'un linge. Un enfant qui accompagne le grand-prêtre et qui semble beaucoup plus songer à un amusement qu'à la scène dont il fait partie soulève un coin du linge et présente aux tourterelles le doigt qu'elles viennent becqueter.

Malheureusement, les parties sculptées de l'église étaient cachées, selon l'usage italien par des draperies de soie de couleur éclatante. Des rameaux de verdure et de festons couraient sous toutes les corniches ; le sol de la nef était jonché de fleurs et d'herbes odoriférantes.

Toute la façade de l'église était couverte de verres de différentes couleurs, destinés le soir à une brillante illumination.

L'intérieur de la nef, à partir de la balustrade jusqu'à la première travée de la voûte, formait une enceinte réservée pour les notables et le monde distingué du pays. Un formidable échafaudage adossé à la porte et au niveau de l'orgue était occupé par cent cinquante musiciens, tous amateurs, mais formant, toutefois, un chœur et un orchestre dignes de rivaliser avec celui des meilleurs théâtres. Car de musique religieuse il n'en est pas question dans ce pays-là ; les offices solennels sont tout bonnement des concerts.

L'office du matin fut d'une longueur démesurée. Outre les nombreux morceaux de musique à grand orchestre, il fallut subir un sermon. Un sermon à l'italienne était une curiosité pour Julio. Le Père chargé de ce soin avait pris pour sujet : la nécessité de donner son cœur à la sainte Vierge, et la pièce avait deux parties : la plus longue, celle de discussion, développait deux preuves : incon-

vénients et avantages. Inconvénients arrives à mille gens pour avoir négligé cette pratique ; avantages qu'en ont retirés ceux qui y ont été fidèles. La seconde partie fut remplie par l'histoire d'une princesse remarquable par sa beauté. Elle s'était donnée corps et âme à la sainte Vierge; mais, par la mort de ses deux frères, elle devint héritière des États de son père, qui, sans égards pour ses refus et sa répugnance pour le mariage, promit sa main à un prince du voisinage. Quelque beau que fût ce prince, elle ne se laissa point toucher. Enfin, la nuit qui précéda le mariage, elle vint en pleurs à la chapelle et somma la sainte Vierge de déployer sa puissance pour l'aider à tenir l'engagement qu'elle lui avait fait d'elle-même. A l'instant une lèpre affreuse couvrit son corps et la plus belle princesse du monde devint un objet d'horreur. L'orateur termina par le morceau pathétique de rigueur. Tout le monde tomba à genoux. Il est de règle en Italie qu'il faut pleurer au sermon : on pleura, on cria, on se frappa la poitrine, on dit tout haut qu'on ne pécherait jamais.

Bientôt le prédicateur descend. Adieu les sanglots, adieu la componction. On promène des regards curieux autour de soi, on parle, on sourit; et le spectacle commence avec la musique.

Telle fut l'édifiante scène que put contempler,

pendant trois longues heures, le malheureux Julio. Il était parvenu, en coudoyant un peu, à se placer sur les marches de l'amphithéâtre qui portait les musiciens. De là son regard pouvait, plus commodément, plonger dans le chœur es bénédictines. Telle est la puissance de l'imagination, que plusieurs fois, à travers le voile transparent du chœur, il lui sembla voir une femme dans un costume complétement différent de celui des religieuses. Mais cela était trop vague. Si c'était Louise! Que n'eût-il pas donné pour soulever un coin de cette draperie jalouse!

Le soir de ces fêtes, l'office est encore plus brillant que le matin, en ce sens qu'il est exclusivement musical. C'est là surtout que règne le concert; les morceaux de musique y ont plus d'étendue; ils ne sont plus gênés par les exigences de la messe célébrée à l'autel.

Vers le milieu de l'office, après que l'orgue eut joué une espèce d'introduction, un solo se fit entendre : la voix partait du chœur des bénédictines. C'était une voix de femme : elle avait une merveilleuse ampleur, et, malgré le voile qui venait en assourdir les vibrations, elle arrivait pleine et sonore jusqu'aux extrémités de la nef.

Julio écoute lesparoles de ce morceau qui étaient italiennes, prononcées avec un accent français très-caractérisé.

Il écoute encore, éperdu ; c'est la voix de Louise! Il ne se trompe pas. Il frémit. C'est elle !... Oui, c'est elle ! Est-ce qu'il y a deux voix comme celle de sa sœur? Non, non, ce n'est pas possible. Et puis c'est bien une compatriote. Une Française à Notre-Dame de Forcassi, dans ce recoin des États pontificaux ! Elle est là ! C'est là qu'elle a été jetée, la pauvre victime!

Il a trouvé sa sœur. Il aura sa sœur !

Julio n'est plus maître de lui. Il ne calcule pas, il ne raisonne pas. Au moment où un murmure approbateur se fait entendre, comme une flèche détachée de l'arc, Julio bondit de sa place, se précipite à travers la nef, franchit l'enceinte réservée au public d'élite, ouvre brusquement la balustrade, et, arrivé en face de l'autel, il s'écrie d'une voix forte et en italien :

— Ma sœur! C'est ma sœur! Ma sœur qui m'a été enlevée de France par une indigne supercherie. Je réclame ma sœur. En face de Dieu et des hommes, je viens reprendre ma sœur.

Et s'approchant, l'œil en feu, les cheveux se dressant sur son front, le bras tendu comme une barre d'acier, il saisit les portes travaillées à jour, œuvre délicate mais fragile, qui communiquent avec le chœur des bénédictines. Les portes cèdent et se brisent. Julio en repoussa les morceaux disjoints et fracassés, et de toute la nef on put voir la

jeune Française, qui s'était interrompue au premier cri de Julio, et qui avait reconnu son frère, se précipiter dans ses bras. C'était Louise.

Julio la prend par la main devant les bénédictines effarées; il traverse le sanctuaire avec elle, et demande poliment qu'on lui ouvre un passage, pour sortir de l'église.

Devant ce coup de théâtre, quelques-uns des spectateurs semblent atterrés, d'autres applaudissent.

— C'est sa sœur, c'est son droit, il a bien fait.

— Il devait la réclamer par voie de justice.

— Par voie de justice! ah! bien oui. La sœur aurait eu le temps de mourir de vieillesse.

D'autres, revenus à eux, crient :

— C'est horrible... Une violence!... Un outrage à la madone!... Dans le lieu saint!

Une voix plus forte domine toutes les autres.

— Arrêtez cet homme! c'est un profanateur. Il a violé la clôture d'une maison religieuse.

Cependant tous les regards se portent vers le couple, qui s'avançait vers la porte, imposant à tous le respect, l'un par son énergie, l'autre par sa remarquable beauté et la noblesse de son attitude.

Ce n'est plus une église : la confsion est extrême.

L'orchestre se débande, les religieuses rentrent dans le cloître, l'officiant se retire en déclarant

qu'après la profanation qui venait d'avoir lieu, la chapelle était en interdit. On jette un voile sur la madone, les cierges s'éteignent. Et peu à peu la foule palpitante d'émotion s'écoule par la grande porte, que Julio et Louise ont franchie, menacés par quelques-uns, surtout par les femmes, mais protégés par les jeunes gens qui étaient la partie la plus nombreuse de la réunion.

Cependant un homme à cheval est parti subitement pour Vetrala. C'est celui qui avait élevé la voix dans l'église contre Julio. Il va prévenir le podestat du sacrilége commis dans l'église de Notre-Dame de Forcassi. Il le requiert au besoin de faire arrêter le coupable. Il le rend responsable de cette arrestation, et lui déclare qu'il va informer de tout ce qui s'est passé le délégat de Viterbe, et le commissaire de la délégation del *Sant Officio* de qui relève ces attentats contre les ordres religieux.

La police des podestats en Italie, pas plus que celle de nos maires de village, n'est expéditive. Pendant que le pauvre homme faisait chercher les agents de la force publique, probablement en fête eux-mêmes ce jour-là, le dénonciateur de Julio gagnait Viterbe et revenait bientôt avec les officiers du délégat et les hommes placés sous leurs ordres et sous ceux du commissaire du saint office.

Que faisait Julio au sortir de l'église de Forcassi?

Sa première pensée, son premier instinct, fut de fuir vers la frontière des États romains. Mais il y avait vingt kilomètres au moins à franchir. Il avait cru reconnaître la voix menaçante qui s'était fait entendre dans l'église. Il comprenait tout le danger de sa position.

— Je suis perdu, se dit-il; les sbires seront bientôt là. Mais, à quoi se décider? Il fallait revenir à Viterbe, chercher un cheval ou une voiture pour Louise. Impossible pour cette femme délicate de faire à pied les vingt kilomètres qui les séparaient de la frontière. Ce serait déjà une fatigue pour elle de se rendre à Vetrala.

Les moments pressaient. Ils pouvaient être arrêtés à Viterbe. Le cri farouche poussé à l'église imposait une solution extrême; il fallait sauver Louise avant tout.

Il était absurde de revenir dans une bourgade où l'événement était déjà connu, et d'où, probablement, partait le commencement des poursuites. Après avoir fait une centaine de pas sur la route de Vetrala, Julio et Louise prirent, au revers d'une petite colline, un sentier étroit et peu fréquenté, espérant que ce chemin les conduirait à quelque habitation. Il était quatre heures du soir. La nuit, dans cette saison arriverait bientôt. Dans le lointain, retentissait le bruit des voitures qui rame-

naient. Vetrala et dans les contrées voisines les visiteurs de Forcassi.

Dès que Julio fut seul avec Louise, dans un de ces petits sentiers tracés par le caprice sur le revers des collines, où le moindre accident de terrain vous cache à tous les regards, il se donna le bonheur ineffable de presser sur son cœur sa sœur chérie. Ces moments où l'on se retrouve après des événements terribles, qui semblent vous avoir créé une autre existence, ont une volupté amère que la langue humaine ne saurait rendre. Après les joies paisibles de la vie du presbytère, être jetés l'un et l'autre dans les péripéties d'un drame dont ils ne pouvaient prévoir la fin, spoliés, persécutés, traqués bientôt comme les bêtes effarées qui entendent dans le lointain le bruit des cors et les aboiements féroces des chiens, ignorant quelle caverne sombre, ou quel toit hospitalier allait se montrer au bout de ce chemin pris au hasard, quel changement! quelle destinée fatale!

Heureusement, il entre toujours, par instinct, dans notre âme, la prévision que le malheur peut à un moment donné nous atteindre. A défaut d'expérience, quand on n'a pas souffert encore, une voix intime nous dit que nous aurons un jour à souffrir. Comment? A quelle époque de la vie? Où sera la plaie saignante? Nous l'ignorons; et c'est là le grand mystère de toute vie humaine. Nous nous

avançons vers cet inconnu formidable, sans que nulle science au monde puisse nous dire quelle sera l'immolation, le lieu du sacrifice; qui lèvera le glaive et où sera la place où ce glaive pénétrera.

Louise et Julio, ces deux martyrs, résumaient trop en eux les plus grands traits des natures à immolations, pour s'étonner du rôle que leur assignait dans leur siècle la Providence. C'étaient de glorieux prédestinés à porter la couronne d'épines. Non pas qu'il y ait un Dieu cruel qui désigne à l'avance la victime dont il aimera à contempler les tortures et à voir se prolonger l'agonie douloureuse; idée de paganisme, peut-être plus stupide encore : théorie de fétichisme à sa grossière évolution; mais dans le choc libre des actions humaines, il arrive fatalement que les uns se trouvent les forts et les autres ceux qui sont broyés. Les forts sont d'ordinaire les méchants; le froment sous la meule se compose des bons, des doux, de ceux qui ont le cœur chaud et pur. Et ceux-là sont les saints qui montent au ciel.

Le salut ne s'accomplit pas sur la terre, comme le rêvent quelques mystiques imprégnés des théories monacales, par la répétition de certaines pratiques religieuses, — il y a sur ce point, dans les Indes, des ascètes qui en remontreraient aux carmélites et aux chartreux, — mais par la grandeur de l'acceptation des lourdes charges de la vie hu-

maine, imposée à tous par la loi que Dieu lui-même a faite et que vous ne remplissez pas, lorsque, par un choix bizarre, vous allez vous soustraire au contact des hommes. Le reclus fausse l'institution sociale qui est divine : il s'en fait une artificielle, et si Dieu est indulgent pour l'étrange conception par laquelle ce fou croit le servir, il ne prend pas là ses archanges. Le Crucifié du Golgotha ne sortait pas des ruches claustrales où végétaient, en dehors de l'humanité, les nombreux Esséniens du Cédron, — la vie monacale n'est pas due au christianisme, elle existait avant lui, et elle a encore ses adeptes là où l'Évangile n'a pas pénétré, — mais le Christ sortait de la vie active, de la vie où le pain se gagne à la sueur du front, de la boutique où l'ouvrier est le serviteur des hommes. Les Douze étaient de robustes nourriciers du peuple par le rude labeur de la pêche. Paul était simple ouvrier dans les ateliers d'équipement; et pour en venir aux temps modernes, François de Sales, Vincent de Paul, Charles Borromée, Fénelon, qu'ils aient ou non aimé les moines, n'avaient pas passé une heure de leur vie, si pleine de grands dévouements, dans les stériles contemplations du cloître. Plus le monde marchera, moins il faudra d'esséniens, de chartreux et de carmélites, et plus il aura besoin de bras qui travaillent au bien-être de la fourmilière humaine. C'est la révolution que

le Christ a faite une première fois l'an 33e de l'ère vulgaire et que la France a faite une seconde fois l'an 1789. Œuvre d'un Dieu révélateur du christianisme, œuvre d'un peuple auquel s'associeront les autres peuples pour inaugurer la société nouvelle, la société de l'avenir.

Louise raconta à son frère comment elle avait été entraînée par la comtesse de *** à quitter Saint-Aventin.

— Le désir de te sauver, lui dit-elle, m'a rendue imprudente et crédule, et sans ton dévouement nous étions séparés pour toujours.

Nous allons compléter le récit que Louise fit à Julio, en y ajoutant, pour nos lecteurs, les faits dont elle ne pouvait avoir eu connaissance.

XVI

THÉOLOGIE MORALE DES JÉSUITES

Voici ce qui s'était passé après que Louise eut quitté Saint-Aventin.

La comtesse de *** avait tout préparé pour l'exécution de ses projets. Elle déposa Louise dans une maison de clarisses, située à deux lieues de T.

— C'est là, lui dit-elle, que vous devez passer votre mois de retraite, ne voyant que les saintes recluses qui ignorent jusqu'à votre nom. Elles savent seulement que vous êtes une jeune fille du monde en danger de perdre la foi. Au reste, vous serez libre de vous promener dans les jardins, d'aller à la chapelle ou de rester dans votre chambre pour vous y livrer à de salutaires méditations.

Hélas ! les réflexions de Louise furent douloureuses. Elle commençait à craindre d'être tombée dans un piége. Elle se représentait la douleur de

son frère ne la retrouvant point au presbytère. La pauvre enfant pria beaucoup, mais les lumières sur sa vocation ne furent pas ce qu'elle demanda à Dieu; elle lui demanda avec des larmes bien amères de consoler son cher Julio qu'elle avait abandonné.

Le délai fixé par la lettre de Louise à Julio était passé et le désistement n'avait pas été déposé; bien plus l'*Aigle de T.* avait annoncé le fameux mémoire. La comtesse, animée dans la poursuite de ses projets par les obstacles qu'elle rencontrait, écrivit à Julio deux autres lettres en contrefaisant l'écriture de Louise. — On sait qu'elle avait une copie de la première lettre écrite de la main de Louise. — Julio ne se désista pas, et le jour de l'appel fut fixé. Mais de vives rumeurs sur la disparition de Louise commencèrent à courir la ville. On parlait d'une plainte déposée par Julio. La comtesse s'effraya de ce qu'elle avait fait. Si la vocation religieuse ne revenait pas à Louise, il faudrait bien lui rendre la liberté.. Sans doute on exigerait la promesse d'un silence absolu, mais cette promesse la tiendrait-elle? Ne dirait-elle pas tout à son frère? La comtesse se repentait amèrement d'avoir été aussi loin; elle pressentait que des lettres supposées pouvaient la compromettre. Elle se rendit à la chapelle de l'Inquisition, elle entra dans le confessionnal du père Boniface et lui

avoua tout. Le malheureux Jésuite comprit tout de suite la gravité de cette affaire. Pour la première fois depuis vingt ans, il traita la grande dame assez rudement, et ne lui ménagea pas les épithètes d'imprudente, d'orgueilleuse, de téméraire; il murmura même entre ses dents qu'elle était folle. Il lui reprocha surtout de s'être servie du nom du père Briffard. La comtesse humiliée courba la tête devant la rude semonce du père Boniface; elle lui promit de prendre tous les moyens qui lui seraient indiqués pour réparer la faute qu'elle avait faite, n'importe à quel prix, dût-elle faire de grands sacrifices d'argent.

En rentrant dans le couvent, le père Boniface alla dans la chambre du Provincial, et là, le visage en feu, les yeux étincelants, la voix tremblante de colère, il lui raconta ce qui venait de se passer entre lui et sa pénitente, sans oublier l'offre qu'elle avait faite de mettre sa caisse à leur disposition.

— L'argent arrange bien des choses, dit le Provincial.

— Avec tout cela, il a été impuissant pour empêcher la représentation du *Juif errant*, et Dieu sait l'ennui que cela nous a donné! Et voilà que la comtesse fait de la sœur de Julio une seconde Adrienne de Cardoville. Ah! les femmes! les femmes! que ceux qui se refusent à les diriger sont

sages ! C'est le père Candal qui nous a gâté la comtesse. J'avais bien pressenti, moi, les inconvénients de ce caractère altier. Depuis la négociation avec Madelette, cette créature se croit capable de gouverner le monde. Je l'avais maintenue dans l'humilité, dans la soumission, le père Candal l'a enivrée d'éloges. Voilà le résultat. Il est beau !

— Patience, patience, père Boniface : tout s'arrangera. Avertissez les Pères du conseil : dites-leur de se réunir ici immédiatement. Puis vous irez dans la chambre du bon père Ignacio. Notre général l'envoie en France dans nos maisons pour décider des questions qu'il serait imprudent de traiter par écrit. C'est un homme éminent : il pourra nous donner un bon conseil. S'il faut faire de la diplomatie, un Jésuite italien vaut trois Jésuites français. N'êtes-vous pas de cet avis, père Boniface ?

— Sans doute, sans doute, dit un peu brusquement le père, tout surpris que le Provincial eût le courage de plaisanter dans un moment semblable.

Les Pères du conseil arrivèrent, et quelques instants après le père Boniface entra avec le Jésuite italien, le père Ignacio.

C'était un petit homme sec, anguleux ; ses yeux louches étaient enfouis sous des épais sourcils noirs, son nez pointu, ses lèvres minces qui, souvent entr'ouvertes par un sourire fin et sardonique,

laissaient voir des dents aiguës comme celles d'un chacal, son menton avancé, tout en lui caractérisait la finesse, l'astuce, l'énergie.

Le père Boniface fut chargé par le Provincial du rapport sur l'affaire en question ; il s'acquitta de cette tâche avec une grande lucidité.

— C'est très-grave, dirent les Pères.

— Très-grave, en effet, dit le père Briffard qui se trouvait personnellement compromis.

— Qu'en dit notre révérend père Ignacio, dit le Provincial ?

— La chose est sérieuse en France. Votre droit civil, si peu en harmonie avec le droit canonique, met des entraves aux mesures les plus simples. Et je me demande souvent pourquoi notre Société a une affection toute particulière pour ce malheureux pays.

— C'est qu'il n'y a pas de pays, dit le père Provincial, où nous trouvions des ressources aussi abondantes qu'en France. Les esprits, il est vrai, s'y courbent difficilement sous le joug de l'obéissance passive. Le Français est raisonneur, il faut lui dire la raison de toute chose ; mais il est généreux. Sa foi ne transporterait pas les montagnes ; mais elle est assez vive pour lui faire desserrer les cordons de sa bourse. Voyez l'œuvre du *Denier de Saint-Pierre;* nulle part ailleurs elle n'a eu un aussi beau succès qu'en France. Aimons-la donc. cette

France, c'est la poule aux œufs d'or, non-seulement pour les Jésuites, mais pour tous les ordres religieux.

— Soit, dit le père Ignacio, je conviens que de ce côté-là vos Gaulois ne sont pas sans mérite. Mais il n'en est pas moins vrai qu'ici il est difficile d'user de ses priviléges. Ah! si nous étions dans les États romains, M. l'abbé Julio et mademoiselle sa sœur seraient jetés, comme des hérétiques qu'ils sont, dans un bon *in pace* et il n'en serait plus question.

— Il faut prier Dieu, dit un Père tout confit en mysticisme, le prier beaucoup.

— Prier Dieu, soit, dit le père Ignacio : eh bien, demandez-lui de faire mourir M. l'abbé Julio de mort subite.

— Oh! mon cher père, que dites-vous?

— Ce qu'a dit l'un de nos meilleurs théologiens, le grand Hurtado de Mendoza : *On peut*, dit-il, *prier Dieu de faire promptement mourir ceux qui se disposent à nous persécuter, si l'on ne le peut éviter autrement.* Or, tous les beaux stratagèmes de votre belle comtesse n'ont pu empêcher votre persécuteur de publier son mémoire ni de poursuivre son appel. Une mort subite avant le procès arriverait fort à propos, puisqu'on a le désistement de sa sœur. Voyons, cher Père, vous qui parlez de prier, demandez cela. Mais vous admirez nos

théologiens et vous reculez devant la pratique de leurs doctrines. On semble oublier que pas un livre fait par un de nous ne peut être publié sans avoir été sévèrement examiné et sous l'approbation du Général : et comme le Général a reçu tout pouvoir des souverains pontifes, il s'ensuit qu'il ne peut errer, et que toute doctrine approuvée par un Général de notre ordre est approuvée par l'Église.

— C'est ce que la comtesse de *** disait à cette petite Louise.

— C'était fort inutile, dit sèchement le père Ignacio. Les laïques, et surtout les femmes, ne devraient pas connaître ces choses-là. Mais en France les femmes sont avides de lire, de savoir. Si on leur défend les romans, elles lisent les livres de théologie, les sottes qu'elles sont. En Italie, elles ne lisent rien, et cela vaut beaucoup mieux. Elles pensent à leurs amants ou elles récitent le rosaire : elles ne sortent pas de là. Aussi peut-on les conduire. Mais pour en revenir à nos théologiens, savez-vous que si nous avions ici un de nos *bravi* italiens nous serions bientôt débarrassés de M. Julio.

— Que dites-vous ! s'écria le père Boniface, vous plaisantez, mon révérend Père?

— Je ne plaisante pas du tout, et notre père Sanchez ne plaisantait pas non plus quand il disait

que, pour sauver son honneur ou ses biens, on pouvait se battre en duel ou tuer même son ennemi en cachette. Ceci est pour les laïques, me direz-vous, car nous ne nous battons pas en duel. Mais voici pour nous. Nos pères Tannerus et Caramuel ne craignent pas de dire qu'il *est permis aux ecclésiastiques et aux religieux de tuer pour défendre non-seulement leur vie mais leurs biens et celui de leur communauté.* Le père Lamy permet à un religieux de *tuer celui qui veut ravir l'honneur à la communauté, quand il n'y a que ce seul moyen de l'en empêcher, comme s'il est prêt à reprendre ses médisances si on le tue promptement.* Or, M. l'abbé Julio veut nous ravir l'honneur par son mémoire contre notre Compagnie, et nos biens par le procès qu'il nous fait : donc la Société a le droit de se défendre. Je ne dis cela que pour maintenir les saines doctrines de la théologie de nôtre Société. Je sais qu'en France la pratique n'est pas possible. Il en est de même de la doctrine du régicide. Mariana n'est pas le seul qui assure *qu'on a le droit de tuer un tyran.* Ce n'est pas lui, mais c'est toujours un des nôtres, qui a dit qu'en tuant Henri III, *Jacques Clément fit une action vraiment noble, admirable, mémorable, par laquelle il apprit aux princes de la terre que leurs entreprises impies ne demeurent jamais impunies.* Mais ces maximes ne doivent pas, tant

qu'à présent, servir de règle en France, *Non est hic locus*. Et puis, il n'y a pas de *bravi* dans un pays où il y a une police comme la vôtre; et avec la télégraphie électrique, les chemins de fer et toutes ces détestables inventions de l'esprit moderne, on est entravé à chaque pas.

— Il me semble, dit tout bas le père Boniface au Jésuite mystique, que le révérend père Ignacio abuse un peu de la déférence qu'on a pour lui et qu'il n'éclaire guère la question. Il ne s'agit pas plus de Mariana et de Sanchez que d'Aristote et de sa Politique.

— C'est un savant docteur et un saint homme, répondit le mystique.

Le père Boniface haussa légèrement les épaules.

— Eh bien, mon révérend Père, dit le Provincial à l'Italien, quel conseil nous donnez-vous.

— De rester tranquilles, de dire à la comtesse de relâcher la jeune fille. Vous n'êtes pour rien la dedans. Si nous étions en Italie, la *Santa Inquizitione* serait là et votre comtesse pourrait bien aller, elle aussi, devant son tribunal. Mais en France... c'est un terrain que je ne connais pas.

— Nous ne pouvons pas, dit le père Boniface, abandonner la comtesse de***. Si la sœur de l'abbé Julio est renvoyée à son frère, elle lui racontera tout ce qui s'est passé. Jamais celui-ci ne croira que nous n'avons pas été complices, le père Brif-

fard surtout sera horriblement compromis : l'abbé Julio fera un second mémoire, — il a la manie d'écrire. — Nous serons représentés sous les couleurs les plus noires. Peut-être même attaquera-t-il la comtesse pour les fausses lettres qu'elle a fabriquées. Tout cela sera un scandale affreux qui retombera sur notre ordre. Je mettrais difficilement en pratique les décisions théologiques de nos pères Sanchez, Lamy, Jean Gans, etc., etc. Mais dans les cas extrêmes il faut prendre des résolutions extrêmes. La comtesse a cent mille livres de rente, le tiers au moins de ses revenus a été donné jusqu'à présent pour les œuvres de notre Compagnie, si nous la sauvons du danger auquel elle s'est exposée, par excès de zèle pour notre maison, elle n'aura plus rien à nous refuser. Que mademoiselle de la Clavière disparaisse! Est-ce qu'il ne serait pas facile au père Ignacio de la mettre dans un couvent en Italie où elle serait gardée à vue? En France, ce n'est pas possible. On pourrait même la faire religieuse, puisque le père Briffard prétend que c'est sa vocation.

— Oui, dit le père Briffard, sans son misérable frère, elle serait à présent au Sacré-Cœur. C'était un ange que cet enfant, et Dieu certainement la voulait à lui.

— Eh bien, soit, dit le père Ignacio, on la lui rendra.

— J'approuve ce plan, dit le Provincial. Le fai est que nous ne devons pas abandonner les amis de notre sainte Compagnie. Si mademoiselle de la Clavière disparaît, la comtesse sera sauvée. Les soupçons ne s'arrêteront jamais sur elle. La malice de nos ennemis les portera bien à dire que nous ne sommes pas étrangers à cette disparition, mais si pas un indice ne nous accuse, cela s'oubliera bientôt. D'ailleurs, nous aurons soin de faire répandre dans le monde que cette jeune personne, effrayée des dangers que courait son âme auprès d'un frère tombé dans l'hérésie, s'est soustraite volontairement à son influence. On pourra même insinuer qu'elle courait auprès de son frère des dangers plus graves encore. On fera circuler cela parmi les gens sans religion, qui seront trop heureux de répéter des calomnies contre un prêtre. Et en cela, ils pécheront gravement parce qu'ils parleront en haine de la religion et des prêtres; tandis que nous, en faisant répandre ces bruits fâcheux, nous ne ferons tout au plus qu'une faute légère.

— Oui, dit le père Ignacio, parce que vous ne le ferez nullement par haine, mais pour préserver votre propre honneur. Je vois que vous n'avez pas oublié que nos Pères dans les thèses de Louvain en 1645, ont soutenu *que ce n'était qu'un péché véniel de calomnier et d'imposer de faux crimes pour ruiner de créance ceux qui parleraient contre*

nous. *Quid non nisi veniale sit, detrahentes auctoritatem magnam, tibi noxiam, falso crimine, elidere?* Et nos pères Jean Gans, Daniel Bastel, Pénalossa, Pillicirolli, etc., etc., jugent cette opinion probable, ce qui suffit, d'après notre doctrine du probabilisme, pour la faire adopter en sûreté de conscience.

— Oui, nous savons tout cela, il faut sauver une femme intéressante qui s'est exposée pour nous. Il faut sauver l'honneur de notre Compagnie, qui serait gravement compromis si les imprudences de la comtesse étaient découvertes.

— Par exemple, dit le père Briffard, la comtesse payera les frais du voyage de cette petite et de son séjour en Italie.

— C'est plus que juste, dit le Provincial, et je vous charge, père Boniface, de lui faire comprendre que nous comptons sur elle pour la décoration de notre chapelle de l'Immaculée Conception. Elle a de magnifiques diamants, la comtesse de ***, des pierres précieuses de toute espèce. Je crois que, pour réparer la faute grave qu'elle a commise, le sacrifice de ces mondanités à la sainte Vierge serait une œuvre juste et méritoire.

— Soyez tranquille, mon Père, la comtesse nous appartient à présent et sa fortune aussi.

— Eh bien, dit le père Ignacio, j'ai une sœur qui est supérieure d'un couvent de Bénédictines, celui

de Notre-Dame de Forcassi. Que votre folle de comtesse y conduise ou y fasse conduire la jeune fille. Ma sœur, prévenue par moi, se chargera de la garder. Et la grâce, n'en doutons pas, parlera au cœur de cette enfant.

Ce fut ainsi que, pour sauver la comtesse de ***, les révérends Pères disposèrent du sort de Louise.

La comtesse avait revu Louise et n'avait rien négligé pour gagner toute sa confiance. Elle lui montra plusieurs lettres de madame de la Clavière, car son intimité avec la mère de Louise était la seule chose vraie de tout ce qu'elle avait dit. Dans une de ces lettres, écrites six mois avant la mort de madame de la Clavière, il se trouvait ce paragraphe que la comtesse fit remarquer à Louise. « .... Ma fille a toute la piété qu'un enfant de sept ans peut avoir. C'est un ange : elle assure que, puisque son frère Julio veut être prêtre, elle veut être religieuse. Plût au ciel que ce fût là le commencement d'une vocation solide dans cette enfant ! Je descendrais en paix dans la tombe. Hélas ! je le demande à Dieu avec ardeur, mais ai-je mérité d'être exaucée ? »

La lecture de cette lettre devait augmenter la confiance de Louise dans la comtesse et l'influencer au point de vue de la vocation religieuse.

La comtesse, après avoir reçu les ordres du père Boniface, eut bientôt pris ses mesures. Elle avait

le goût des voyages, voire même celui des pèlerinages. Elle était allée à Trèves vénérer la sainte robe du Christ, que les soldats romains tirèrent au sort le jour de la passion, laquelle robe se trouve aussi en France, à Argenteuil, et dans trois ou quatre autres villes, — celle qui fut tirée au sort et pas une autre, sachez-le bien. — Et si cela vous surprend, apprenez que la sainte robe partage le privilége d'être dans plusieurs endroits avec le chef de saint Jean Baptiste, celui de sainte Anne et le saint prépuce qu'un évêque du dix-septième siècle fit jeter à Châlons, dans la rivière comme relique entachée de superstition et passablement scandaleuse, et que, malgré cela, on peut vénérer à Charroux et dans je ne sais quelle ville d'Italie.

Or, la comtesse avait souvent manifesté l'intention d'aller en Italie vénérer, non un saint prépuce quelconque, mais la maison que la sainte Vierge habitait à Nazareth — et qui fut transportée à Lorette par les anges.

Il y avait huit jours que Louise était partie de Saint-Aventin. La comtesse vint lui annoncer que Julio avait retiré son appel et son mémoire.

— Il est donc sauvé, lui dit-elle, et vous le reverrez aussitôt que vous aurez satisfait à la deuxième condition du père Briffard, un mois de retraite dans un couvent. Mais, ma chère Louise, j'ai depuis longtemps l'intention d'aller en pèle-

rinage à la *Santa Casa*, et de faire moi-même une retraite au couvent des dames Ursulines de Lorette. Je désire vous emmener avec moi, si le père Briffard y consent. Ainsi, ma chère enfant, vous écrirez à votre frère. Il ne faut pas le laisser plus longtemps dans l'inquiétude. Vous pouvez lui raconter tout ce qui s'est passé et comment nous l'avons sauvé un peu malgré lui. Il vous saura sous ma surveillance et il sera tout à fait tranquille.

Louise hésita. Mais l'affection que lui témoignait la comtesse, les lettres de sa mère, ce mariage prochain de Verdelon dont la blessure était encore toute saignante la disposèrent à un retour vers les idées de mysticisme de son éducation première. Peut-être aussi le désir de voir cette Italie, dont on raconte tant de merveilles, contribua à la décider à suivre la comtesse. Puisqu'elle avait promis de faire un mois de retraite dans un couvent, autant fallait-il aller aux ursulines de Lorette, le voyage, disait la comtesse ne serait que de trois semaines. Louise, heureuse d'avoir réussi à sauver son frère des foudres de l'excommunication et de l'interdit, était disposée à la confiance. Elle accepta, écrivit une longue lettre à Julio, qu'il fut facile à la comtesse d'intercepter, et on partit le soir même. Le voyage se fit avec une extrême rapidité. La comtesse eut la joie de voir se refermer sur Louise

les portes de *Notre-Dame de Forcassi*. De là elle se rendit à Lorette et fit dévotement à genoux le tour de la *Santa Casa*.

Quant à Julio, malheur à lui s'il s'avisait d'aller chercher sa sœur dans les États romains. Le père Ignacio se chargeait de le surveiller.

La fin justifie les moyens.

Julio fut vivement ému par le récit que lui fit Louise de son affreux désespoir en se trouvant prisonnière à *Notre-Dame de Forcassi*, des persécutions qu'on lui avait fait subir pour l'engager à prendre le voile, enfin le bonheur ineffable qu'elle avait ressenti en voyant son frère arriver auprès d'elle comme l'ange de la délivrance.

Julio raconta à son tour à Louise tout ce qu'il avait souffert à Saint-Aventin après le départ de sa sœur bien-aimée, ses démarches pour la retrouver, l'issue prévue du procès et la détermination d'aller la chercher lui-même, les mécomptes de ses visites dans les couvents italiens, jusqu'au jour heureux où il avait brisé la grille qui le séparait de sa sœur.

Pendant cet entretien, Julio n'était pas tellement à son bonheur de sentir à son bras sa chère Louise qu'il ne songeât à la position critique où ils se trouvaient l'un et l'autre.

Heureusement Julio avait avec lui son portefeuille où étaient quelques valeurs et l'or qu'il avait

apporté de France; et, comme tout est hasard dans les fuites de cette sorte, il pensa qu'il était prudent que Louise cachât sur elle une partie de cet or.

A environ deux kilomètres de la route de Vetrala à Forcassi, le chemin à peine frayé qu'ils avaient suivi les mena à une maison champêtre excessivement petite, mais d'apparence très-propre. Tout était soigné autour des murs blanchis de la maison. Des fleurs en deux plates-bandes ornaient les deux côtés de la porte.

Ces fleurs, leurs doux parfums furent pour Julio un bon augure.

Deux pièces séparées par un lambris de planches de sapin formaient toute l'habitation. La porte était entr'ouverte: un homme robuste de quarante-huit à cinquante ans, une femme beaucoup moins âgée que le mari et qui présentait un beau type de Romaine, deux enfants, dont le plus jeune paraissait âgé de dix à douze ans, étaient les habitants de cette chaumière. Julio les trouva occupés aux travaux de la saison.

On commençait la récolte des olives, et quelques beaux arbres dans le vallon, à peu de distance de la cabane, devaient être l'unique richesse du propriétaire.

Julio se présenta à la porte avec sa sœur; ils saluèrent. Le maître s'avança vers eux et leur dit d'entrer.

Julio demanda à cet homme s'il ne pouvait pas lui procurer deux chevaux et lui servir de guide pour gagner la frontière toscane.

L'homme reconnut à l'accent de Julio qu'il avait affaire à un Français, qu'il devait y avoir là-dessous quelque histoire d'amour, un enlèvement, par contre, une bonne somme à gagner.

— Très-volontiers, signor, lui dit-il en mauvais français, le guide et le bon guíde sera moi, mais je n'ai qu'un cheval. Il faudra attendre que j'aille en chercher un autre à Vetrala.

— Mais nous sommes pressés.

— Faites-moi l'honneur de vous asseoir. D'abord, on n'entre pas chez Iacomo sans y recevoir large hospitalité. Iacomo n'est pas riche, mais ce n'est pas un ladre et il a toujours quelques bouteilles de vieux Montepulciano pour réconforter ses hôtes. Voyons, mes enfants, vous êtes pâles, fatigués, vous avez faim; il faut manger un peu, reprendre des forces; nous parlerons affaires pendant ce temps-là.

Julio et Louise, en effet, avaient faim, mais ils n'y pensaient pas. Un gros saucisson, des olives, du fromage furent servis par la femme d'Iacomo.

— Puisque vous êtes pressés, dit celui-ci, il faut nous hâter. Mais, avant tout, racontez-moi votre histoire. Vous voyez que je vous parle français. J'ai appris à le parler un peu, devinez où? En

France? Pas le moins du monde. A Rome, en 1849, quand je me battais contre les Français, et en 1859, quand je me battais avec eux. Je suis un soldat de Garibaldi, un grand ennemi du pape comme roi. Que cela ne vous effraie pas, charmante dame, je ne suis pas un méchant. Quoique je n'aime pas les prêtres, j'ai sauvé la vie à beaucoup d'entre eux à la révolution de Rome. Et quand je dis que je n'aime pas les prêtres, je m'entends. Il en faut pour nous prêcher la morale. Nous ne sommes pas des chiens, nous croyons en Dieu enfin. Mais ces hommes-là veulent gouverner le monde. Non contents d'être maîtres à l'église, ils veulent l'être dans la politique! Oh! non, *per Dio Baccho!* non. Leur temps est fini, nous rongeons notre frein nous, Romains, mais cela ne durera pas.

Iacomo allait faire une longue tirade politique qu'il était disposé à arroser de fortes rasades de son Montepulciano. Le silence de Julio, triste et préoccupé, lui fit comprendre qu'il fallait laisser là ce sujet si intéressant pour lui.

— Vous ne m'avez pas raconté votre histoire, dit-il. Gagner la frontière! Hum! Et cela tout de suite, tout de suite! Voyons : expliquons-nous. Nous enlevons cette charmante demoiselle, n'est-ce pas?

— C'est ma sœur, dit Julio.

— Oh! oui, l'explication est bonne. Nous savons cela. Voyons! dites-moi bien la vérité.

Julio, en quelques phrases concises, lui expliqua l'événement de *Notre-Dame de Forcassi.*

— Diavolo! jeune homme! Vous seriez chef de bande, vous auriez dévalisé le Saint-Père revenant de Porto d'Anzio ou de Castel Gandolfo, de plus vous auriez sur la conscience huit ou dix assassinats, je vous estimerais peu, mais je vous plaindrais moins que d'avoir secoué les barreaux de la clôture de ces nonnes. Et encore dans le dôme de la *madone de Forcassi!* Ces Français, ils sont étourdis, ils ne connaissent pas nos mœurs. Jouez du couteau, n'importe sur qui; enlevez de jeunes filles sous le nez de papa et de maman; s'ils bronchent, montrez-leur la raison des rois; chez nous, après un de ces exploits-là, on s'en tire. La police n'est pas méchante pour ceux qui tuent. Mais, mais la madone! la clôture! Vous ne savez pas ce que vous avez fait. Comprenez donc qu'à l'heure présente tout ce que Vetrala possède de sbires est sur vos traces. C'est un terrible homme que le *signor commissario della sacra Inquizitione,* il fait trembler tout le pays. Il y aura battue générale. Avant une heure peut-être, ils seront à ma porte et mettront ma pauvre maison sens dessus dessous. Malgré cela, s'ils nous prennent, ils auront fait de la besogne; j'aime à leur jouer des tours.

Iacomo n'était pas aisé à convaincre : il croyait très-franchement, malgré les dénégations de Julio, que le fou de Français venait d'enlever une jeune novice du couvent de Forcassi. Julio eût essayé en vain de le dissuader : cela ne faisait rien à l'affaire; le brave n'était pas disposé à reculer pour quoi que ce fût. Julio lui laissa donc ses opinions.

Quand le petit repas fut terminé, Iacomo dit aux deux voyageurs :

— Vous vous aimez, mes enfants, vous faites bien. Mon Dieu! si je suis un peu honnête homme, je dois cela à l'amour, à deux amours. J'aimais ma vieille mère, que j'ai perdue il y a dix ans, que son âme soit en paradis! J'aimais celle que vous voyez là... Quand je vis que c'était fini, que vous autres, méchants Français de la république, vous aviez tué notre république naissante, je revins dans ma chaumière. On ne put rien prouver contre moi. J'avais échappé à toutes les poursuites. On me laissa tranquille. J'ai vécu heureux, puis je suis retourné encore me battre à côté de Garibaldi. Cette fois, vous autres Français, vous n'étiez plus contre nous, mais avec nous. Seulement, vous vous êtes arrêtés trop tôt. L'Italie n'est pas libre depuis les Alpes jusqu'à l'Adriatique. Mais tout n'est pas fini, et si jamais Garibaldi a besoin d'Iacomo, il est là! Il n'y aura ni femme ni enfants qui tiennent. Je vole, pour revenir ensuite.

Tout en discourant, Iacomo se préparait pour le voyage.

— Ah çà! puisque cela presse, il est convenu que je n'irai pas chercher un cheval pour vous. Il faudra marcher avec moi. Quand on enlève les jolies filles, il faut savoir être homme. Mon cheval est une bonne et solide bête qui connaît comme moi tous les chemins de la frontière : vous pourrez vous fier à elle, belle enfant; vous allez vous jucher là-dessus. Pas besoin d'être cavalière; ma grosse selle est douce, appuyez-vous sur le pommeau qui est élevé. S'il y avait danger quelconque, lâchez la bride, pressez le flanc de la bête avec le talon, et n'ayez peur de rien : elle vous arracherait des griffes du diable. Allons! Adieu femme, adieu enfants; vous ne me reverrez pas avant demain, vers midi. Maintenant partons. Vive la liberté!

Cet homme s'était muni de deux pistolets. Il dit à Julio :

— Êtes-vous armé, par hasard?

— Armé? oh! oui.

Et Julio lui montra un revolver de poche.

— Bravo, jeune homme, nous pourrons livrer bataille.

Et quand ils furent à la porte, il continua :

— Il y a plusieurs routes pour gagner la frontière. On doit vous chercher naturellement sur la plus directe et la plus facile, celle de Petigliano par

Valentano. Eh bien, prenons celle de Volscarceta. C'est la plus sauvage, la plus difficile. Ils ne songeront pas à aller nous trouver dans ces gorges où les contrebandiers sont rois.

Quant aux contrebandiers...

Il allait dire : je le suis moi-même, mais il s'arrêta et se contenta d'ajouter :

— Ils connaissent Iacomo.

FIN DU TOME DEUXIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

DU

TOME DEUXIÈME

TROISIÈME PARTIE

UN PRESBYTÈRE DANS LA MONTAGNE

QUATRIÈME PARTIE

PROCÈS CONTRE LES JÉSUITES